ICAL ROOM
AL LIBRARY
OF MICH.

4 1937

REVUE DE PARIS

15 JUILLET 1937

P.-E. FLANDIN	*Budget et Monnaie*	241
JEAN GIONO	*Batailles dans la Montagne.* - II.	255
JEAN MASSIP	*L'Angleterre et sa Politique* . .	289
CHARLES DE WIMPFFEN	*La Carrière de Prosper Bourée* .	305
PROSPER BOURÉE	*Souvenirs diplomatiques*	313
CAMILLE MAUCLAIR	*Le Cinquantenaire de J. Laforgue*	341
PIERRE DEFFONTAINES	*L'Homme et la Forêt au Brésil.*	352
C. BOUGLÉ	*Sous le Signe de Descartes* . .	368
M. H. SZÉKELY-LULOFS	*Coolie.* — Fin.	387
MARCEL BOLL	*Les Sciences à l'Exposition* . . .	420
GÉRARD BAUËR	*M. Jaloux à l'Académie Française*	435
FRANÇOIS PORCHÉ	*Le Théâtre*	445
HENRY BIDOU	*Le Mouvement littéraire*	454
ALBERT FLAMENT	*Tableaux de Juin*	464

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 Fr. 50

44e ANNÉE *NUMÉRO 14*

LA REVUE DE PARIS

publiera prochainement

LES MAÎTRES

le nouveau roman de

GEORGES DUHAMEL

de l'Académie Française

•

LE CHOUEL

PAR LOUIS FRANCIS

•

LES SOUVENIRS DU COMTE KOKOVTSOFF

ancien président du conseil des Ministres
de l'Empire de Russie

•

ROGER MARTIN DU GARD

PAR RENÉ LALOU

•

MADAME DE SÉVIGNÉ CHEZ ELLE

PAR M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER

•

LETTRES DE VENISE

DE WILLIAM BECKFORD

BUDGET ET MONNAIE

De graves événements se sont déroulés en matière financière et monétaire dans la deuxième quinzaine de juin.

Ils ont entraîné la chute du Ministère Blum, l'octroi au Gouvernement présidé par M. Chautemps de pouvoirs plus étendus que ceux naguère accordés à MM. Poincaré, Doumergue et Laval et, en outre même de ces pleins pouvoirs, une dévaluation nouvelle de la monnaie, et 15 milliards d'inflation, en attendant de rigoureuses mesures fiscales destinées à équilibrer le budget de l'État.

Comment et pourquoi en sommes-nous arrivés là? C'est ce que se demandent beaucoup de Français. Pouvons-nous espérer, cette fois, la fin de nos malheurs financiers et monétaires? C'est l'interrogation anxieuse et même angoissée que tous se posent.

Je voudrais essayer de répondre, objectivement et sans parti pris à ces questions.

*
* *

Tout se tient, dans la vie moderne des peuples. Ordre ou désordre social, économique, financier et monétaire sont complémentaires. L'art de la politique est d'éliminer le désordre et d'organiser l'ordre, en respectant les rapports, dans les faits et dans les esprits, du social et de l'économique,

la finance et la monnaie subissant les conséquences de l'équilibre ou du déséquilibre de ces rapports.

Pour mieux comprendre le présent, il faut jeter un regard d'ensemble sur un passé récent.

Depuis 1929, le monde est plongé dans une grave crise économique. La France y est rentrée avec retard et seulement en 1931 ; elle s'y débat encore, à la recherche d'un nouvel équilibre, alors que d'autres pays semblent avoir déjà retrouvé le leur.

De 1932 à 1936, c'est-à-dire au cours de toute la législature précédente, les Gouvernements qui se sont succédés et les majorités parlementaires qui les ont soutenus, ont tenté de retrouver l'équilibre économique et social du pays par une politique strictement budgétaire, c'est-à-dire d'ajustement des dépenses de l'État à ses recettes. Il va de soi que l'exemple donné par l'État se traduisait, plus ou moins, par des efforts analogues des collectivités publiques, dont les déficits sont finalement à la charge du Trésor : départements, villes et communes, budgets annexes, chemins de fer, etc.

Il est inutile de faire le compte et de procéder à l'examen de tous les projets de redressement financier, dont chacun, au cours de ces quatre années, devait, dans l'esprit de ses auteurs, être le dernier qui suffirait à rétablir l'équilibre tant désiré. C'est un fait qu'aucun n'y parvint et que même l'emploi des pouvoirs spéciaux, pour réaliser des économies, conférés au Président Doumergue et à M. Laval ne réussit pas à éliminer le déficit du budget. De cette constatation et de l'exploitation électorale du mécontentement causé par ce que l'on a appelé la déflation, sont sortis un état d'esprit différent, une majorité parlementaire nouvelle, dite de Rassemblement populaire, un Gouvernement de Front populaire à direction socialiste. Ainsi, mai-juin 1936 ont marqué, non pas, comme on l'a dit prétentieusement, l'aurore d'un monde nouveau, mais le début d'une autre expérience.

Il n'est pas douteux, qu'au moins à l'origine, cette expérience ait été largement influencée par la politique du Président Roosevelt. On pourra discuter longtemps, et d'ailleurs vainement, s'il eût été préférable de dévaluer le franc dès juin 1936, au lieu d'attendre pour le faire septembre 1936.

On pourra de même contester ou affirmer qu'une politique d'expansion de crédit était ou non compatible avec une politique sociale, dont les uns diront qu'elle a été voulue et les autres qu'elle a été subie par le Gouvernement de Front populaire. Cela n'a qu'une médiocre importance au regard de ce fait essentiel : les Pouvoirs publics ont poursuivi, depuis mai 1936, le rééquilibre économique par une politique monétaire substituée à une politique budgétaire.

La manipulation monétaire et l'expansion de crédit ont été, en effet, les moyens que MM. Blum, Vincent Auriol et Spinasse, que l'on doit valablement considérer comme les animateurs responsables de cette politique, ont mis en œuvre afin d'augmenter le pouvoir d'achat des masses et, par là, d'accroître la consommation générale, de ranimer la production, de développer les échanges : le tout tendant à la résorption du déficit du budget et de la Trésorerie par l'équilibre final des recettes fiscales et des épargnes disponibles compensant les dépenses budgétaires et les besoins du Trésor.

En somme, de 1932 à 1936, et à part l'expérience que j'avais tentée en 1935, et qui n'a pu aboutir pour les raisons que j'exposais récemment ici même, le rééquilibre économique a été cherché dans la déflation des prix, alors que, depuis juin 1936, et selon les propres termes employés par M. Léon Blum, il l'a été par la reflation des prix.

Ce serait pourtant une erreur de croire que, dans la période dite de déflation, le pouvoir d'achat ait constamment décru, alors que, dans la période de reflation, il aurait constamment augmenté. Le pouvoir d'achat de la nation n'est pas celui de telle ou telle classe ou catégorie de producteurs et de consommateurs, mais de leur ensemble. Et on pourrait le définir comme le rapport entre la totalité des revenus de la population et la moyenne des prix des denrées, objets et services. Il n'existe, malheureusement, pas de statistiques utilisables pour établir ce rapport. Divers économistes s'efforcent bien de calculer les revenus nationaux, mais ils offrent des résultats contestables. Par ailleurs, ni la statistique des prix de gros, ni celle des prix de détail, ni même celle du coût de la vie ne peuvent fournir des données exactes de la moyenne générale des prix applicable à l'ensemble de la consommation natio-

nale. Force est donc sur ce point de se référer à quelques sondages. Sans entrer dans leur détail on peut conclure ainsi :

Pour la classe ouvrière, l'augmentation des salaires dans le deuxième semestre 1936 n'a pas été encore entièrement absorbée par la hausse des prix.

Pour les fonctionnaires et les retraités, les réajustements de traitements ont été plus que compensés par la hausse des prix.

Pour la classe rurale, le pouvoir d'achat, tout en déclinant rapidement avec la hausse des prix, a été augmenté pour les producteurs de vin et de viande, est resté égal ou inférieur pour les maraîchers et les jardiniers, et nettement inférieur pour les producteurs de blé, si l'on se réfère aux chiffres de l'Association générale des Producteurs de blé, qui tiennent compte, comme il est juste de le faire, non seulement du prix de vente au quintal, mais de la quantité des céréales récoltées à l'hectare.

Pour les classes moyennes qui accumulent des revenus venant du travail et des revenus venant du capital, il ne semble pas que les revenus du travail aient beaucoup augmenté ; et ceux du capital ont plutôt diminué en fonction de la hausse des prix, des charges fiscales, des impôts nouveaux, des frais généraux d'exploitation et d'entretien, soit qu'il s'agisse de revenus de propriétés immobilières, soit qu'il s'agisse du bénéfice d'exploitation d'un fonds de commerce ou d'un petit établissement industriel. Pour ces Français moyens, si la capacité d'achat n'a pas diminué, la capacité d'épargne a, par contre, été sensiblement réduite, et cela est important, du fait même qu'ils sont les clients habituels des emprunts du Trésor.

Les grands capitalistes et, parmi eux, surtout ceux initiés et habitués à la spéculation boursière et monétaire, ont par contre amélioré leur pouvoir d'achat, ne serait-ce que par la dévaluation monétaire de septembre 1936, qui a momentanément accru le pouvoir d'achat des devises étrangères sur le marché français. Et cela est l'explication de l'amplitude croissante des placements français à l'étranger, explication moins romantique que celle de M. Vincent Auriol et de M. Blum, évoquant les déserteurs du franc et l'armée de Condé des capitaux expatriés, mais explication fondée sur la réalité des

faits. Il est sans doute plus avantageux, devant l'opinion, de se justifier de l'échec de ses propres espérances et de ses promesses, en invoquant la méchanceté des capitalistes, et il est humain de se consoler soi-même de ses erreurs, en refusant de les imputer à l'insuffisante prévision des faits ;; mais les réalités se vengent et elles sont plus fortes que les hommes.

Or, c'est une réalité que les capitaux, dans nos Sociétés modernes, vont s'employer là où ils rencontrent à la fois la sécurité et le profit. Quand la sécurité est générale, l'appât du profit commande les migrations des capitaux dans le monde. Quand l'insécurité règne, la recherche de la stabilité l'emporte. A ce flux et à ce reflux des capitaux, il y a très rarement d'autres causes que ce simple instinct de conservation qui guide la plupart des actes humains. Fera-t-on grief à un salarié de quitter l'usine où il gagne 5 francs de l'heure pour s'embaucher dans une autre où il recevra 6 francs de l'heure? Lui reprochera-t-on de délaisser un emploi aléatoire au profit d'une place stable? Si l'on admet la normalité de ces réactions humaines ataviques, il faut l'accepter pour tous les actes de la vie. Et le problème devient alors, ou plus exactement redevient l'accord des lois écrites et des lois naturelles, tandis que sa solution demeure la combinaison de la sécurité et du profit, de la paix sociale et de la prospérité.

La déthésaurisation obligatoire, le rapatriement forcé des capitaux ne donneront jamais que les pires déboires à ceux qui, malgré les démentis de l'histoire, croient aux vertus de la contrainte.

N'est-il point piquant de constater, en outre, que les adversaires déclarés du totalitarisme fasciste ou hitlérien, les partisans proclamés de la liberté des échanges et de la collaboration internationale, contredisent à ce point leur doctrine par leurs actes?

En vérité, la finance qui est au service de l'économie a besoin d'une économie saine et forte.

Le Gouvernement de Front populaire à direction socialiste se proposait sincèrement de recréer en France cette économie saine et forte. Il a malheureusement échoué dans cette tâche. De meilleurs résultats pourraient-ils être atteints par une autre politique et par quelle politique?

*
* *

Est-il possible et comment est-il possible d'accroître simultanément la production et la consommation et de les équilibrer dans notre pays?

Telle est la question essentielle, puisque, seul, cet accroissement peut permettre à la nation de supporter des frais généraux que l'on peut espérer ne pas augmenter, mais que l'expérience a montré ne pouvoir diminuer, sans engendrer de graves troubles sociaux.

En énonçant ainsi le problème, il semble que l'on élimine l'effort de compression des frais généraux de la nation, c'est-à-dire la compression budgétaire. Est-ce à dire que des économies soient impossibles ou indésirables? Elles seraient, certes, possibles et désirables, mais, pour être réalisées, elles exigeraient un tout autre climat politique que celui qui a été créé dans ce pays. La mystique du Front populaire subsiste, malgré la récente faillite du Gouvernement Blum, et risque de subsister, parce que les masses n'ont pas réalisé le rapport entre la faillite de la monnaie et du Trésor et la politique du Front populaire. Les classes moyennes l'ont compris, parce qu'elles ont été directement atteintes dans leurs intérêts; mais les masses ouvrières et paysannes, comme je l'ai montré, ne sont pas encore ou ne sont que partiellement touchées par les événements économiques. S'il faut attendre qu'elles le soient, les dégâts causés à l'économie, au crédit public et à la monnaie risquent de devenir difficilement réparables. Force est donc, dans l'intérêt national, de chercher l'adaptation des frais généraux de la collectivité aux possibilités de l'économie par une vigoureuse reprise de l'activité des échanges.

En somme, il s'agit donc de déterminer en pourcentage le maximum admissible des frais généraux collectifs par rapport à l'ensemble des revenus nationaux. Au plus fort de la crise, les charges budgétaires de l'État, des départements et des communes et les besoins propres de la Trésorerie ont probablement atteint près de la moitié des revenus nationaux. Une telle proportion est insoutenable. Il faut considérer que la proportion du tiers serait encore trop élevée et celle du quart

acceptable. Si l'on admet que les frais généraux collectifs actuels restent fixes, et sous réserve, bien entendu, de quelques changements dans leur composition, il faudrait donc doubler et même tripler le montant des revenus nationaux.

La manipulation monétaire en fournirait le moyen si la hausse des prix, qui en est la conséquence à terme, ne réagissait pas à son tour sur les charges budgétaires. Finalement la dévaluation ne déleste les frais généraux collectifs que du poids relatif des sommes payées aux rentiers et, sauf compensation par relèvement, des traitements aux fonctionnaires et aux retraités des services publics et aux pensionnés militaires. Encore faut-il remarquer que l'injustice du procédé comporte, en outre, l'inconvénient de réduire proportionnellement un pouvoir d'achat et une capacité d'épargne fort utiles à la reprise économique.

La solution du problème doit donc être trouvée dans une augmentation des richesses produites, dans la mesure naturellement où ces richesses rencontrent des capacités de consommation correspondantes.

Ce serait une grande erreur de croire que l'augmentation pure et simple de toutes les productions nationales serait un moyen de résorber la crise. Un développement excessif d'une production donnée, loin de résoudre le problème, l'aggrave. Il se peut qu'autrefois, et dans un monde où la liberté des échanges de marchandises et de capitaux était presque complète et où les droits de douane ne corrigeaient que des inégalités de prix de revient, l'équilibre général de la production et de la consommation mondiale n'était que médiocrement affecté par une surproduction locale et momentanée. Il en va tout autrement aujourd'hui, où les restrictions à la circulation des produits et des capitaux et les contingentements douaniers condamnent tous les pays à s'organiser, si ce n'est en économie fermée, tout au moins en économie limitée. Nous avons pu constater, par nous-même, que l'excédent de notre production agricole et viticole avait été, en 1933, 1934 et 1935, une source de difficultés économiques. Ainsi la première question qui se pose, et qui doit être résolue, est celle de l'équilibre des échanges sur le marché intérieur.

Nous touchons là à une des causes du marasme économique,

et de son aggravation à la suite des pseudo-réformes sociales intervenues au cours de l'expérience Blum.

Si une famille ouvrière doit acquérir une capacité d'achat normale, c'est-à-dire toujours croissante, avec la rémunération de deux mille heures de travail annuel, il faut qu'une capacité d'achat au moins équivalente soit assurée à la famille paysanne, sans quoi l'équilibre des échanges est rompu. Cette équivalence n'est pas seulement une condition de paix sociale, mais une nécessité économique. Chacun comprend que l'inégalité sociale serait vite inacceptable et accélérerait la désertion des campagnes. Mais peu de gens acceptent l'obligation économique de l'équilibre des capacités d'achat. Il est pourtant facile de la démontrer. Les denrées produites par l'agriculture française ne sont, en vérité, consommables que sur le marché intérieur. On peut déplorer qu'il en soit ainsi. On peut espérer qu'il en deviendra autrement et l'on peut appliquer ses efforts à rouvrir des marchés d'exportation à la production agricole française. Mais les faits imposent leur réalisme : dans le présent et dans l'avenir immédiat le marché intérieur est le seul débouché de notre agriculture et il doit donc lui être réservé. L'agriculture a ainsi besoin de consommateurs et de consommateurs à pouvoir d'achat élevé, dans la mesure même où elle tend à être surproductrice. Mais si ce pouvoir d'achat élevé provient uniquement des hauts salaires, les objets manufacturés ne constituent plus une valeur d'échange normal des denrées agricoles. Quelques exemples me feront mieux comprendre.

Supposons une famille agricole composée du père, de la mère et de deux enfants, qui, après consommation de ses propres produits, garde disponibles, pour l'échange contre objets manufacturés, dix quintaux de blé, cinq cents kilos de pommes de terre, un veau, un porc, une barrique de vin, soixante douzaines d'œufs, trois cents litres de lait, vingt-cinq kilos de beurre et vingt kilos de fromage. Il faut d'abord trouver un acheteur pour cet excédent. Supposons que ce soit une famille ouvrière, également composée du père, de la mère et de deux enfants. Il faut ensuite que cette famille ouvrière gagne un salaire suffisant pour acquérir ces denrées. Mais il faut aussi que le prix de ce salaire comprenne le prix des objets

manufacturés que la famille ouvrière consomme elle-même.

Ainsi l'équivalence des pouvoirs d'achat joue sur la valeur respective des produits manufacturés et des services que peuvent acquérir la famille paysanne et la famille ouvrière. La valeur d'échange du surplus disponible de produits agricoles de la famille paysanne sera, en laissant les services de côté, la quantité d'objets manufacturés : vêtements, chaussures, instruments agricoles, matériaux, etc., que pourra se procurer la famille paysanne en contre-partie de la vente de ces produits.

Et il est clair que si, pour des prix agricoles restant par hypothèse constants, le prix des objets manufacturés monte en proportion des salaires ouvriers, la capacité d'achat d'objets manufacturés demeurera la même pour la famille ouvrière, mais diminuera pour la famille paysanne.

Réciproquement, si les prix des objets manufacturés restaient fixes et que les prix des denrées agricoles augmentaient, la capacité d'achat d'objets manufacturés par la famille ouvrière diminuerait et celle de la famille agricole augmenterait.

Enfin, si les prix agricoles et les prix industriels restaient fixes et que, seuls, les prix des services et notamment des services obligatoires rendus par les collectivités publiques, c'est-à-dire ceux couverts par l'impôt, venaient à monter, les capacités d'achat des producteurs agricoles et industriels diminueraient, aussi bien en ce qui concerne les denrées que les objets manufacturés.

Comme nous avons admis que le prix des services obligatoires, c'est-à-dire frais généraux des collectivités publiques, resteraient sans doute constants, il faut donc, pour accroître l'activité économique et les échanges, que les prix de revient à la production baissent et, avant tout, les prix de revient des objets manufacturés. La production agricole ne peut, en effet, que très difficilement améliorer son prix de revient autrement que par une augmentation du rendement, et cette augmentation n'est pas désirable tant que l'agriculture sera en état latent de surproduction.

Mais cette amélioration des prix de revient ne peut pas consister en une réduction des salaires, qui jouent le rôle

capital que nous avons indiqué dans la formation du pouvoir d'achat national.

Il ne peut non plus être question d'augmenter des productions sans contre-partie de consommation, c'est-à-dire de revenir sur des limitations d'heures de travail, qui ont d'ailleurs été imposées par les faits avant que de l'être par la loi. La loi de 40 heures était inutile dans de très nombreuses industries où la durée du travail, avant qu'elle ne fût en vigueur, était inférieure à 40 heures par semaine. La production de ces industries et, par là même la durée du travail, était conditionnée par la consommation. La grande erreur des rédacteurs de la loi de 40 heures a été d'ignorer l'inégalité des conditions de travail, des capacités de production et des capacités de vente dans les industries diverses. C'est en quoi la loi sur les ententes industrielles que j'avais proposée et qui légalisait les conventions collectives et la limitation des heures de travail, par profession et par région, eût été infiniment plus efficace pour le redressement économique, parce qu'elle était plus souple et qu'elle s'adaptait aux réalités vivantes de la production. La semaine de 40 heures étant désormais la semaine-type de travail, il faudra pourtant admettre une application plus nuancée qui, en maintenant les avantages des hauts salaires à la classe ouvrière, fasse sa place à l'amélioration du rendement de la production. N'oublions pas qu'il faut doubler la consommation, donc la production, ce qui ne veut pas dire qu'il faille doubler toutes les productions.

Mais un tel programme exige la collaboration confiante des Pouvoirs publics, des chefs d'entreprises et des masses. Le marché intérieur doit être étendu en accroissant le nombre des consommateurs et en améliorant leur puissance d'achat. L'extension en surface, c'est l'organisation du marché de la France d'outre-mer : les possibilités y sont immenses. L'extension en qualité, c'est l'organisation du crédit à la consommation. Certes, il n'est pas question d'ajouter à l'endettement public l'endettement privé. Mais, au moins pour certaines branches de l'activité économique, — et en particulier pour l'industrie du bâtiment, — si les conditions normales étaient rétablies tant par la baisse du taux de l'intérêt que par

la suppression des entraves législatives ou réglementaires à la construction d'immeubles, une reprise d'activité dans cette industrie, qui joue un rôle capital dans l'économie, serait rapide.

Mais, pour cela, il faudrait renoncer à l'interventionnisme dans la fixation des prix. Toute taxation, fût-elle des loyers, est une aberration, surtout en période de crise. Et plus grande encore est, peut-être, l'erreur de pourchasser le profit, comme si le profit était immoral.

S'il n'y a pas une marge de profit dans les entreprises, le capital qui y est investi est stérilisé. Ainsi, le capital investi ne représente plus un pouvoir d'achat pour ses détenteurs, ce qui détermine le capital disponible à fuir ailleurs où il puisse trouver une rémunération normale.

Les Pouvoirs publics se doivent donc, dans l'intérêt général de la reprise économique — et nullement, comme certains démagogues l'affirment, pour favoriser les possédants, — de répudier définitivement des mesures de contrainte ou de superfiscalité qui, en compromettant la sécurité et le rendement des placements, déroutent vers l'étranger les capitaux errants.

Il est vain, en effet, de demander aux chefs d'entreprise un effort d'adaptation aux conditions nouvelles de la production, si on ne leur facilite pas cet effort, qui est nécessairement de perfectionnement technique et d'investissement de capitaux neufs.

Et il n'est pas moins contradictoire de leur demander la rénovation de leurs exploitations en ruinant ou en laissant ruiner leur autorité de chefs, en représentant ou en laissant représenter la baisse du rendement de la main-d'œuvre comme un progrès social, alors que cette baisse, si elle se poursuivait, ne pourrait qu'engendrer, avec une recrudescence de la crise économique, la faillite des finances publiques, la ruine des entreprises privées et, avec le désastre monétaire, une terrible régression sociale.

Cependant, les masses comprennent-elles le péril ? Si elles ne l'ont pas compris jusqu'alors, il faut penser que les événements financiers et monétaires de juin, que j'avais pu prévoir et prédire en les situant à leur date exacte plusieurs mois à

d'avance, ont dû constituer, pour le pays tout entier, un sérieux avertissement.

La décision prise par M. Georges Bonnet de laisser flotter le franc entraîne cette conséquence que la confiance universelle dans notre avenir économique et financier s'inscrira, désormais, tous les jours sur la cote des changes.

Il deviendra ainsi plus difficile de masquer par les sorties d'or clandestines d'un fonds d'égalisation des changes, incontrôlable par l'opinion, l'appauvrissement progressif de notre économie.

Si des fautes sont commises, elles auront leurs répercussion immédiate sur la tenue du franc. Rendons hommage au nouveau Gouvernement d'avoir accepté de se soumettre ainsi à un plébiscite permanent de la confiance.

Mais l'ayant accepté, il doit en mesurer les risques. Les conditions de son succès sont beaucoup plus politiques que techniques. Même si la gestion de nos finances ne prêtait plus à aucune critique, elle serait impuissante à maintenir le crédit public et la monnaie, si l'un et l'autre semblaient menacés par le désordre dans la rue, l'occupation des usines et la grève dans les fermes.

D'importants sacrifices vont être demandés aux possédants. L'impôt, pourtant proclamé excessif, va de nouveau être aggravé. Il faut, en contre-partie, obtenir des masses l'abandon au moins provisoire de la mystique de la lutte des classes.

Malheureusement, il faut craindre que le désarmement politique soit difficile, tant que la bataille électorale continue. Sans doute, la gravité de la situation financière, les menaces qui pèsent sur la monnaie si un vigoureux redressement budgétaire et économique n'était pas entrepris et réussi, auraient pu déterminer une trêve politique, matérialisée devant l'opinion par la collaboration gouvernementale des chefs qualifiés des partis opposés. Mais cela est moins nécessaire, peut-être, que la trêve électorale qui ne peut résulter, d'ailleurs, que d'un ajournement général de toutes les élections.

Il faut craindre, en effet, que la proximité des élections cantonales, fixées au mois d'octobre prochain, trouble le climat politique d'apaisement et de concorde si indispensable au succès du redressement entrepris.

Est-il sage de soumettre les décrets-lois, avant même leur ratification, au vote du suffrage universel? Et l'expérience du passé ne montre-t-elle pas le danger de cette procédure?

Ce serait bien mal connaître les nécessités électorales qu'espérer des partis politiques qu'ils n'exploiteront pas, devant les électeurs, le mécontement que tout sacrifice imposé cause à celui qui en souffre. Et ce n'est, certes pas, dans le court délai de trois mois qui nous sépare des élections cantonales, que les heureux effets du redressement financier et économique auront pu se faire sentir assez clairement pour qu'ils neutralisent les déceptions et les rancœurs des victimes ou des pseudo-victimes des décrets-lois, qui risquent d'être bien nombreuses.

Pourtant, il faut prendre garde que si, une fois encore, des sacrifices demandés au pays n'obtenaient pas le résultat escompté, le régime courrait un sérieux danger. On ne peut nier que la procédure des pleins pouvoirs soit en contradiction avec le fonctionnement normal et régulier des institutions démocratiques. Ces institutions mêmes seraient menacées si les pleins pouvoirs, exercés par un Gouvernement de Front populaire, appuyé par les communistes eux-mêmes, ne parvenaient pas à rétablir l'ordre et la prospérité dans une démocratie.

L'enjeu dépasse aujourd'hui le sort d'un Gouvernement, le succès d'un parti ou d'une coalition politique; il intéresse le régime républicain et la liberté des citoyens.

Qu'il s'agisse de la dictature du prolétariat ou d'une autre dictature, l'échec du redressement financier, de la restauration du crédit public, un nouveau glissement de la monnaie obligeraient toute nouvelle forme de Gouvernement à établir le contrôle des changes et à rechercher, dans une stricte autarchie, ce qui n'aurait pas été obtenu autrement.

C'est la raison pour laquelle l'opposition parlementaire républicaine s'est montrée si discrète dans ses critiques et si réservée dans ses avertissements. De même que l'expérience Blum a pu se développer pendant huit mois sans qu'elle ait été gênée en quoi que ce soit par une contre-propagande de défiance, — qui ne fut pourtant pas épargnée aux expériences qui la précédèrent, — de même, ce n'est pas de la part de

l'opposition que M. Chautemps rencontrera des difficultés dans l'exécution de son programme.

Souhaitons qu'ayant mesuré l'abîme où la France pourrait être entraînée, il sache nous guider d'une main ferme et sûre hors du mauvais pas.

PIERRE-ÉTIENNE FLANDIN

BATAILLES[1]
DANS LA MONTAGNE

L'eau immobile ne bougeait pas. De temps en temps seulement elle frémissait nerveusement comme une peau de cheval touchée par les mouches. L'Ébron avait creusé tout le grand gouffre de sable. Il l'avait vidé de sable jusqu'au rocher. C'était maintenant un gouffre d'eau de près de vingt mètres de profondeur. Là, d'abord la forme du torrent s'était trouvée à l'aise. Il ne cessait pas de s'y déverser, enroulant ses gros muscles glacés. Il s'installa. Il ronronnait sombrement, se nouant, se dénouant, arrondissant dans cette poche de rocher toute l'aisance de son corps glacial et pesant. Il était l'esprit de la montagne et des forêts. Il s'était nourri de rochers qui ne connaissaient pas la pourriture. Il s'était engraissé des longs suintements à travers plus de cent couches de terre toutes pleines de cadavres petits et gros, s'y fortifiant des colères de la sève et de toutes les sortes de sang. C'était de l'eau, de ce qu'on appelait « de grande fonte » celle qui n'a pas besoin de l'été pour ruisseler des glaciers, mais, naissant du simple poids des montagnes de glace, traverse les terres et les rochers malgré tous les verrous de l'hiver. C'était de cette eau, si chargée de formes confuses, qu'au fond de son gouffre où elle pouvait faire tout ce qu'elle voulait, elle recomposait le corps huileux des forêts, des montagnes, des lourds mammifères, des insectes, des nuages et parfois l'éclatement monstrueux d'un noir soleil. Ses grands bras onduleux s'élançaient de tous les côtés dans la largeur du

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er juillet 1937.

lac. Ils montaient en se balançant lentement comme d'immenses herbes. Et quand ils touchaient la surface de l'eau elle frémissait. Mais ils semblaient chercher tout ce qui était encore vivant, même des morceaux de bois fraîchement brisés et qui flottaient. Alors, d'un seul coup, ils s'engloutissaient avec le « glouf » du plongeur, tirant leur proie, ne la rejetant plus, sinon longtemps après, dans une petite salive d'écume, complètement noyée, pareille à un nid de grosses chenilles blanches. Un vieux chien perdu nageait au moment de l'aube, ayant senti une odeur de muraille vers un restant de grange. Et plus loin il sentait l'odeur des feux, l'odeur des troupeaux, des odeurs d'hommes. Il aurait voulu aboyer vers les odeurs lointaines, mais il gardait sa force pour nager. Il s'engloutit d'un seul coup en hurlant, saisi par une main de glace, tiré sauvagement vers le fond.

— Un chien, dit « la téléphone ».

— Et maintenant plus rien.

— Le jour se lève.

Ils entendirent clapoter l'eau contre le mur.

— Regardez, on dirait qu'un courant gratte le mur avec des doigts.

Il y eut brusquement comme le soupir d'une énorme bête froide à Villard-l'Église, des formes noires se dressèrent de la terre, Bourrache s'éveilla.

Le matin arrivait, sans clarté. Il tombait à travers la nuit, s'allongeant comme une larme d'huile, puis il s'élargit à la surface des eaux. On voyait émerger des haies qui dessinaient un chemin sur les eaux. Il s'en allait loin vers le large du lac, dans la direction où le feu avait éclaté dans la hauteur de la nuit. Mais on ne pouvait pas savoir s'il continuait jusqu'au bout; il n'arrivait que jusqu'à la barrière mouvante d'une sorte de brume rousse et noire, pareille à la fumée du feu mouilleur et qui était l'accumulation de la lumière du matin dans la distance entre les nuages et l'eau. Entre ici et là-bas, apparaissaient des arbres enfouis jusqu'aux épaules et une toiture de chaume comme une barque retournée et qui d'ailleurs dérivait lentement. Le souffle de la lumière touchait parfois de larges espaces lisses recouverts d'un immense repos d'eau boueuse et il les frappait comme un bréchet d'hirondelle, y

laissant un double sillage qui s'élargissait et s'effaçait. Mais avant d'éteindre cette lueur qui semblait sortir de l'eau, le sillage éclairait faiblement, dans l'étendue des haies, des arbres noyés, des îles d'écume, des herbes flottantes, des épaves noires, raides comme des troncs et enfin, là-bas au fond, le rocher de Villard-l'Église, encore entouré de brouillards et de fumée. Au delà, les forêts gardaient leur nuit impénétrable.

— Je pars avec toi, dit Rodolphe.

— Tu as réfléchi?

— Non, mais je pars avec toi.

— Et moi, vous croyez que je suis venu jusqu'à quatre-vingts pour marcher dans les eaux? Vous voulez me laisser mourir de faim, vous voulez me tuer?

— Ne parlons pas de tuer, Marianne, mais celui qui vous tannerait le derrière emporterait la bénédiction des anges jusqu'au fond de l'éternité.

— Je parle à mon fils.

— Je vous mettrai sur le cheval, mère, et je le ménerai par la bride.

— Vous allez marcher dans les eaux au milieu des profondeurs, comme si vous vouliez courir avec des jupes de femme.

— Il n'y a pas de profondeur. Regardez, on voit le chemin presque tout tracé. Regarde.

Les haies dessinaient le chemin dans une eau plate toute immobile qui frémissait seulement un peu.

— Il faut se mettre nu complètement, oh! Marianne, fichez-moi la paix, ça ne vous enlèvera pas la vue. Votre fils, vous avez dû déjà le voir. Et moi, si on nous juge par village vous me verrez dans la vallée de Josaphat. Alors, un peu plus tôt un peu plus tard...

La liberté de l'eau et des forêts tenait toute la largeur du monde. Une grande chienne de lumière couchée sur les eaux allaitait des petits chiens d'ombre avec d'énormes mamelles de lait brillant; elle mâchait un morceau de forêt extrêmement vert, là-bas, de l'autre côté du lac, fouillant entre les arbres avec ses dents luisantes. Les paroles avaient l'air de faire un petit bruit inutile comme la dernière feuille sèche au bout de la branche d'hiver.

— Et nous gagnerons, dit Bourrache.

Il était nu. Du poil gris pendait le long de ses bras et des deux gros ronds de sa poitrine.

— Garde tes souliers.

Il entra dans l'eau.

— Elle a bien monté depuis hier soir.

Elle lui atteignait le haut des cuisses.

— Tu feras attention, ça glisse un peu au départ. Elle n'est pas trop froide.

Il s'éloigna en ondulant des hanches, les bras hauts, refoulant l'eau devant lui.

— Attends, je t'appellerai.

Il s'éloignait. L'eau arriva presque sous ses bras. Son dos disparut, puis sa tête, derrière la mince lumière salée qui flottait au-dessus des reflets. On l'entendit encore, puis plus rien.

Rodolphe cria.

— Laisse-le, dit la mère. C'est un homme qui porte une lourde injustice.

Et sa bouche continua à trembler dans ses rides noires.

Il cria encore. Le cri resta tout chaud contre son visage.

Le silence avait aboli la profondeur et l'espace.

— Je ne veux pas rester seul.

— Il se servait injustement de la parole de dieu.

— Venez, dit la voix de Bourrache sur les eaux.

Il émergeait là-bas, pas très loin, comme un vieux tronc d'arbre.

— Tu passeras dans un endroit où c'est un peu plus profond dit la voix, mais n'aie pas peur, ferme la bouche, pousse en avant, tu passes.

— Montez sur le cheval, mère, tenez-vous bien.

Elle enjamba le cheval comme un homme et serra son poing noir dans la crinière. Elle était maintenant immobile et abandonnée, avec son visage triangulaire, comme un morceau d'écorce qui apparaît entre le feuillage blanc de ses cheveux. Son chignon s'était défait. Ses lourds cheveux blancs pendaient de chaque côté du visage noirci de rides.

— Hari! dit Rodolphe.

Il tira la bride. Le cheval gonfla ses reins, se penchant sur la pente qui descendait vers l'eau. Et les cheveux commencè-

rent à flotter doucement comme les feuillages quand le vent du monde les fait vivre sur les arbres immobiles.

Ils traversèrent cet endroit où Bourrache avait disparu. La lumière du matin était posée sur les eaux. L'entrecroisement des reflets mangeait les formes. Le cadavre de la chèvre sortit brusquement de la lumière et glissa le long de Rodolphe. Il le repoussa avec la main. Il se sentait de tous les côtés assailli par cette clarté flottante, presque aussi étouffante que l'eau. Il s'enfonçait dans l'eau. Elle frappa sa bouche. Il tourna la tête Sa mère était là, au-dessus de lui, raide comme une reine noire.

— Pousse, dit la voix proche.

Il sentit sous ses pieds la terre dure du chemin.

— Voilà, dit Bourrache, et maintenant, en avant, le Seigneur est un homme de guerre.

Ils marchèrent pendant que le jour se levait. De temps en temps, le cheval s'arrêtait, baissait la tête, regardait ses pattes enfoncées dans l'eau jusqu'au dessus du genou; Rodolphe tirait un coup de bride, le cheval avançait le cou, reniflait la main et se remettait à marcher. Il avait l'air de contenir un grand hennissement éperdu. Ses gros yeux paisibles clignotaient maintenant comme des yeux d'oiseau et à mesure que le mors tirait sur ses lèvres d'argile grise, il en faisait couler avec de la salive un petit gémissement qui parlait aux grandes eaux. Elles s'élargissaient de tous les côtés sous la lumière du matin, insensibles, sauf à des endroits qui semblaient toucher d'invisibles mouches. Dans le lointain, des arbres blancs comme des fuseaux de laine apparaissaient, dressés sur des pentes de brumes luisantes. A de longs intervalles, les eaux soupiraient profondément. Des voix graves, parfaitement inhumaines, parlaient d'un bord à l'autre du lac. Maintenant qu'ils s'étaient avancés dans le large, ils entendaient au-dessus d'eux, le long de la montagne cachée sous les nuages, le ruissellement céleste des torrents, comme le grésillement de l'huile sur le feu. Là-haut, très haut, des oiseaux d'une espèce particulière, avec des profondeurs vertes sous les plumes, et frappant de tous les côtés de leurs ailes d'écume dans les longs charniers de pierre suspendus au-dessus des forêts.

Bourrache marchait le premier à quelques mètres en avant. Il était parfaitement silencieux mais intérieurement plein d'une

grande conversation sur sa propre audace. Le chemin était tout doucement ondulé et dans ses plis il y avait d'assez grande profondeur d'eau. Bourrache s'y enfonçait parfois jusqu'au cou. Il était un peu plus petit que Rodolphe. Il tourna la tête.

— On ne voit plus rien, dit-il, on ne voit plus que ce chemin de buis tracé dans l'eau.

Les reflets du matin, maintenant installés dans les nuages de sel, avaient effacé tous les lointains, tous les bords où l'on pouvait atterrir. Le monde n'était plus qu'une indécise vapeur. Il ne restait que ce chemin bordé de petites haies. La lumière en noircissait l'ombre.

La mère parla dans sa bouche.

— Le buis fait avorter les chèvres.

Il sembla que Rodolphe était tiré en arrière. Il se cramponna à la bride. Le cheval recula des reins dans un trou d'eau, galopa farouchement sur place pour remonter, émergea d'une grosse fleur de boue jaune.

Rodolphe avait les yeux ronds, la bouche entr'ouverte comme s'il allait parler.

— Qu'es-ce que tu as?

Lentement il tourna l'œil, puis lentement la tête vers l'eau, là-bas vers la droite. Elle était immobile, puis comme le balancement d'un serpent s'y dessina, puis un petit trou comme un nombril, puis l'effacement qui élargit un grand cercle de rides.

— Viens.

Il n'osait pas bouger.

— Là, dit-il à voix basse, — il montra l'eau près de lui — comme une corde qui m'a attrapé le pied.

— Tu as buté?

— Non, c'est venu et puis ça a serré.

— Tu as dû marcher dans des branches au fond.

— Non, ça s'est noué, ça a tiré, ça s'est dénoué et c'est allé se noyer là-bas. Froid. Regarde.

On ne pouvait rien voir; l'eau avait la couleur opaque des feuilles de bouleau. Elle était comme d'énormes feuillages de bouleau, avec ce brasillement et cette jeunesse.

Bourrache essaya de l'écarter avec sa main. Il voyait son gros bras poilu avec ses muscles devenus bleus à la longue de

sa vie depuis qu'ils travaillaient dans sa chair sanguine. Mais à mesure qu'il écartait les feuillages de bouleau avec sa lourde main ils s'épaississaient dessous et il y en avait autour de lui de plus en plus comme s'il essayait de se débattre dans une forêt.

« Je rêve » se dit-il.

Il cria :

— Alors il faut bien savoir une bonne fois pour toutes que nous sommes dans l'eau, Rodolphe, et qu'il faut marcher. Qu'est-ce que nous fichons là à rêver comme des ânes? Tu comprends, Rodolphe, qu'est-ce que tu veux que ce soit? Il ne faut pas rester là à rêver. Avec tous ces reflets la tête me tourne. Il pensa : « Les desseins de Dieu sont impénétrables. Sont impénétrables. »

Il essayait toujours d'écarter l'eau.

— Ce n'est pas un rêve, dit Rodolphe.

— Bon, dit Bourrache avec sa voix naturelle, alors maintenant viens. Ne t'en fais pas, on est des hommes.

Il se sentait la tête lourde et un peu ivre, un peu envie de vomir et pas très sûr de sa marche, et quand il lançait doucement la jambe en avant l'eau l'emportait plus loin que l'endroit où il voulait assurer son pas. Il voyait tout ce mouvement de feuillages de bouleau autour de lui et en même temps son cœur se soulevait. Cette lente respiration forestière! Il avait la bouche pleine de salive et de mots. A tout moment il avalait. Toujours le cœur se soulevait plus haut jusqu'à toucher sa tête ivre, lourde maintenant sur son cou fatigué comme la tige mince qui se trouve juste dessous la grosse fleur des gentianes. Il essaya de cracher loin de sa barbe. En même temps il dit à voix basse :

— Le vent souffle des ténèbres.

Il voulait dire : ce sillage froid qui s'était éloigné soudain de Rodolphe comme une trace de serpent, puis qui s'était enfoncé en creusant un nombril dans les eaux. Il ne comprenait plus tous ces mots qui lui gonflaient la bouche avec la salive, ni ce monde vert-pâle tout scintillant, ces feuillages de bouleaux froids et pleins d'une jeune allégresse et dans lesquels il était obligé de marcher, se creusant un chemin en forçant dedans avec son ventre. Son ventre lui faisait mal. Il lui sem-

blait que tout le dedans était pourri. Il le protégeait avec ses mains, mais maintenant il marchait surtout en poussant avec sa hanche. Puis ce balancement le frappait d'une aveuglante ivresse.

On ne voyait vraiment plus rien que le chemin marqué par les buis. Du côté de Villard-l'Église, un mur de brume cachait la butte du hameau et la montagne derrière; on ne pouvait pas même apercevoir au travers le noir des forêts : un plâtre opaque et plat maçonnait toutes les fissures du brouillard. Son reflet fermait la profondeur même des eaux. Du côté de Méa on entendait des gémissements. Ils paraissaient être plus gros que des gémissements humains, à moins d'être le gémissement de tous ensemble. Il s'élevait et on l'entendait surtout mourir sur le large des eaux. Il fallait s'arrêter de marcher pour l'entendre. Rodolphe saquait le mors du cheval; la bête ne bougeait plus. Bourrache montrait silencieusement le lointain vers Méa avec son doigt tendu. L'eau clapotait encore un peu entre les cuisses du cheval puis tout s'éteignait et, au bout du doigt tendu de Bourrache, venait s'enrouler ce petit gémissement pareil à un fil d'araignée flottant. On avait l'impression qu'il ne pouvait servir à rien, qu'il ne pouvait toucher personne, perdu sur les eaux, qu'il était là enroulé au bout du doigt de Bourrache comme un fil de soie inutile. Bourrache frottait son pouce contre son doigt et tout d'un coup c'était le silence. L'eau clapotait entre les cuisses du cheval. Bourrache se remettait à marcher (ce gémissement extrêmement léger, mais qu'ils devaient pousser tous ensemble — ou peut-être étaient-ce des morts? car immédiatement c'était le silence) et Bourrache descendait pas à pas une ondulation de ce chemin marqué de buis; il entrait pas à pas dans la profondeur de l'eau, jusqu'aux bras, jusqu'aux épaules, jusqu'au cou, la bouche, le nez, puis tout d'un coup il s'arrachait, il émergeait, il sortait un bruit de ruissellement et de nageoire de poisson. Et derrière lui, Rodolphe passait en enfonçant un peu moins, avec sa grande taille, puis le cheval, et, sur lui, la mère, enjambée comme un homme, avec ses vieilles cuisses jaunes comme de la chandelle qui entraient brusquement dans l'eau. Bourrache était déjà plus loin à se balancer avec de l'eau jusqu'au ventre, se protégeant le ventre avec ses mains, faisant sa route avec des coups de sa hanche droite, puis de la

gauche, puis de la droite. Pour traverser le trou la mère s'était penchée, puis elle se redressait immobile. Il lui était venu pourtant son tic d'hiver. Elle ne l'avait d'habitude qu'après la Noël, quand les journées devenaient soucieuses. Elle branlait de la tête sans arrêt, comme pour dire secrètement « non » à tout. Et maintenant elle le faisait. Quand ils s'arrêtaient pour écouter le gémissement, tout était immobile, sauf cette tête qui faisait « non, non, non, non ».

Des formes apparurent à travers le brouillard. Bourrache ivre les vit comme d'énormes vaches noires jouant lourdement à travers des herbes d'argent. Puis il s'aperçut qu'elles ne bougeaient pas. C'étaient les saules des prairies sous Villard. Du foin coupé flottait sur l'eau. Il n'y avait plus de haies de buis. Ici, le chemin traversait les prés. On ne pouvait plus savoir au sûr où il était. En avançant, l'eau monta lentement jusqu'à la poitrine, puis un peu au-dessus. Les saules s'écartaient d'eux à mesure qu'ils avançaient et ils avaient devant de larges étendues de prairies flottantes. L'eau atteignit leurs épaules. Bourrache ouvrit ses bras dans l'eau. Il fit encore deux pas. L'eau monta le long de son cou et toucha son menton.

— On ne peut plus avancer, dit-il. Je ne sais pas ce qu'il y a devant.

Ils n'étaient plus que comme deux têtes, coupées au milieu du foin flottant. La tête du cheval, coupée un peu plus bas, avec un morceau d'encolure et la crinière. Mais la mère était encore au-dessus d'eux, avec sa poitrine de planche.

— Je vois l'église, dit-elle.

— Où?

Et ils écartèrent les îles de foin qui étaient comme des montagnes devant leurs yeux.

— Là-haut.

Elle pointa son doigt là haut. La brume y était moins brillante, elle roulait avec des muscles noirs comme les nuages; elle s'écarta. Villard-l'Église était là au-dessus d'eux. Ils ne se croyaient pas si près. Il émergeait de la brume. C'était une butte de schistes bleus encore un peu enfumée par des restes de brouillard. Il devait y avoir aussi des fumées de feux presque éteints et qui rampaient à ras de terre.

Ils étaient du côté de l'ombre et ainsi tout d'un coup ils ne

purent voir que cette énorme masse bleue penchée sur eux.

— Nous sommes arrivés par Pré Lavaud, dit Bourrache, et ce foin je l'ai vu couper il y a quatre jours par Chabanne et Merlin. On y est presque.

On ne voyait pas l'endroit où Villard-l'Église s'appuyait sur les eaux. La brume et les fumées lui faisaient une ceinture de laine cachant cet endroit par lequel le village s'attachait encore à la terre.

— Je dis presque, dit Bourrache.

Et à ce moment, le foin flottant lui frottait la bouche qui parlait au ras des eaux.

Mais, au-dessus de la ceinture de laine, la butte de Villard-l'Église existait comme on avait l'habitude de la voir. Toute bleue, d'un bleu plus sombre que d'ordinaire, d'un bleu mouillé, avec des reflets de ténèbres et des profondeurs inhabitables.

Pourtant, on voyait un petit homme jaune. Il était si près du sommet que, quand il levait le bras, il dépassait la ligne de séparation de la terre et du ciel. On voyait ce bras monter, puis s'abattre. Après on entendait chanter un long clou qui s'enfonçait dans du bois.

— Avance, dit Rodolphe.

Mais Bourrache recula et à travers l'eau il serra l'épaule de Rodolphe.

— Mon pied flotte, dit-il, devant nous c'est profond.

— Tiens le cheval, je vais voir.

— L'eau est noire.

Un reflet de goudron flottait presque à la hauteur de leurs yeux.

— Reste, dit la mère, enfant du diable!

— Il faut passer, dit-il, la regardant avec ses grands yeux naïfs.

— Donne-moi la main, dit Bourrache. Ne t'avance pas trop. Vous Marianne, faites un peu reculer le cheval. Serrez vos jambes et tirez sa tête en arrière. Vas-y doucement.

— J'ai pied, dit Rodolphe.

— Avance un peu.

— Recule, cria Rodolphe.

Et il disparut. Ses cheveux flottèrent comme du foin. Puis à sa place il y eut une grande fleur d'écume.

Bourrache tenait toujours la main. Il tira en arrière. La mère tira en arrière dans la crinière du cheval. Et le cheval s'enfonça dans l'eau, tant que l'eau frappa la poitrine de planche de la mère. Mais c'était parce qu'il venait de plier fortement les jambes et de tirer en arrière de toute sa force. Bourrache tenait toujours la main. Et le cheval émergea, relevant la mère qui luisait comme du charbon avec ses vêtements noirs mouillés et Bourrache qui émergea de toutes ses épaules et Rodolphe avec le cou plié comme de l'orge versée, et sa barbe pendante, sa tête lourde, juste encore une énorme vie tremblante dans son corps comme une bête malheureuse. Bourrache le frappa dans la poitrine et il vomit de l'eau claire et lourdement il s'essuya la barbe, puis il releva la tête, ouvrit les yeux, éternua et respira. Ils respirèrent lentement tous ensemble comme s'ils émergeaient tous ensemble des eaux.

Sur l'église, le petit homme jaune plantait toujours des clous. Son bras montait sur le ciel et s'abaissait.

— Froid, dit Rodolphe.

Il tremblait.

— Noué, dit-il — il avait encore de l'eau dans la bouche. Il cracha — noué autour du ventre.

— Profond?

— Pas seulement profond, je me demande... une force qui vous tire en bas.

Ils s'étaient reculés de deux ou trois pas : l'eau n'arrivait plus que sous leurs bras, mais ils se sentaient mal assurés au fond, sur une terre glissante.

L'église était toujours la même, bleue d'ombre au-dessus des brouillards, sans bruit, avec le seul bruit chantant du clou qui s'enfonçait, puis le marteau tapait sur du bois, puis un autre clou chantait.

— Pas seulement profond, dit Rodolphe, j'ai senti encore cette force qui vous tire en bas. Tout à l'heure, ça n'a été qu'un coup à ma jambe. Mais cette fois — et il sortit sa main de l'eau pour dresser le doigt en l'air — cette fois c'était pas de la rigolade. Il m'a chopé dans les flancs. Et pas du bout du doigt ou de la main, mais, mon vieux, alors, solidement ! Il m'a plié en deux.

Il respirait encore par gros coups qui le secouaient et ses

lèvres violettes tremblaient. Il surveillait la surface de l'eau avec ses yeux d'enfant.

Ils étaient dans le triangle d'ombre porté par la butte de Villard-l'Église. Au delà, le matin n'avait pas une grosse lumière; il était blanc comme un duvet d'oie, mais malgré tout faisait luire les branches nues de quelques saules et, vers le champ de Charles-Auguste, il éclairait comme de grandes lames de couteau. C'étaient de longues lames d'eau lisses, brillantes, aiguisées, pointues, ayant comme de petites flammes au bout. Et même parfois le long de ces lames se recourbaient des crocs de harpon; alors elles étaient comme ces chardons de fer taillés à chaud qu'on maçonne dans les fenêtres basses. Le fil d'aiguisage — cette partie brillante qui reposait sur l'eau noire — était comme toujours réaiguisé par quelque sombre meule et on le voyait onduler, et se tordre, et changer de coupant de minute en minute. Rodolphe regardait les jeux de la lumière sur les eaux.

— Attention, dit-il.

Ils venaient en effet de sentir tous comme un ébranlement le long de leurs jambes. Devant eux cet espace d'eau chargé de foin flottant se courba comme une assiette creuse. Le foin s'entassa au milieu. Puis l'eau redevint plate, d'un seul coup, avec un petit claquement comme quand on a tordu une lame de couteau pour montrer la bonté de l'acier, puis on la lâche, elle claque, elle est plate. Les tas de foin s'écartèrent.

— Ça commence à n'être pas très catholique, dit Bourrache.

Il grelottait parce que l'air avait fraîchi ici à l'ombre. On entendait passer dans le ciel une sorte de mugissement doux comme quand des armées de fourmis traversent sous les feuilles sèches.

— Je vois une grande faux, dit la mère.

Elle voyait plus loin, étant au-dessus d'eux montée sur le cheval. Le cheval fit comme un petit pas de volte. Bourrache et Rodolphe sentirent que la terre glissait sous leurs pieds. Ils se rattrapèrent en reculant, émergeant d'un peu plus, voyant aussi devant eux, là-bas dans le duvet d'oie, cette grande lame de faux. Elle était toute rose de matin comme si elle avait fauché une bête cachée sous l'herbe de cette prairie d'eau pareille à du duvet d'oie. Elle s'avançait très vite; elle était comme une

flamme. Elle dessinait un orbe pur. Soudain, elle ralentit ce grand mouvement de fauchaison sous lequel elle aplanissait l'eau et, devant elles, s'élargirent deux, trois, quatre, cinq lames de faux de plus en plus petites et la dernière était comme une lame de serpette autour d'une eau noire qui se creusait. Alors Bourrache se mit à hurler.

Il venait de voir sortir des eaux un sapin debout, tout entier, tout noir, chargé de ses branches et de ses feuilles, tout dégouttant d'eau comme après une farouche pluie d'automne. Il émergea tout entier des eaux, très vite, depuis sa pointe jusqu'à ses racines blanches arrachées et qui pendaient sous lui comme des tripes de lapin. Puis, il se renfonça sous les eaux. Et une chose se mit à naviguer que Bourrache toujours hurlant essaya de regarder et de reconnaître. Il entendait hurler Rodolphe et la mère et, en effet, on pouvait parfaitement reconnaître ce qui naviguait maintenant entre les grandes lames de la faux. Et elles étaient devenues des crêtes de vagues toutes rondes, non plus comme des faux mais comme des cercles de roues, entourant tout cet entonnoir qui se penchait vers le trou d'eau noire. C'était une charrette. C'était un char bleu. C'était un char à charrier le foin, presque neuf, tout bleu, et il naviguait lourdement dans les eaux comme il naviguait avant dans les profondes ornières, ou dans les champs mous, ou dans les marécages; en faisant crier les joncs violets. Il se relevait et il s'abaissait. Il marchait sans cheval et sous ses roues qui parfois émergeaient jusqu'à l'essieu. Il faisait crier une écume de boue ou jaillir comme un éclatement de centaurées, une poignée d'étoiles bleues comme la fleur de centaurée, mais c'était parce que le char roulait dans l'eau profonde.

Soudain, la mère poussa un long hurlement plus fort et plus grave et qui semblait s'adresser à quelqu'un. Elle hurlait à pleine gorge, découvrant ses gencives de bois et sa grande bouche de bois, le cou tendu vers le ciel, regardant le ciel avec ses yeux blancs et un tout petit peu de couleur au coin de l'œil pour regarder quelque chose là-bas dans le tourbillon. Et l'un et l'autre ils avalèrent leur salive, puis ils regardèrent aussi; alors, ils se mirent à hurler ensemble en grelottant, se cherchant l'épaule de l'un et de l'autre pour s'y cramponner, s'y cramponnant, se cramponnant au cheval qui dansait d'un côté

et de l'autre sur le fond glissant et qui hennissait de terreur. C'était, flottant derrière le char, attaché aux ridelles par une longue corde, un traîneau encore chargé de foin avec une fourche plantée dedans, comme s'il venait d'être mis en service. Il tournait derrière le char comme si quelqu'un le guidait, le tenant aux cornes, avec des mains d'ombre, derrière ce char traîné par d'invisibles chevaux, comme quand on revient du champ et qu'on est fatigué. Ça devait venir d'être fait à l'instant même, dans cette forêt du fond de l'eau d'où un arbre avait émergé chargé de pluie farouche (et il roulait maintenant à moitié naufragé à côté du char) par les habitants de cette forêt ténébreuse et qui avaient aussi cette habitude d'attacher les traîneaux aux chars quand on revient des champs forestiers avec un petit chargement de ce foin qui est fort comme de l'alcool.

Brusquement, en creusant le tourbillon luisant, les grandes faux avaient fait surgir le pays glacial. On y avait des chars bleus, des sapins, des traîneaux chargés de foin, comme dans les forêts là-bas sur l'autre bord, avant que toute cette eau blanche soit descendue des montagnes. C'était donc un endroit qui existait, puisque brusquement on le voyait là-devant dans le creux des eaux tournantes et on pouvait vous forcer à l'habiter; le tourbillon s'approchait en ronronnant comme quand on glisse sur les grandes pentes de neige et que brusquement on entre dans le ronronnement de tous les métiers, de toutes les forges et de tous les âtres du village.

Alors ils criaient maintenant exactement comme les bêtes et ils tendaient les bras vers les forêts extraordinairement vertes qui apparaissaient à travers le matin tremblant sur l'autre bord du lac.

— Accrochez-vous à moi, dit une voix d'homme.

Elle venait d'en haut. Elle était plus effrayante encore que le grondement du pays glacial. Et ils s'abaissèrent presque jusqu'à se cacher sous les eaux. C'était un homme debout sur l'eau du lac. Et comme maintenant le tourbillon et de grands courants qui nageaient dans l'eau comme de longues pattes d'araignées faisaient battre un balancement de vague, il s'enfonçait, tout debout jusqu'aux genoux puis il se relevait plus haut que ses pieds et alors on voyait qu'il était monté sur un

radeau. Ce qu'il appelait « moi » c'était ce radeau de troncs de sapins encore rouges. Il le faisait cacher et il le soutenait avec une longue perche.

— Passez-moi la mère, dit-il.

Et il la saisit par le corsage, sur le cou, comme on attrape les petits chats. Elle s'arrêta de hurler. Et tout d'un coup il sembla qu'elle était devenue comme du lierre, attachée à ce bras qui la tira à travers l'eau jusque sur le radeau comme un poisson noir pêché dans des eaux de ténèbres.

— Accrochez-vous derrière, dit l'homme. Je vais vous tirer, et laissez le cheval, dit-il, comme il s'arc-bouta sur la perche.

Cramponnés de toutes leurs forces, Bourrache et Rodolphe se sentirent tirés en avant. Ils flottaient dans de l'eau profonde.

Les jambes de cet homme étaient énormes, posées sur le radeau, le faisant volter avec sa perche et en appuyant avec ses gros pieds, mais il avait une façon d'attacher le bas de ses pantalons de velours avec une ficelle qu'on pouvait presque reconnaître. Il était difficile de relever la tête pour le regarder tout entier; il fallait bien s'allonger dans l'eau profonde, rester la tête appuyée sur les troncs fraîchement ébranlés. Bourrache respirait la bonne odeur de résine. A travers l'eau il voyait la tête de Rodolphe avec ses touffes de cheveux noirs collés comme de petites sangsues sur la peau du crâne couleur de brique, et, de temps en temps, quand la tête se tournait, un œil, et le coin de la bouche qui soufflait de l'eau. L'homme sur le radeau plongeait la perche, pliait les jambes, poussait des bras et le radeau s'avançait sur l'eau qui maintenant paraissait calme, dans le matin grésillant, au milieu de l'effondrement silencieux des masses de brouillard qui fondaient sous une lumière verte comme le jour au fond des forêts, allant au devant de la butte de Villard-l'Église qui grandissait à chaque coup de perche. On commençait à apercevoir des toits de granges.

« L'eau arrive jusque chez Pillat, se dit Bourrache. La forge a été engloutie. Ça a sacrément monté de ce côté-ci. »

Il le reconnaissait à la silhouette de trois ou quatre peupliers dépouillés de feuilles et qui étaient comme des plumes de poule plantés dans le schiste bleu.

Il se dit qu'il fallait aider le radeau le plus possible et il

agitait ses jambes comme les grenouilles. Il ne savait pas si c'était bien ou mal, mais il avait l'impression d'aider celui-là qui poussait sur la perche. Et Villard-l'Église maintenant était si près qu'il n'y avait plus que ça, là-devant.

L'homme fit pivoter le radeau presque sur place. C'était pour éviter sans doute cette arête de toiture qui émergeait et Bourrache en suivant le mouvement sentit passer sous son ventre et sous ses jambes cette chose molle qui devait être le chaume englouti. De la paille grise flottait sur l'eau immobile, mais tout de suite après le radeau les entraîna dans un endroit qui devait être extrêmement profond, tout contre la butte de Villard-l'Église, presque dans un fort : « Au-dessus, pensa Bourrache, de ce chemin qui monte à pic vers le sommet de la butte, vers l'auberge de la mère Thérèse qui est en plein en bas au fond, ça a sacrément monté de ce côté-ci ». Et il sentait sous lui l'embrouillement de grands courants glacés, plus épais que des gerbes de blé et tous noués ensemble et se débattant comme dans un orage, là au fond, dessous cette eau immobile. Il les sentait venir frapper son ventre et ses jambes et vivre contre lui. Mais le radeau le tirait et il y avait là-dessus celui-là avec ses pantalons attachés par une ficelle. Il se dit : « Ça ne peut être que le fils Cloche avec cette espèce d'habitude de Piémontais » et il l'appela :

— Oh! Antoine!

Et il vit Rodolphe qui tournait l'œil vers l'homme aussi, à ras de l'eau, et la mère aussi.

— Oui, dit l'homme, on arrive.

On était à dix mètres du bord. Villard-l'Église était là. On ne voyait plus l'homme jaune. Maintenant si on l'avait vu on l'aurait reconnu. Mais, sur toute la pente de schiste luisant et à côté des corps énormes des granges on voyait des formes noires et grises, pas trop grises, presque entièrement noires, des formes noires comme des fuseaux de laine noire, surgir ça et là de terre et se grouper et se dégrouper, et se balancer comme de gros épis de seigle charbonneux que le vent agite. Ça avait l'air d'être des gens, mais difficiles à distinguer entre les jambes d'Antoine. « Il y en a donc de sauvés, se dit Bourrache, plus que ce qu'on croit ». Et à travers tous ces gens noirs il vit passer des formes blanches, celles-là, à ne pas s'y

tromper avec des bras et des jambes, des allures d'homme et qui couraient vers le bord où le radeau allait toucher. Et toucha.

Bourrache sentit les courants glacés qui fondaient sous lui comme des gerbes de blé qui se délient comme si c'étaient de souples litières pour dormir. Il était fatigué, mort de fatigue plein d'images dorées. Envie de dormir, plus de force. Se coucher maintenant dans la paille loin de ce sapin noir surgi des eaux, lourd d'une farouche pluie d'automne.

— Vous avez pied, dit Antoine?

Et le radeau toucha le bord de Villard-l'Église.

— Jamais on ne serait arrivé, dit Bourrache, on était perdu. Avec des anges, dit-il, qui ont des ailes comme le feuillage des forêts et des épées étincelantes comme du blé mûr... Mais il avait la bouche pleine d'une eau amère qui noyait les mots. Il respira en montant sur la rive. Ses côtes lui faisaient mal. Il vit Rodolphe nu, debout à côté de lui et la mère qui se dressait sur le radeau. Et autour de lui les yeux, et puis les mentons, et puis les joues, et puis les visages de ceux de Méa et de ceux de l'Église. Plus maigres.

— Oh! Charles, Joseph et Julie, et tous! dit-il en étirant ses bras comme après un gros travail, ivre à tomber, et il entendait parler autour de lui comme le bruit des roues d'un char dans les pierres des grands chemins montagnards.

— Ah!

Et il regarda vers le large d'où ils venaient. Le cheval blanc était étendu sur l'eau et ne bougeait plus, ou tout au moins il ne bougeait plus de sa propre force, à peine peut-être ce mouvement du cou qui essayait encore d'arracher la lourde tête hors de l'eau et faisait tout juste flotter la légère crinière. Il était entraîné dans un grand cercle d'eau maintenant apaisé, en même temps que le char bleu dont n'apparaissait plus que le haut des ridelles. Entre deux eaux on voyait le grand sapin noir qui suivait. Puis le courant rond se dénoua et le cheval s'éloigna dans l'étendue solitaire, avec le char bleu et l'arbre.

*
* *

Au moment où Clément Bourrache, Rodolphe et sa mère prennent pied sur le rocher de Villard-l'Église, des personnages nouveaux entrent dans le drame. Ce sont :

Les Rescapés de Villard-Méa. Ils se sont échappés dans la nuit au moment où l'eau bouillonnante des torrents s'est répandue sur le large des terres comme un troupeau de bœufs. Ils se sont mis à courir et sont arrivés à la butte de Villard-l'Église. Ils sont cinquante en comprenant les habitants de Villard-l'Église : François et Marie Dur avec leur fils et la petite servante Céleste; le Ticassou et la Ticassoune; les deux Chenaillet : le frère et la sœur (le menuisier Biron-Furet qu'on ne retrouve pas est déjà mort). Parmi les véritables rescapés de Méa il y a Clovis Prachaval dit « le bel homme » et sa femme; Pancrace le Pâquier; Joseph Glomore, sa femme et ses trois filles; Chaudon qui sera pendant quelque temps comme le chef librement reconnu ici dessus; les trois petites sœurs Cotte : Philomène, Adèle et Angèle Cotte, trois petites vieilles maigres, noires, à coiffes blanches, s'aimant beaucoup, formant monde à elles trois, ayant couru dans la nuit devant les hautes vagues de l'eau. Elles en sont très fières. Elles sont à bout de forces. On les voit tout le temps se sourire ou s'arranger les cheveux les unes aux autres. Il y a aussi — et dans un sens il y a surtout — l'équipe des charpentiers de la forêt. (Avant d'être servante chez Boromé, Sarah a été cuisinière chez ces charpentiers, six hommes seuls — et en parlant de ça nous ne savons plus ce que sont devenus tous ceux là-haut de Chênes-Rouges après le départ de Bourrache.) De cette équipe est Antoine Cloche qui vient de sauver Bourrache, Rodolphe et sa mère. Il y a donc Antoine Cloche, de son vrai nom Antoine Cochaillolo; un Piémontais, Arnaldo; Charles Bozel, un Savoyard; Dominique un géant blond, placide et un peu bête — je veux dire animal — ; Djouan, un Bergamasque sec et noir avec de petites moustaches en gousses de vanille (comme Cloche d'ailleurs) des yeux exactement noirs dans un blanc très large et très pur où le regard marque violemment et en un rien de temps la colère, la passion, l'enthousiasme, le dégoût, la joie de feu et la mort; tout ça plus vite que les éclairs d'orages. Ça fait cinq bonshommes. Il y en a six. Le sixième c'est :

Saint-Jean. C'est le héros. Il arrive tard. Bien sûr, il a fallu d'abord que toute la catastrophe arrive avant lui. On ne voit pas bien le héros se jetant au cou des événements. Il est généralement timide. Celui-là l'est encore plus que tous les héros réunis. On a voulu le rendre particulièrement sympathique. Et même, en ce moment où Bourrache, Rodolphe et sa mère abordent il n'est pas sur la butte de Villard-l'Église. Il en est déjà parti, abandonnant tout le monde, n'étant pas encore héros, ayant fui, poursuivi par son désespoir. Il a traversé tout le tumulte du Sauvey sur un petit radeau et il est parti seul à travers la montagne. Il aime Sarah. Il ne peut aimer personne d'autre que Sarah. Là-haut, au chantier de charpentage il a dansé silencieusement la danse de l'amour devant Sarah. Elle l'aime aussi. Ils ne se sont jamais parlé. Ils se sont regardés seulement. Puis un jour Sarah est partie, emportée par un traîneau que conduisait précisément ce Bourrache lecteur de bible. En arrivant sur Villard-l'Église, Saint-Jean a regardé pour voir s'il n'y avait pas Sarah. Elle n'y est pas. Donc elle est morte, se dit-il. Alors il s'en

va. Oh! oui, alors il n'est pas un héros; il abandonne tout le monde, même Antoine qui l'aime comme un chien fidèle. Sur la pente de la montagne par où il s'échappe il rencontre le facteur de Méa avec sa boîte de téléphone portatif. Celui-là, à moitié fou, s'est sauvé au début de la catastrophe avec une seule idée: rétablir les communications téléphoniques. Ils montent ensemble jusqu'au col de Bufère où un relai des fils est établi dans une fosse en ciment. Ils y accrochent l'appareil, appellent : juste ça répond d'un autre village! Mais c'est pour dire que là-bas aussi tout s'écroule et ils entendent dans l'écouteur à la fois l'élargissement de la catastrophe puis l'arrachement final de tout leur monde connu. S'il était grec Saint-Jean dirait : « Je suis déjà dans le Hadès! » Il n'est plus question de se sauver. Ce bouleversement lui paraît être la fin de tout et on ne va jamais — en rien — plus loin que la fin. Il ret urne avec le facteur jusqu'à la butte de Villard-l'Église et, en approchant des feux de campement il vit :

Sous le dernier peuplier une femme était assise qui le regardait venir. Elle avait un corsage d'indienne à fleurs rouges. En approchant, il dépassa tout d'un coup le pas d'où brusquement il put la reconnaître.

— Et voilà Sarah, dit-il.

Mais il s'aperçut tout d'un coup que Sarah était vivante.

(C'est Cloche qui vient de la sauver, elle et Boromé, et Marie, et un petit troupeau de moutons; comme il avait sauvé Bourrache et les deux autres. Boromé a eu la jambe cassée en essayant de sauver Chênes-Rouges et Sarah l'a installé sur un traîneau et l'a descendu jusqu'en bas.

— J'aurais voulu le traîner sur mon corps pour qu'il ne souffre pas, dit-elle.

A partir de ce moment-là Saint-Jean installe silencieusement sa garde et son héroïsme, autour de Sarah. Avec amertume parce qu'il comprend tout de suite combien son héroïsme est séduisant. Avec une amertume qui va devenir plus en plus amère, car il se sent devenir peu à peu amoureux de son héroïsme. Il sauve les derniers habitants de Méa. Il approche peu à peu du sublime. Il s'en rend compte, il se débat. Il voudrait avoir encore l'humble permission d'aimer.

Nous sommes au cinquième jour de ce naufrage de tout. Les derniers sursauts du glacier qui fait effondrer toute son eau dans un suprême dégorgement, engloutissent une des lointaines fermes qui résistait encore, libérant de ses écuries un monstrueux taureau. Il vient en nageant. Il va aborder à la butte de Villard-l'Église.

Le jour s'était assombri rapidement. Les nuages s'étaient épaissis. Ils n'avaient plus de mouvement sauf celui de se resserrer sur eux-mêmes, de se bâtir solidement en une grande voûte qui sonnait comme une tôle. Un effondrement gronda vers Méa. Il n'y avait plus là-bas que l'incessante cavalcade de l'écume et de l'eau violette. C'est la ferme de Leppaz. La dernière. Elle était abritée par le coteau. L'Ébron a dû venir à la fin la chercher jusque-là. Maintenant elle s'est effondrée dans les eaux. Un grenier haut et sonore avec du fourrage, et le

taureau de Leppaz, et d'autres bêtes. Il s'est crevé comme une citrouille.

L'eau roula de grandes masses de fourrage vert.

Une petite vieille sort de la grange démolie : c'est Adèle Cotte. Elle a quitté ses sœurs, elle voulait un peu marcher, faire quelques pas, et aussi manger ce vieux morceau de sucre qu'elle a subitement trouvé dans la poche de son devantier. Elle s'est dit : « Mais qu'est-ce que c'est? Ah! C'est ce morceau de sucre qu'elle a mis dans sa poche, l'autre soir dans la cuisine pendant que Philomène faisait le bas. Elle l'avait oublié ou, si, depuis tous ces jours-ci elle l'a touché peut-être cent fois au fond de la poche de son tablier où il est tout seul, elle n'a pas pensé à se demander ce que c'était. Sans faire semblant elle entrebâille un peu la poche et elle le regarde. C'est bien le morceau de sucre, avec un petit flocon de laine noire collé dessus. Elle en a eu tout de suite très envie. La salive à la bouche. Elle est sortie. Elle aime beaucoup le sucre, Philomène pas du tout, Angèle pas du tout, mais pas du tout; enfin si elles l'aiment elles se cachent bien, elle ne les a jamais vues manger du sucre, mais elle, elle l'aime. Elle s'en lèche. Elle va à petits pas jusqu'au bord de l'eau. Et le vent qui rebrousse à peine la crinière des chevaux la bouscule tellement qu'à chaque pas elle manque de tomber, emmêlée dans le ballonnement de sa jupe noire et de ses voiles noirs.

Elle mangea le morceau de sucre. Elle eut un grand délice dans toute la bouche pendant qu'il fondait. L'eau violette dansait, fleurie de haies et de larges fleurs d'écume. Adèle marchait le long du rivage en s'amusant contre le vent. Les vagues étaient plus hautes qu'elle. Elle essayait de voir par dessus. Elle sautait comme une souris. Elle riait. Elle pensait qu'en retournant elle dirait à Philomène : « Ne t'inquiète pas, je n'ai pas eu froid, j'étais couverte comme Saint-Georges. »

Elle entendit nager : des battements de sabots et un souffle qui sifflait comme un hennissement. Ça pouvait être les chevaux. Non, ils étaient tous là-haut, pas très loin. Elle se dressa sur la pointe des pieds. Quand la vague s'écrasa elle vit arriver un gros animal. Il était tout englouti, mais, de temps en temps, il haussait son dos rouge. Il faisait tout écumer autour de lui, il traînait un sillon profond, il poussait un bourrelet

d'eau avec sa tête cachée. Il la souleva pour souffler. Deux longues cornes noires, ruisselantes. Il donna encore un grand coup de front, écrasant la vague qu'il poussait devant lui. Il était là. Il allait toucher le rivage.

— Couverte comme Saint-Georges.

Elle répétait ça dans sa petite fente de bouche; elle regardait de tous ses yeux qui étaient comme des taches de lait; elle essayait quand même de bouger ses petites jambes de bois mort.

L'animal plia ses jarrets sur le bord de la terre et monta. Il se débarrassa de l'eau comme d'un manteau. C'était un taureau de poils roux, d'un devant large comme un porche. Il tourna le cou, l'écume froide bouillonnait contre ses jarrets; il se lécha l'épaule. Il avait encore un gros collier de cuir et il essaya de le soulever avec son museau. Il souffla deux jets de vapeur. Tout son poil fumait. Il frappa la terre avec ses sabots de devant comme s'il piétinait la vendange.

— Couverte comme saint Georges, et, avec une peine terrible elle avait réussi à faire quelques pas en arrière. Un petit sable de sucre fondait au coin de ses lèvres. Elle ne voyait plus rien du monde que le grand poitrail, l'énorme fanon large comme une faux, les muscles qui se tordaient dans les grandes épaules, pendant qu'il frappait la terre avec ses sabots, deux gros yeux rêveurs et un peu sanglants qui la regardaient avec une froide assurance.

Il fit un pas vers elle en baissant la tête.

— Couverte comme saint Georges.

Elle se recula, ne pouvant plus détacher ses yeux de ces gros yeux clairvoyants qui la regardaient maintenant de dessous les sourcils rouges. Enfin, elle eut la permission; elle se tourna comme à regret, courut, tomba dans l'herbe, se cacha la tête dans ses bras pendant qu'il se lançait sur elle, ébranlant la terre.

— Couverte comme saint Georges.

Il lui creva la poitrine, arrachant le tricot et un morceau de poumon. Il lui creva le ventre, arrachant les boyaux et la jupe. Il la lança devant lui, toute désarticulée, avec ses cuisses de petit oiseau nu écartées dans l'herbe. Elle avait la bouche grande ouverte et tremblante et qui brusquement se ferma;

il regarda paisiblement le ciel. Le sang coulait le long de ses cornes. Il revint près d'elle. Il promena sur elle les deux rayons fumants de son souffle. Il se redressa et commença à monter sur la butte de Villard-l'Église. Un paquet de boyaux collés sur son front se balançait devant ses yeux. Il avait vu les chevaux. Il s'approcha d'eux à grands pas raides et lents, rasé contre le sol, tête baissée, frémissant comme une barre de fer qu'on a frappée, tendu en avant, suivant de l'œil le halètement des ventres et le vol des crinières.

Il entendit des cris d'homme et il s'arrêta. Les chevaux fuyaient en galopant. Il se redressa, gonflant son large devant, son jabot, son fanon et ses épaules. Les hommes étaient là-bas contre un mur. Ils criaient en bougeant les bras. Il meugla vers eux en secouant la tête. Il souffla plus fortement les deux rayons fumants de ses naseaux, puis il resta immobile comme sans respirer, la gueule ouverte d'où sortait lentement une petite fumée.

Ils avaient vu le corps d'Adèle dans l'herbe et quatre ou cinq hommes commencèrent à courir pour aller le chercher. Alors, il marcha sur eux comme pour les chevaux, rasé contre la terre à grands pas lents qui peu à peu se précipitaient, la tête baissée, le fanon pendant. Les hommes s'envolèrent devant lui comme des oiseaux, de tous les côtés. Il secoua la tête, meugla et tira ses pieds de la terre molle où ils étaient enfoncés. Il revint en trottant jusque près du cadavre d'Adèle. Il vendangea l'herbe en frappant avec son grand sabot pendant qu'il soufflait des jets si puissants qu'ils creusaient le sang dans les plaies. Brusquement, il prépara son galop et se rua sur les hommes. Il les vit courir et se cacher derrière le mur; il passa devant eux à la pleine vitesse de son galop de masse et il les entendit gémir tous ensemble comme le vent dans les sapins.

— Il faut le tuer, dit Chaudon.

Ils avaient tout de suite reconnu le taureau de Leppaz couleur d'argile, ayant le garrot épais comme trois gerbes de blé; Doré, le tueur de chevaux qui n'avait jamais écouté la voix de personne, que nul n'arrête, habitué au sang et aux hurlements, un reproducteur de première catégorie, le père de tout ce qui fait du lait ici et de tout ce qui traîne l'araire.

Ils avaient fait une espèce de barricade en travers de la

porte de la grange. Là-bas au fond les femmes étaient toutes en bas et les hommes étaient ici, juste derrière cet échafaudage de vieilles poutres qu'il n'aurait eu qu'à frapper durement du front pour renverser. Et ils avaient pris les haches et une vieille faux. Mais rien n'est commode de tout ça. Il aurait fallu un fusil.

— J'ai laissé le mien dans le coin de ta porte, Barrat.

Le Doré avait disparu là-bas derrière la grange. On entendait gronder la terre sous son galop. Là-bas aussi les chevaux hennissaient de peur, et la jument appelait, appelait, et le poulain hurlait de grands cris d'enfant perdu. Madeleine Glomore s'approcha et tira le bras de Joseph. Elle le regarda en plein dans les yeux sans rien dire.

— Et reste-là, dit-elle lentement et sérieusement, reste-là, toi, tu as des filles, trois filles. Eh! oui!

Saint-Jean avait une serpe courte à lame très large, pointue comme une feuille d'iris, en croissant de lune, bien en main, emmanchée de lanières de cuir, avec une coquille de fer pour protéger le poing. Il la faisait sauter dans ses doigts.

Saint-Jean vit les trois peupliers pareils à des plumes de poule.

Tout d'un coup il pensa que Sarah était là-bas, seule et faible. Il fit un petit signe de tête à Cloche. Ils se glissèrent à travers les poutres.

Dehors, c'était la grande solitude. La présence d'Adèle, là-bas, écartelée dans l'herbe, rendait l'air tranchant comme du verre. Il mit le bras sur l'épaule d'Antoine.

— Attendez-moi, dit Glomore, et il sortit avec eux.

— Va là-haut, mon Antoine. Viens la faire mettre à l'abri.

— Elle ne viendra pas sans le vieux.

Il se tourna vers ceux qui étaient restés de l'autre côté des barrières.

— Et alors, dit-il?

Djouan lui envoya son couteau à cran d'arrêt.

— Merci, dit Cloche, pour tailler les crayons?

Il leur parlait fort comme s'ils avaient été très loin.

— Allez chercher Boromé, cria-t-il, c'est ce que je veux dire.

— Oui, dit Chaudon, on va y aller.

Cloche doucement :

— On va y aller, tu entends, mon Jean ? Mon Jean. Alors, à nous.

Oui. Le Doré arrivait. Il tourna l'angle gauche du mur. Il était devant eux, à dix pas. Il regarda les trois hommes et il fit semblant de paître.

Ils s'étaient peu à peu mis tous les trois ensemble et ils ne bougeaient pas. Ils respiraient à peine; ils n'osaient pas bouger les paupières. Saint-Jean entr'ouvrit peu à peu la bouche.

— Il faut le tirer de l'autre côté des murs, dit-il sans remuer les lèvres.

— Les chevaux, souffla Glomore.

— Chasse-les devant toi, souffla Saint-Jean.

Le Doré releva la tête.

— Courir, dit Cloche.

— Non, dit Saint-Jean, marcher, comme s'il était de la merde. Ce qu'il est.

Ils eurent un moment d'immobilité absolue. Lui aussi là-bas. Malgré le crachement des eaux, c'était un énorme silence. Ils tournèrent paisiblement le dos et ils marchèrent vers le coin du mur du côté droit.

— Il en bave, dit Cloche.

Saint-Jean siffla doucement entre ses dents.

Ils faisaient des petits pas paisibles. Ils n'auraient jamais cru que des petits pas dans l'herbe pouvaient faire autant de bruit. Il s'en fallait de trois mètres qu'ils soient à l'angle.

— Attention, dit Saint-Jean.

Il avait entendu un claquement. Les autres aussi. Ils avaient tous les trois le regard au coin de l'œil. C'était le claquement des gros muscles dans les épaules. Ils sautèrent pour tourner le coin, juste comme le Doré arrivait sur eux avec le bruit d'un dérochement dans la montagne.

Ils étaient maintenant derrière la grange démolie, dans ce grand pré en pente qui était bordé en bas par l'eau sauvagement violette et écumeuse venant des fonds de Sourdie, en haut, par l'atelier de Biron-Furet et la petite épicerie de la Ticassoune. On ne voyait pas les chevaux.

— Attendez, dit Saint-Jean, il faut l'attirer.

Mais ça n'était pas nécessaire; il venait bien seul. Il venait déjà. Ils se mirent à courir.

— Ensemble, dit Saint-Jean, restons ensemble. Et chaque fois qu'il nous arrivera dessus, chacun de son côté. Allez, hop!

Ils se réunirent tous les trois plus haut.

— Il ne s'y laissera plus prendre.

Non, il était encore allé à bout de course, il s'était prêté et il vendangeait la terre.

— Oui, mais il est venu où nous voulions

Les hommes étaient arrivés là-haut aux peupliers. Un moment il vit Sarah toute seule, debout avec un énorme ventre fait de vent sous ses jupes. Il vit qu'on mettait Boromé sur le traîneau. Ils étaient subitement sauvés là-haut.

Saint-Jean regarda le Doré.

— La nuit vient. Il faut le tuer vite.

Glomore :

— Où sont les chevaux?

Saint-Jean :

— Va voir. Laisse nous tous les deux.

Le Doré piétinait la terre. Il n'avait plus l'intention de charger ouvertement. Il méditait dans sa colère. Il descendit jusqu'au bord de l'eau et il se mit à boire. Les vagues s'envolaient comme des copeaux autour de lui.

Glomore :

— Les hommes sont plus que des chevaux.

Saint-Jean :

— Pas toujours.

Puis :

— Nous serons assez. Merci Joseph.

Glomore :

— Avec votre permission. Alors.

Il se retira à reculons et il monta en courant vers l'atelier de Biron-Furet.

— Ça va commencer, mon Antoine, souffla Saint-Jean.

Le Doré s'avança vers eux à pas paisibles.

— Il comprend que c'est une affaire entendue.

Oui, il semblait avoir compris que c'était une affaire entendue et qu'il n'y avait pas à essayer de s'en dégager par des meuglements ou des charges à pleine force. C'était eux ou lui. Ça n'était plus comme cette vieille chose noire de tout à l'heure. Il fallait savoir tout de suite qui était le plus fort : eux ou lui.

C'était une obligation logique. Il avait cessé de piétiner la terre, de boire et de charger comme une avalanche. Il venait de voir clairement la chose. Il s'avançait au pas, noblement, la tête haute. Et à dix mètres des hommes il s'arrêta.

Il commença à se balancer, lentement, de gauche à droite et à balancer sa tête, lentement, de haut en bas, comme s'il cherchait l'endroit à frapper.

Lentement les deux hommes bougeaient aussi.

Comme s'ils déplaçaient la cible.

Le départ ne fut pas cette projection brutale de masse et de force aveugle, mais sur un petit passe-pied, le volètement d'une sorte de colère patiente et avisée.

Il y avait trois, quatre, cinq Doré qui chargeaient au petit trot — il faisait des feintes à droite et à gauche — il prévenait la fuite de tous les côtés, il était en même temps à droite, à gauche, au milieu, les cornes pointées.

Les deux hommes étaient toujours ensemble.

Ils ne fuyaient pas. Ils se balançaient. Brusquement, comme il arrivait sur eux ils se séparèrent. Il n'avait pas prévu. Il s'arrêta presque tout de suite et il meugla longuement avant de repartir. Il visa le plus petit. Il courut sur lui avec deux ou trois écarts rapides qui firent voler des mottes d'herbe, et tout d'un coup, lui aussi, le Doré, il volta si durement qu'il entendit craquer tous les os de son cou et il se précipita sur le plus grand, de toutes ses forces, droit comme une flèche. Il l'avait. L'autre fuyait droit. Il força l'allure. Il était dans le tonnerre de ses quatre sabots. Il ne voyait plus rien. Il reçut un coup de vague froide sur le museau. Il glissa. Il tomba dans l'eau, tout de suite profonde. Il nagea, monta sur le bord, souffla. Il n'y avait plus qu'un homme, là-bas, tout petit. Il revint sur lui au trot.

Saint-Jean avait sauté dans l'eau le premier et il s'était collé contre le bord. Il remonta sur la rive. Il enleva sa chemise mouillée et ses pantalons qui l'alourdissaient, et ses souliers pleins d'eau. La serpe était bien en main. Il fallait faire vite, la nuit venait. Entièrement nu, il se sentait délié et léger.

Et le Doré s'amusait avec Cloche. Ils étaient à deux mètres l'un de l'autre, presque immobiles, Cloche, les jambes écartées les mains aux genoux, balançant le buste. Le Doré, le souffle

rapide, changeant d'envie vingt fois le temps; prêt à finir, sentant qu'il l'avait celui-là. Saint-Jean courut de toutes ses forces et du même élan, il sauta contre le Doré et saisit le collier de cuir dans la main gauche. Il frappa le premier coup de serpe à se casser le bras, à l'endroit où se gonflait l'artère du cou, en même temps il dit, les dents serrées et Cloche l'entendit :

— Ne lâche plus maintenant.

Mais c'était pour lui-même.

Le Doré se cabra et retomba sur place. Il cria, mais c'était un étrange cri aigre comme celui d'une femme et plein de sang.

Il partit au galop. Saint-Jean serrait le collier.

— Ne lâche plus.

Traîné dans l'herbe. Repris pied. Frappé. Et encore traîné dans l'herbe.

— Ne lâche plus.

Il ne voyait que cette encolure que le sang noircissait. La corne lui frappait l'épaule comme une branche. Il serra le collier des deux mains. Il essaya d'enjamber ce dos bondissant. Il sentit le collier sous son pied nu. Il enfonça son pied sous le collier. Il était maintenant suspendu au Doré. Il se tenait mieux. Par un pied et par une main, comme accroché à un arbre. Il commença à frapper solidement comme s'il avait voulu abattre cette énorme branche de peau et de chair dont les cornes battaient son épaule. Sa main glissait sur le cuir gluant. Le Doré tournait sur lui-même. Saint-Jean entendait des crachements de vagues, puis des cris d'hommes et de femmes qui retentissaient contre un mur. Il faisait voler des écouens de chair. Le manche de la serpe brûlait comme une braise. Le sang tombait en paquets sur son visage. Il s'essuya les yeux contre son bras. Il frappait de toutes ses forces. Enfin, à un coup il sentit que c'était le dernier. Il dégagea son pied. Il lâcha le collier, il sauta en arrière.

Nu. Debout. Crispé du poing à la mâchoire, une longue douleur en travers de lui comme un pal de fer couvert de sang.

Le Doré debout. Il plia les genoux de devant, le sang coulait de sa gueule ouverte. Il commença à trembler sur place. Il regarda Saint-Jean, avec ses grands yeux pesants fixés sur des

au delà terriblement lointains. Il se balança dans un vent qui ne touchait que lui sur la terre. Il se renversa tout d'une pièce déjà raide.

Ils étaient tous sortis de la grange. Là-bas, Cloche, immobile, les mains sur les yeux.

Saint-Jean les vit tous venir vers lui en courant. Mais, malgré la nuit presque déjà tombée, il reconnut tout de suite au milieu des hommes ce corsage d'indienne à fleurs rouges...

— Couvrez-moi, dit-il, je suis tout nu, couvrez-moi, vite.

*
* *

Sarah et Saint-Jean ne se sont pas encore parlé. Des outres de vin poussées par le courant abordent sur la rive de Villard-l'Église. Tout le monde boit. Et brusquement Sarah va rencontrer Saint-Jean (il porte douloureusement et tout le temps qu'il parlera ce lourd sublime amer dont il ne peut plus débarrasser ni ses gestes, ni ses yeux, ni sa langue, comme un homme empoisonné par du laurier)

Elle avait tourné le coin de la grange. Elle s'arrêta et posa la main sur son cœur. Elle releva la tête. Saint-Jean était debout là-bas au milieu de la prairie déserte. Il n'y avait pas d'autre chemin que celui qui passait à ses pieds. Elle avança sans se presser. Quand il dit : « Bonjour Sarah » elle s'arrêta.

— Bonjour Jean.

— Je languissais de vous voir.

— Moi aussi.

— Vous êtes partie bien vite de chez nous?

— Il fallait que ce soit brusque.

— Je suis arrivé et je ne vous ai plus trouvée. Vous ne m'aviez pas prévenu.

— Je ne pouvais pas prévenir.

— Vous aviez peur qu'on vous retienne?

— Non, mais moi je n'étais pas sûre de partir.

— Vous ne saviez pas qu'on venait vous chercher?

— Si.

— Vous aviez peur que Bourrache ne vienne pas?

— Non, j'étais sûre qu'il viendrait me prendre.

— Vous saviez pour quoi c'était faire?

— Oui.

— C'est ça qui vous faisait réfléchir?

— Non.

— Vous saviez pourtant qu'il vous mènerait chez Boromé.

— Oui.

— Il vous avait peut-être écrit?

— Oui, et je lui avais donné ma réponse.

— Alors, il ne pouvait rien arriver d'autre.

— Et aussi, il n'est rien arrivé d'autre.

— J'ai couru derrière le traîneau par le raccourci de Replate.

— Oh! Quand un traîneau descend de là-haut à toute vitesse, on ne peut pas le rattraper.

— Je courais et je regardais votre lanterne.

— Vous auriez pu tomber dans le ravin de Muzelliers.

— Je pensais à vous, Sarah. Et le ravin aurait été le bienvenu. Quand je suis arrivé à Replate, vous aviez déjà traversé la clairière et vous vous enfonciez dans les arbres. J'ai entendu Bourrache qui lançait ses chevaux. J'ai appelé, mais vous ne pouviez plus entendre.

— Non, je ne pouvais plus.

— Vous n'avez pas eu peur, Sarah?

— Que voulez-dire, Jean?

— Sur ces chemins de neige noire, dans la nuit et dans la forêt quand Bourrache a lancé ses chevaux à toute vitesse, lui qui n'a pas de tendresse pour les femmes?

— Oh! non, Jean, je ne risquais pas d'avoir peur de ça. Mais merci d'y avoir pensé.

— J'ai pensé à tout ce qui vous arrivait, jour par jour.

— Des choses très simples, Jean.

— J'ai vu votre vie comme si elle était dans un globe de verre à côté de la mienne.

— Je vous remercie, Jean, j'ai dû le comprendre sans m'en douter.

— Ça ne vous gêne pas?

— Quoi?

— Que j'aie imaginé comme ça tout ce que vous faisiez, comme si vous le faisiez sous mes yeux?

— Non.

— C'est donc que vous aviez tout décidé depuis longtemps à l'avance?

— Je vous ai dit que jusqu'au moment de monter sur le traîneau je ne savais pas que je partirais.

— Mais qui aurait pu vous en empêcher?

— Oh! Moi, je croyais bien ne pas avoir le courage de partir.

— Vous aviez pourtant rencontré Boromé chez le charron de Prébois.

— Non, je ne me souviens pas d'être allée chez le charron de Prébois.

— Si, vous étiez allé lui demander de nous monter des haches.

— Je me souviens, mais je n'ai rencontré personne.

— Si, il était là, il marchandait un traîneau et il vous a vue.

— Peut-être mais je ne lui ai pas parlé, je n'ai pas fait attention à lui.

— Je sais, il ne vous a pas parlé non plus. C'est seulement quand vous avez été partie, il a demandé qui vous étiez.

— Pourtant, tout s'est fait par Clément Bourrache, par hasard. Et il n'a jamais prononcé le nom de Boromé, seulement à la fin et comme s'il s'en souvenait brusquement.

— Il devait l'avoir dans l'idée depuis le commencement. Il ne fait rien par hasard.

— Pourtant vous savez bien que je ne suis plus descendue dans la vallée et qu'il n'est jamais venu me voir. Je ne le connaissais que de renom. J'ai appris qu'il devait faire une lecture de la Bible chez les bûcherons de Replate et j'y suis allée pour l'entendre. Il a lu le livre de Ruth. C'est seulement après qu'il m'a parlé.

— Il avait tout soigneusement calculé à l'avance.

— Le livre est trop grand pour qu'il soit mêlé à quoi que ce soit de ma vie, Jean.

— Je respecte profondément tout ce que vous aimez, Sarah.

— J'étais perdue, Jean! Celui qui me permettait de glaner le plus petit épi de son blé, je devais me coucher sur ses pieds comme un chien.

— Vous n'avez jamais assez tenu compte de vous-même.

— Vous ne savez pas ce que c'est que d'être perdue.

— Ne l'êtes-vous plus, Sarah?

— Vous ne pouvez pas savoir, on est comme une bête.

— N'êtes-vous plus perdue, Sarah?

— Besoin de Dieu, tout de suite, à crier. Et votre langue ne peut même pas changer de place dans votre bouche.

— Et évidemment, Bourrache pouvait bouger sa langue dans sa bouche?

— (A voix basse, comme se parlant à elle-même.) Il ne s'agit plus de ce dieu-là, Jean. Voilà le terrible, mais en même temps l'espoir qui vous vient d'une douceur étrangement terrestre dans ce pays de grands arbres et de haies terrestres. Il vous le faut vivant et qu'il puisse vous envelopper comme une couverture de laine; qu'il nous attache enfin, toute ensemble et lui aussi, tous les deux seuls, qu'on ne se sente plus perdre, en train de se perdre; se perdre comme peut-être au moment de la mort.

— N'êtes-vous plus perdue, Sarah?

— Jean, je crois que vous êtes une gerbe attachée avec un lien très fort. Vous ne pouvez pas être défait et répandu. On ne peut pas vous expliquer que, si vous étiez éparpillé dans le vent vous voudriez au moins servir de pâture, et c'est ça être perdue, mais les mots ne vous disent rien. Vous ne pouvez rien imaginer qui puisse délier la gerbe que vous êtes.

— N'êtes-vous plus perdue, Sarah?

— Oh! A la fin, on demande au premier venu. Et malgré tout, tout s'apaise. On dirait un autre monde.

— Il est bon pour vous?

— Il est meilleur que ce qu'on dit de lui. On lui a fait sa réputation en le regardant. On ne s'est pas demandé si seulement il était capable de bonté. Et il en est capable. Si on ne regarde que ses grands yeux et si on regarde les quelques mots qu'il dit, si on voit seulement comment il organise sa vie autour de lui avec cette grande résistance à tous, cette force sauvage qui cherche pour lui la place toujours la plus haute et la plus commandante des fois même sans qu'il y pense, je le sais, alors on lui fait la réputation qu'il a. C'est un des plus gros soldats de la vie. Mais si vous êtes associés, il veut vous mettre à la même place que lui. Il ne veut plus que vous vous défendiez, car il peut vous défendre tout seul. Il est généreux de ses forces. Il faut une grande affection pour le comprendre; il déteste que vous vous défendiez toute seule et même contre lui-même. Car il est aussi capable de vous défendre contre lui-

même. C'est le bouclier, la beauté et la ruse de David. Et quand il déteste, il est capable de faire un désert de tout, même de lui-même. Alors, on croit qu'il est égoïste. Mais moi qui ai maintenant caressé tous les endroits où il prépare obstinément sa vie, souvent je m'asseois, je me tais, je n'ai plus envie de bouger même le petit doigt.

— Vous n'en parlez pas comme une servante, Sarah.

— Je suis aussi sa femme. Jean.

— Parlez plus lentement, Sarah, je ne comprends pas ce que vous me dites.

— Vous allez comprendre ce que je vais vous dire, Jean. On ne nous a jamais demandé autre chose que d'être des personnes terrestres. Je l'ai été, simplement, et tout de suite, car je n'ai peut-être pas d'autre qualité que d'être honnête; mais celle-là je l'ai. Il n'avait besoin que d'une femme qui lui serve de femme. Et après, j'ai été récompensée. Il n'y a plus rien eu de mystérieux dans ce que j'attendais. Je n'avais plus d'espoir de rêve, tout était comme sur la terre tout doit être.

Je m'apaisais autant que lui.

— J'ai compris, Sarah. En effet, il y a des moyens de rester comme ça paisible, assise, sans parler et sans avoir envie de bouger même le petit doigt. Mais, parmi les hommes de la forêt, il y en avait un qui voulait faire sa vie avec vous.

— Que voulez-vous dire, Jean?

— Oh! Je sais que là il n'est pas question de paix, enfin, pas encore, oui, je veux dire, c'était tout à faire. Mais moi je vous aime, Sarah.

— Ah! comme la chose est nouvelle.

— Et douce?

— Plus douce que tout.

— Attendez il me semble que ce n'est pas votre voix, Sarah.

— Si, c'est la mienne. Pourquoi n'avez-vous pas parlé avant?

— J'attendais d'avoir assez pour vous établir.

— Il ne fallait rien attendre d'autre que ce qui était déjà. Ça suffisait.

— Sarah, est-ce vous qui dites ça?

— C'est moi qui le dis, comme tout le monde le dirait à ma place.

— Et maintenant je n'ai plus à vous offrir qu'une terre couverte par l'eau.

— C'est la plus belle terre du monde.

— Entendez-vous, Sarah? Vous n'avez pas l'air d'entendre, vous ne semblez plus vous-même. La terre que j'avais achetée en prévision, elle est au fond de cette eau violette, sous cette accumulation d'eau. Elle n'est plus qu'en bas dans l'ombre de la boue.

— Entendez bien ce que je vous dis, Jean. C'est la plus belle terre du monde.

— Oh! Sarah, on dirait que depuis un moment tout est magique.

— Oui, j'entends revenir ces bouleversements pleins de mystères.

— Sarah, je viens de respirer brusquement l'odeur du grand chantier plein d'écorces fraîches!

— Je ne sais, Jean, excusez-moi, je tremble; c'est plus fort que moi. Il me semble que tout chavire, que Dieu est en train de créer les quatre horizons.

— C'était pourtant tout petit, Sarah, il faut quand même le dire.

— Quoi, Jean?

— Notre terre à tous les deux. Il y en avait à peine cinq hectares.

— Si on montait en haut de la butte, Jean, on pourrait voir l'endroit où elle est.

— D'ici même, Sarah, on peut voir l'endroit où elle était. Vois-tu, là-bas dans le flanc de Sourdie, ce haut sapin plus gros que les autres et qu'on distingue bien maintenant parce qu'il a un grand casque de glace?

— Je le vois.

— Tu le vois! Il monte en sentinelle devant notre terre. Elle était juste en face lui, en droite ligne. Regarde, il y a sur les eaux l'ombre de la montagne.

— Je vois.

— Deux doigts plus loin l'eau profonde comme un trou noir. Regarde : on dirait que ça fait un grand carré.

— Je vois.

— Notre terre est en bas dessous, au fond.

— Elle est à côté de l'ancien chemin des Leppaz.

— Juste, Sarah. Tu la vois. Tu la vois juste. Le vieux che-

min couvert de frênes et, en automne, quand les feuilles étaient tombées, moi d'en haut du chantier, je pouvais voir le chemin alors tout éclairé qui faisait comme une ligne pour me diriger vers la marque de notre terre, mais pendant l'hiver avec toute la neige, ou bien l'été quand le chemin se cachait sous les feuilles. Il me fallait trouver notre terre au milieu des prairies en fleurs. Alors le grand sapin me disait : « Elle est là ».

JEAN GIONO

(A suivre.)

L'ANGLETERRE

ET SA POLITIQUE EXTÉRIEURE

Du 14 mai au 15 juin 1937, une nouvelle Conférence impériale a tenu à Londres ses assises. Deux grandes séances plénières et publiques, l'une pour l'ouverture, l'autre pour la clôture et, durant plus de quatre semaines, des études en comité et des débats à huis clos entre les chefs des délégations. Les discours qui marquèrent la séance inaugurale, sous la présidence de M. Baldwin, Premier ministre de Grande-Bretagne, signalèrent aux observateurs étrangers la place éminente qu'occupait le problème de la politique extérieure et la question connexe de la défense. La séance finale où M. Neville Chamberlain, devenu Premier ministre le 28 mai, occupait le fauteuil présidentiel, confirma qu'on s'était surtout inquiété de la défense impériale. Ce problème est pour nous d'intérêt majeur. Nul ne conteste plus en effet qu'à notre époque d'avions, de sous-marins et d'armes à longue portée la géographie a lié étroitement entre eux le sort de la France et celui de l'Angleterre, et il demeure évident, par ailleurs, que la force de celle-ci est fonction de la cohésion de l'empire. Mais pour mieux comprendre vers quoi s'oriente cet empire, il n'est peut-être pas superflu d'examiner d'où il vient.

*
* *

Un humoriste observa un jour que l'Angleterre avait construit son empire dans un accès de distraction. La boutade est

savoureuse et, prise à la lettre, naturellement inexacte. Elle contient cependant un élément fondamental de vérité, si on se souvient que cet empire fut conquis, au hasard d'aventures, par les gens les plus divers, qu'il s'organisa au petit bonheur, selon les caprices d'un chacun et ceux de la nature, et que, même sous sa forme présente, il résulte d'une transformation lente, réalisée davantage sous la pression des faits qu'en vertu d'un principe constructeur pré-défini. Il est bien certain, par exemple, que ceux qui, sous Disraeli, voulurent mettre fin à la politique du laisser-aller et entreprirent de réaliser l'unité de l'empire songeaient à tout autre chose qu'au statut de Westminster, adopté par le Parlement anglais en 1931.

A examiner de près, toutefois, les tentatives d'unification accomplies au cours des soixante dernières années, on découvre que si les méthodes de l'État anglais se sont constamment assouplies aux circonstances, elles procèdent d'une idée directrice générale qui, même lorsqu'elle n'apparaît pas nettement, guide les initiatives.

Ce qui est devenu peu à peu le British Commonwealth, ou Communauté des nations britanniques, se composait, voici un demi-siècle, de colonies dotées d'une autonomie administrative plus ou moins étendue selon leur situation, leur importance et la proportion des émigrants britanniques par rapport aux indigènes. C'était le régime du « self-government ». Et dans ces territoires, en plein développement matériel, se faisaient déjà jour des poussées d'indépendance qui menaçaient de devenir des facteurs de dissociation de l'empire.

Les hommes d'État anglais comprirent que, pour neutraliser ces forces centrifuges, il était nécessaire de créer un sentiment impérial, et ils se mirent à l'œuvre avec le dessein de faire jouer le besoin qu'avaient les colonies de la protection des escadres anglaises et les avantages matériels que leur vaudrait une coopération économique active avec la métropole. Mais pour forger une opinion publique impériale, il fallait un organisme central. Les fédéralistes anglais proposèrent l'institution d'un Parlement impérial, auquel on eût adjoint une Cour suprême de justice. L'idée ne plut pas aux colonies. Elles craignaient que le pouvoir de leurs Assemblées locales ne fût absorbé par ce Parlement. On y renonça donc, et cet

organisme central fut conçu sous la forme de conférences coloniales, qui devaient se réunir de temps à autre.

Étudier l'histoire de ces conférences, c'est explorer une route assez cahoteuse ; c'est faire le tour d'une œuvre qu'on entreprend pour paraître l'abandonner, y revenir, en modifier le dessin, la remettre plusieurs fois en chantier et lui donner enfin, un jour, à la faveur de circonstances imprévues, une forme définie que, d'ailleurs, nul ne tiendra pour définitive. Cette étude, parfois ingrate, ne se fait pas du moins sans profit : par ce qu'elle nous apprend des détours du passé, elle permet d'entrevoir l'avenir.

L'histoire de ces conférences, d'abord simplement coloniales, puis impériales, nous révèle notamment que l'union politique s'étant trouvée impraticable sous la forme fédéraliste, l'effort se déploya vers la réalisation d'une union militaire et que, lorsque celle-ci parut presque aussi difficile à organiser, on redoubla d'énergie pour instituer une union douanière. Ces trois idées ne furent d'ailleurs jamais absentes des préoccupations anglaises et l'on peut même dire que dans les conférences d'avant-guerre, même avant l'échec du plan fédératif, on s'ingénia à résoudre parallèlement, par une collaboration étroite de la métropole et des colonies, le problème de la défense et celui des rapports commerciaux.

L'obstacle au succès de l'union militaire ne vint pas, il faut le retenir, d'une indifférence sentimentale. Dans les possessions d'outre-mer, la voix du sang n'était pas — et ne s'est pas — éteinte ; mais les affaires d'Europe paraissaient bien lointaines et si on ne se refusait pas à priori au concours que le maintien de la puissance anglaise pouvait exiger, on voulait que ce concours fût librement donné dans chaque cas. En d'autres termes, les colonies à « self-government » défendaient leur autonomie militaire comme un corollaire de leur autonomie administrative. C'est ainsi que l'Australie et le Canada décidèrent de se créer des flottes, mais en spécifiant que leurs navires demeureraient dans leurs eaux territoriales et qu'ils ne prendraient part à des opérations navales, sous la direction de l'amirauté britannique, que si cette participation était autorisée par leurs Parlements. Ce long débat interimpérial, qui fit apparaître l'impossibilité d'instituer

une union militaire, se renouvela presque à chaque conférence de l'avant-guerre.

Quant à l'idée de l'union douanière destinée, elle aussi, à accroître la cohésion impériale, elle prit corps avec Joseph Chamberlain, ministre des Colonies dans le Cabinet Salisbury en 1895. Avant cette date, à la première Conférence qui eut lieu à Londres en 1887, et à celle qui fut tenue à Ottawa en 1934, quelques délégués coloniaux proposèrent l'institution de tarifs préférentiels. La Conférence d'Ottawa émit même un vote de principe favorable à cette proposition, mais le Gouvernement d'alors, voué au libre échange, la jugea, après étude, inacceptable, cependant que Joseph Chamberlain, ex-radical devenu unioniste, évoquait, au cours de la campagne électorale, le spectre de la dislocation de l'empire.

La victoire des conservateurs, en 1895, permit à Joseph Chamberlain d'être le porte-parole de la métropole aux Conférences de 1897 et de 1902. Ses idées étaient nettes ; ses projets, précis. Pour cimenter l'empire, les tarifs préférentiels étaient, à ses yeux, insuffisants. Il voulait une union douanière complète, les marchandises circulant librement dans l'empire, protégé par une barrière de tarifs contre la concurrence extra-impériale. Les ressources fiscales résultant de ce cordon douanier auraient servi à organiser la défense et, dans sa pensée, les pays du Zollverein se seraient alors montrés enclins à l'union politique et à la constitution d'un organe central permanent, d'un Conseil de l'Empire, chargé de régler toutes les questions d'intérêt impérial.

Discuté à la Conférence de 1897, ce plan souleva des objections de la part des représentants coloniaux. Les principes fiscaux de Chamberlain leur semblèrent trop audacieux et, dans le Conseil de l'Empire, ils virent un danger pour leur autonomie politique. On se sépara sans qu'une décision fût prise.

A la Conférence de 1902, réunie à l'occasion du couronnement d'Édouard VII, et au lendemain des victoires sud-africaines, c'est-à-dire dans une atmosphère de plus grand prestige, Chamberlain, toujours aux affaires, revint à la charge. Mais en vain ! La discussion tourna court sur la question du Conseil de l'Empire et, sur le plan économique, les représentants d'outre-mer, préoccupés de sauver leurs industries nais-

santes en les préservant de la libre concurrence des produits anglais, ne voulurent pas aller au delà de la politique des tarifs préférentiels. Chamberlain abandonna alors son plan de Zollverein et se replia sur un système de préférence et de réciprocité, auquel il entreprit de gagner l'opinion publique anglaise. Mais sa campagne échoua. Les élections de 1906 ramenèrent les libéraux au pouvoir. Le régime préférentiel fut écarté une seconde fois à la Conférence de 1907 et il faudra attendre la Conférence d'Ottawa en 1932, au lendemain de l'institution du protectionnisme en Grande-Bretagne, pour que les rapports commerciaux s'établissent au sein de l'empire sur la base d'un système de préférence.

Mais tandis qu'on s'était surtout occupé jusqu'en 1907 d'union politique, militaire ou douanière, le problème constitutionnel passait peu à peu au premier plan. A cet égard, la Conférence de 1907 marque une date importante. On y décida que les grandes colonies à « self-government » prendraient le nom de Dominions, dont les gouverneurs porteraient le titre de gouverneurs-généraux, que les conférences ne seraient plus coloniales mais impériales, et qu'elles se réuniraient tous les quatre ans. Cette transformation contenait en puissance l'égalité du statut.

Mais c'est la guerre de 1914 qui, en rapprochant les dominions de la métropole dans la fraternité du sacrifice, accentua leur affranchissement politique. Tant que durèrent les hostilités, les consultations militaires furent continues. En 1917 et en 1918, il y eut, tout à la fois, trois réunions du Comité impérial de guerre et deux sessions de la Conférence impériale. A la Conférence de la paix, les dominions réclamèrent et obtinrent une représentation égale à celle des petites nations alliées et, par leur admission à la Société des Nations en qualité de personnalités indépendantes, ils acquirent un statut international qui élargit automatiquement le champ de leur autonomie législative. Après la guerre, il y avait tant de questions à éclaircir, surtout dans le domaine politique, qu'on décida de tenir deux conférences à deux ans de distance. De la première, réunie en 1921, ne résulta aucune modification constitutionnelle ; il faut relever cependant, dans ses résolutions, la constatation de l'égalité de statut entre les domi-

nions et la métropole. En outre, sans négliger les questions d'intérêt impérial, on s'occupa de problèmes internationaux pour lesquels, jusque là, le Gouvernement britannique avait été reconnu seul compétent. C'était, sous la pression des faits, l'abandon définitif de la vieille conception d'un système fédéraliste, avec Parlement impérial — ou Conseil impérial.

A la Conférence de 1923 les mêmes tendances se firent jour. On y réaffirma, sans le définir, le statut d'égalité et on reconnut aux dominions le droit de négocier séparément des traités, même politiques, avec des puissances étrangères. Tout cela se faisait, d'ailleurs, en dehors du Parlement anglais et tandis que, dans la pratique, l'hégémonie de Londres avait presque entièrement disparu, les textes juridiques qui la consacraient restaient en vigueur. Illustration de la méthode anglaise fondée sur la primauté du fait. La Conférence de 1926 allait, d'ailleurs, franchir une nouvelle étape. Elle devait proclamer officiellement la fin de la suprématie du Gouvernement anglais, affirmer l'égalité interimpériale et donner une définition des relations mutuelles de la Grande-Bretagne et des dominions. « Ce sont, disait le rapport Balfour, adopté par la Conférence, des groupements autonomes, d'un statut égal, et qui ne sont subordonnés les uns aux autres sous aucun aspect de leurs affaires intérieures ou extérieures, quoique unis en une allégeance commune envers la Couronne et librement associés comme membres du Commonwealth. » L'empire prenait ainsi officiellement le nom vague de Commonwealth, terme qui convient mieux à cette construction politique sans précédent dans l'histoire, que le mot Empire qui évoque l'idée d'une organisation constitutionnelle définie et autoritaire.

Le rapport Balfour ne se présentait d'ailleurs pas comme un projet défini de constitution impériale et la Conférence de 1926 n'entreprit pas de régler dans ses détails le statut des nations du Commonwealth. Du principe de l'égalité de statut, admis comme base de discussion, elle tire un certain nombre de corollaires impliquant la disparition des inégalités fonctionnelles entre le Parlement britannique et ceux des dominions et elle décida que ces questions, étant d'une extrême complexité, seraient soumises à une Commission d'experts,

qui prépareraient un rapport en vue de la prochaine conférence. Cette Commission conclut à l'annulation de la plupart des inégalités dont se plaignaient les dominions et la Conférence de 1930 mit enfin la dernière main à ce statut de Westminster, que le Parlement anglais adopta l'année suivante, et qui régit depuis les rapports des membres de l'Union. Je dis bien de l'Union, car par une volte-face assez curieuse, qui est bien dans la manière anglaise, cette union politique, que les vieux impérialistes rêvaient de constituer par un resserrement des liens politiques avec un Parlement commun au centre, s'est formée lentement par la voie inverse de la suppression de ces liens et sous l'autorité surtout spirituelle de la Couronne. Que de fois ai-je entendu dire par des Anglais que leur pays s'était attaché les dominions en les émancipant et que la cohésion de l'empire résultait de la liberté de ses éléments !

Sans doute, mais il y a la Couronne ; la Couronne, nouveau paradoxe, dont le pouvoir est moindre que jamais ici et dans chaque dominion, mais qui a vu son rôle s'élever sur le plan impérial, au fur et à mesure que s'effaçait celui du Gouvernement anglais ; la Couronne qui ne gouverne nulle part, mais à laquelle, cependant, de chaque dominion tout remonte ; la Couronne qui domine de sa grandeur tout l'édifice impérial et dont, pour cette raison, en décembre 1936, les hommes d'État anglais et ceux des dominions jugèrent qu'il fallait à tout prix sauvegarder le prestige. Ceux qui ont respiré à Londres l'atmosphère d'enthousiasme patriotique, loyaliste, quasi religieux des fêtes du Couronnement de George VI, et qui ont pu mesurer la force des liens impériaux noués autour du trône, ne mettent certainement pas en doute aujourd'hui que l'abdication d'Édouard VIII fût nécessaire à l'unité impériale. Toujours est-il qu'au lendemain de ce drame de conscience dont tout l'empire fut secoué, la Conférence de 1937 s'assembla dans des conditions sentimentales propices à son succès.

Ouvrons ici une parenthèse pour préciser la position de l'État libre d'Irlande. Ce dominion n'a pas été représenté à la Conférence, de même que son Premier ministre n'assistait pas aux fêtes du Couronnement. L'Irlande de M. de Valera pratique vis-à-vis de l'Angleterre une politique d'isolement.

Le texte de la nouvelle constitution que le Président de l'État libre a soumis à l'approbation de ses compatriotes ne fait pas mention du roi, et l'article 2 spécifie que le « territoire national comprend toute l'Irlande, ses îles et les mers territoriales ». Il y a là tout à la fois, semble-t-il, une infraction au statut de Westminster, qui affirme le principe de l'allégeance à la Couronne, et une dénonciation unilatérale du traité anglo-irlandais de 1922. A Londres, on a accueilli cette initiative avec beaucoup de calme. On songe, sans doute, à quelque compromis qu'on finira bien par dégager de la pression des faits et des leçons de l'expérience. S'il faut reconnaître à l'Irlande un statut spécial, qu'importe. Le système politique de l'empire qui, voici trois ans, s'assouplit à une nécessité imprévue lorsque Terre-Neuve se vit retirer temporairement le statut de dominion, et soumettre à un régime inédit, est assez flexible pour s'adapter à une nouvelle situation au sujet de l'Irlande. Autour de la table impériale, M. de Valera n'occupait pas le fauteuil qui lui avait été réservé, et, à Dublin, ses adversaires lui ont signalé les dangers de sa politique ; mais à Londres on observe beaucoup de discrétion. Sagement, on réserve l'avenir et la Conférence s'est efforcée de trouver aux problèmes qui lui étaient soumis les solutions les plus conformes aux intérêts de l'empire, dominion irlandais y compris.

Ces problèmes étaient de trois ordres : affaires étrangères et défense, questions constitutionnelles, relations commerciales ; mais il est significatif qu'un peu partout on a parlé de « Conférence de la défense impériale » et que, dans l'éditorial qu'il lui consacrait le jour de l'ouverture, le *Times* évoquait, pour trouver un terme de comparaison, celle de 1911, réunie à un moment où, rappelait-il, la tension croissante des relations internationales contraignait les gouvernements britanniques à examiner comment ils pouvaient le mieux faire face aux dangers qui menaçaient la paix du monde. C'est dire que cette Conférence avait surtout pour but d'étudier les conditions d'une participation efficace de toutes les nations du Commonwealth à la défense de l'empire, en cas de danger extérieur. Cela implique aussi — et c'est ce qui l'a signalé le plus à notre attention — qu'il s'agissait de trouver un

dénominateur commun aux politiques extérieures de tous les pays de l'empire, afin qu'au jour du péril, la Grande-Bretagne soit assurée du concours de tous les dominions.

Les discours prononcés à la séance inaugurale fournirent, d'ailleurs, la claire indication que telle était la pensée dominante de tous les gouvernements de l'empire. M. Stanley Baldwin, qui la présidait, mit tout de suite l'accent sur cet objectif, en marquant que la Conférence se réunissait à une heure où la situation internationale était difficile, voire même menaçante ; qu'il convenait d'étudier les causes de l'inquiétude générale et de rechercher les moyens les mieux appropriés pour la dissiper ; qu'en présence des accroissements de forces armées auxquels procèdent les grandes nations, l'Angleterre avait résolu de relever les siennes et qu'il y aurait lieu de considérer, dit-il textuellement, « si tout en réservant pour chacun de nous le droit de prendre une décision ou d'entreprendre une action, nous pouvons coordonner nos diverses politiques de façon telle que nous soyons en état de nous aider les uns les autres et de servir la cause de la paix ». On remarquera le soin que prit le Premier ministre britannique de reconnaître incidemment le droit de chaque dominion à arrêter librement sa politique, en s'inspirant des avantages matériels de l'assistance au sein de l'empire et de l'obligation morale de sauvegarder la paix. M. Baldwin avait, au préalable, donné une définition de la politique extérieure anglaise, en expliquant pourquoi son gouvernement réarmait au prix de sacrifices considérables. « Nous assumons ce fardeau, disait-il, pour la sécurité de cette île, qui est toujours le cœur de l'empire, et aussi afin d'être en mesure de remplir les obligations qui incombent à la Grande-Bretagne, en tant que gardienne de la sécurité de l'empire par delà les mers et en sa qualité de membre loyal de la Société des Nations. »

Cette formule marquait bien le triple objectif de la politique extérieure britannique : défense de l'Angleterre, protection de l'empire, soutien de la Société des Nations. C'est sur cette base que M. Baldwin lança son appel à l'entr'aide impériale.

Sur la nécessité de sauvegarder l'intégrité de l'empire et sur le devoir qu'a chaque dominion d'y coopérer, l'accord allait de soi. L'instinct individuel de conservation eût suffi à le

créer, car certains dominions ont pris récemment conscience des dangers auxquels jadis ils croyaient à peine, tandis que d'autres en ont vu surgir d'imprévus. L'Australie et la Nouvelle-Zélande se sont mis en état d'alerte, depuis que le Japon a quitté la Société des Nations et qu'il a conclu avec l'Allemagne un arrangement dont le dessein demeure obscur. C'est dans l'appréhension qu'on en éprouve à Canberra qu'il faut chercher le motif de ce projet de pacte du Pacifique proposé par M. Lyons, Premier ministre d'Australie. L'Union Sud-Africaine, dont un des leaders, le général Smuts, recommandait il y a quelques années d'accorder à l'Allemagne ce qu'elle exigeait comme prix de sa rentrée dans le circuit international, se montre aujourd'hui très alarmée par les revendications du Reich. Son Premier ministre, le général Hertzog, faisant écho à son collègue australien, qui avait demandé que la Conférence examinât les bases de l'action extérieure de l'empire, s'affirma partisan d'une coordination aussi complète que possible des politiques suivies par chacune des nations du Commonwealth et ajouta même que son pays prenait de plus en plus conscience des liens qui existent entre son sort et celui de l'Europe et du monde.

M. Savage, Premier ministre de la Nouvelle-Zélande, souligna d'une façon significative qu'il était nécessaire d'assurer la pérennité de la libre association des peuples britanniques et il n'est peut-être pas surprenant que le plus vague de tous fût le Premier ministre canadien, dont le pays semble à l'heure actuelle le moins exposé à une menace extérieure. Mais si son discours, qui fut en grande partie consacré à l'examen des problèmes économiques, ne contient pas d'allusion directe à la défense nationale, on y trouve, fortement soulignée, la force des liens qui unissent les nations libres de l'empire opposées à celles qui subissent des régimes dictatoriaux.

Ainsi donc devant des périls d'ordre divers, les peuples britanniques ont pris davantage conscience de la solidarité de fait qui les unit et, les forces sentimentales aidant, s'agrègent chaque jour davantage à la Grande-Bretagne, dont la protection leur est nécessaire. Mais il est juste qu'ils prennent leur part des responsabilités communes et à cette obligation, qui dérive de l'égalité de statut, ils entendent ne pas se dérober.

Chaque pays a déjà entrepris d'accroître les forces de sa défense et la Conférence s'est occupée d'unifier dans ses moindres détails les types d'armes, de munitions et d'équipement. L'union militaire, le fameux « Kriegsverein », qui se révéla impossible à la fin du siècle précédent sous la direction autoritaire de Downing Street, paraît ainsi en voie de s'accomplir dans le cadre de souverainetés placées volontairement dans la dépendance des faits.

Le compte rendu sommaire des travaux qui a été publié à l'issue de la Conférence, et dont tous les termes ont été minutieusement pesés, marque bien, comme le soulignait M. Neville Chamberlain dans le discours de clôture, que, sur toutes les questions essentielles, les dirigeants des nations du Commonwealth pensent de la même façon. Ce sommaire est une manière de *Credo* politique de l'empire et prouve que sous la menace de dangers communs, ici l'Allemagne, là le Japon, ailleurs l'Italie, la Grande-Bretagne et les dominions sont en train de dégager des faits une politique extérieure commune ou, si l'on préfère, de coordonner, en les adaptant l'une à l'autre, leurs politiques extérieures.

La clé de cet important problème de la coordination des politiques est à Genève. Ce n'est pas sans motif que M. Baldwin affirma la volonté de l'Angleterre de soutenir la Société des Nations. Mais ici une mise au point s'impose. Ni l'Angleterre ni les dominions n'entretiennent l'illusion que la Société des Nations soit capable de faire respecter les traités. La conquête de la Mandchourie par le Japon, celle de l'Abyssinie par l'Italie, la violation impunie des accords de Locarno et l'échec de la Conférence du désarmement ont singulièrement affaibli la confiance qu'on avait, en 1935, dans l'efficacité du système de sécurité collective.

Mais ceux-là même qui font l'aveu de leurs désillusions n'en proclament pas moins que la Société des Nations est une institution d'utilité inestimable qu'il faut préserver. Pourquoi ? Parce que la Société des Nations exprime une idée morale, une idée religieuse, une idée chrétienne et que, dans le monde anglo-saxon, les aspirations politiques du peuple sont à base d'éléments moraux ; parce que les échecs passés de la Société des Nations n'impliquent pas fatalement

qu'elle sera toujours impuissante et que les leçons de l'expérience, auxquelles les Anglais se flattent d'être dociles, — de préférence aux lois de la logique, — doivent justement permettre d'en modifier le mécanisme, afin qu'il fonctionne avec succès ; parce que si les coalitions qui se formeront dans l'avenir, pour faire front contre un agresseur, doivent surtout résulter de considérations d'intérêt, elles tireront de la sanction de Genève une vertu morale qui leur donnera plus grande force d'attraction ; parce que la Grande-Bretagne, écartant pour son compte l'idée d'une guerre d'agression, et l'empire excitant bien des convoitises, son intérêt consiste à ne pas perdre le bénéfice éventuel de l'assistance mutuelle par l'action collective ; parce que le peuple anglais, encore mal guéri de sa croyance chimérique dans la vertu du désarmement, se plie d'autant mieux aux sacrifices budgétaires indispensables qu'ils ont pour but d'accroître la sécurité nationale et l'efficacité de la Société des Nations ; parce que c'est surtout à Genève que les dominions, siégeant à titre égal avec la Grande-Bretagne, pourront souscrire en toute souveraineté à une politique extérieure commune, que leurs opinions publiques accepteraient difficilement si elle avait été élaborée dans les bureaux de Whitehall. Tant qu'il n'y aura pas à Londres un Ministère des Affaires étrangères du Commonwealth — et cette éventualité ne semble pas proche — la Société des Nations, seule, paraît pouvoir y suppléer, sans porter atteinte au principe d'égalité du statut de Westminster. Aussi bien n'y a-t-il pas eu de divergences de vues quand il s'est agi, comme le relate le résumé sommaire des travaux, d'affirmer qu'il est désirable de renforcer la Société des Nations et, à cet effet, d'augmenter le nombre de ses membres. C'est d'un commun accord également, y est-il dit de façon expresse, que les représentants de l'empire ont exprimé l'opinion que ce but serait plus aisément atteint si le covenant était disjoint des traités de paix.

Certains ont vu dans ce vœu une avance à l'Allemagne, qui a fait de cette disjonction une des conditions de son retour à Genève. Ce n'est pas impossible, mais je crois que sont plus près de la vérité ceux qui y découvrent surtout une politesse à l'égard des Etats-Unis.

Cette recommandation qui, a-t-on souligné à Londres, n'altère en rien la fidélité aux principes et aux idéaux de la Société des Nations, se trouve d'ailleurs complétée, dans le rapport général, par l'approbation que la Conférence a donnée au système des pactes régionaux dont celui de Locarno fut le type. Il y a là un mouvement de réaction contre les obligations d'un caractère universel et indéfini qui sont inscrites dans le covenant, mais on a pris soin de souligner que le pacte régional doit être en harmonie avec les principes de la Société des Nations et que ce qui seulement le distingue de celui de Genève, c'est qu'au lieu d'obligations générales susceptibles d'une interprétation purement politique, il impose aux puissances contractantes des engagements spécifiques.

Bien que le rapport soit assez vague sur ce point, on peut y découvrir l'indication que la Conférence a jugé qu'il était imprudent de compter uniquement sur la Société des Nations pour un recours à la force, dans des circonstances déterminées, et qu'il convenait d'organiser la défense contre un agresseur par le moyen d'accords régionaux. Ici encore nous découvrons une conception qui se présente comme une manière de compromis entre l'attitude des Etats-Unis et celle des plus fervents défenseurs de la Société des Nations.

Mais que faut-il déduire de cette tendance en ce qui concerne ce que M. Baldwin appelle la « défense de cette île » ? En d'autres termes, comment les dominions envisagent-ils les obligations que la Grande-Bretagne peut juger nécessaire d'assumer pour contribuer à la sauvegarde de la paix continentale, et sa participation éventuelle à une guerre européenne ? C'est sans doute là le point le plus délicat des relations interimpériales en matière de politique extérieure. Non que soit niée, en quelque coin que ce soit du vaste empire, la nécessité où se trouve la Grande-Bretagne, île européenne, de ne pas se désintéresser des affaires du vieux continent, mais parce que plus préoccupées de ce qui peut arriver dans leurs propres zones géographiques, les nations britanniques d'outre-mer redoutent les conséquences d'une politique qui entraînerait automatiquement la métropole dans des conflits européens de nationalités ou d'idéologies.

C'est pour cette raison que le pacte de Locarno de 1925 ne fut jamais formellement ratifié par les dominions. Mais il est juste de relever qu'il fut approuvé à la Conférence de 1926. Les débats de celle de 1937 et le ton général du compte rendu de ses travaux ne permettent pas de douter que cette approbation soit étendue à l'alliance de fait, qu'au lendemain du coup de force allemand du 7 mars 1936, l'Angleterre conclut avec la France pour défendre la frontière du Rhin, durant la période nécessaire à la négociation d'un nouveau pacte occidental. Mais qu'ils aient insisté pour qu'aucun effort ne soit épargné en vue de la conclusion de cet arrangement, cela non plus n'est pas douteux.

En attendant, en tout cas, l'issue de cet effort jugé nécessaire pour mieux éclairer les peuples de l'empire, sur les possibilités d'un règlement pacifique des questions occidentales, il y a lieu de se demander dans quelle mesure la politique britannique à l'égard du reste de l'Europe sera influencée par les résolutions de la Conférence. Et tout d'abord, comment se présente cette politique que M. Eden a longuement exposée à l'Assemblée impériale ?

Elle se fonde sur la perception du péril que fait courir à la paix le réarmement de certains pays totalitaires. Ce réarmement est jugé d'autant plus dangereux qu'il ne se limite pas à une accumulation de moyens matériels, mais s'accompagne, chez certains peuples aux vastes ambitions, d'une exaltation de la race, de l'appel au sentiment national sous la forme la plus exclusive, du culte de la force au service de l'esprit de conquête et d'une politique d'ascension démographique qui vise, non seulement à accroître la force militaire, mais à justifier des revendications coloniales. On sait qu'à ce danger enfin discerné, les dirigeants anglais ont directement fait face par un prodigieux effort de réarmement. Dans le domaine politique, ils ont réagi d'une façon plus hésitante et leur position demeure encore assez mal définie, sauf peut-être sur le plan doctrinal. Je crois, en effet, qu'ils tiennent aujourd'hui pour chimérique l'idée qu'on peut apaiser des ambitions par des concessions sans cesse renouvelées et qu'ils considèrent même qu'une telle méthode est dangereuse, parce qu'elle excite les appétits au lieu de les calmer. Ils ne sont certai-

nement pas dupes du jeu allemand, qui consiste à leur offrir tous apaisements à l'Ouest, pourvu qu'ils se désintéressent des entreprises du Reich dans l'Europe centrale et orientale. Tout donne à penser que cette sécurité momentanée offerte par l'Allemagne évoque, en leur esprit, la situation d'Ulysse dans la caverne du Cyclope et que la perspective de voir leur pays dévoré le dernier ne les enchante pas. Ils ne sont donc certainement pas disposés à pratiquer une politique qui n'accorderait à leur pays que quelques années de répit, et il n'y a aucune raison de croire que les représentants des dominions aient été d'un avis contraire.

Mais une politique ne se fait pas avec des négations. Il faut prendre une position positive et c'est ici que l'embarras est surtout manifeste. Les porte-parole autorisés du gouvernement britannique, M. Baldwin et M. Neville Chamberlain, M. Eden et lord Halifax se sont efforcés, dans leurs discours des derniers six mois, de préciser, non comment agira, mais comment pourrait agir leur pays, dans l'éventualité d'un conflit éclatant en Europe, ailleurs que sur le Rhin. Ils ont tous invoqué l'impossibilité de prendre des engagements définis en vue de cas hypothétiques, mais ils ont également indiqué que les puissances expansionnistes se tromperaient si elles se croyaient sûres de ne pas trouver l'Angleterre sur leur route le jour où elles attaqueraient un pays autre que la France ou la Belgique. Nulle voix autorisée ne s'est élevée dans les dominions pour affaiblir la portée de ces avertissements. C'est qu'il n'est plus question ici d'obligations précises, d'un caractère automatique, mais d'une assistance que, sans y être engagée d'une manière absolue, la Grande-Bretagne pourrait, si elle le jugeait possible, prêter à la victime d'une agression, conformément aux dispositions du covenant.

C'est en faisant peser cette demi-menace ou, si l'on préfère, cette demi-incertitude sur les États enclins aux aventures internationales que le Gouvernement britannique a conçu jusqu'ici sa contribution au maintien de la paix sur le continent. Sous cette forme prudente et avec la réserve que la décision serait prise à Genève, sa politique a été approuvée par les autres Gouvernements de l'empire. Lui sera-t-il possible,

demain, d'aller plus loin, de prendre, par exemple, vis-à-vis des frontières de la Tchécoslovaquie ou de l'Autriche une attitude qui s'apparente à celle qui vise les frontières du Rhin? Cela dépendra du cours prochain des événements. Quand on interroge l'avenir au sujet de la politique extérieure britannique, il ne faut jamais perdre de vue qu'en Angleterre, comme dans les dominions, ce sont les peuples qui décident. Les faits les ont déjà apparemment convaincus que le plus grand péril de guerre réside dans la volonté allemande d'expansion ; mais tant que subsistera, à leurs yeux, une chance d'un règlement général européen, ils insisteront pour que le Gouvernement anglais évite de prendre au sujet de l'Europe centrale des positions définies. Il faudra que l'Allemagne témoigne plusieurs fois encore qu'elle ne veut pas d'un arrangement l'obligeant à une procédure de règlement pacifique des litiges pour que les gouvernements de l'empire puissent rallier leurs opinions publiques à une action commune en Europe.

On a toutefois noté avec intérêt, dans les derniers discours des hommes d'État anglais, des accents parfois plus impératifs que dans le passé. Effet du réarmement qui se poursuit et s'accélère? Peut-être. N'est-ce pas un fait mille fois constaté que la politique d'un pays est fonction de sa force? Au surplus, ainsi que nous l'avons déjà dit, le rapport général indique clairement que les dominions vont, de leur côté, accroître leurs forces militaires et navales et il fait état de certains projets d'unification des équipements en vue d'une défense commune. C'est dire que les représentants du Commonwealth, à la Conférence de 1937, sont arrivés à la conclusion que la situation difficile de l'heure présente ne crée pas une menace pour l'Angleterre seule, et que la sauvegarde des intérêts de chaque nation, de même que le maintien de la paix, exige impérieusement que l'empire soit uni et fort. On ne saurait donc contester qu'en dépit du caractère vague et général du compte rendu final, elle ait encore accru la solidarité impériale et poursuivi efficacement l'œuvre entreprise dans les conférences antérieures.

JEAN MASSIP

LA CARRIÈRE DIPLOMATIQUE DE PROSPER BOURÉE

Né à Boulogne-sur-Mer le 26 mars 1811, mon arrière-grand-père Prosper Bourée débuta dans la carrière diplomatique comme élève-consul à Valence, le 24 février 1835 ; il occupa ce poste jusqu'au 27 septembre 1840, date à laquelle il fut nommé vice-consul à Beyrouth.

Pour ses débuts en Orient, les circonstances étaient délicates : la crise, provoquée par l'ambition de Méhémet Ali, vice-roi d'Égypte, venait en effet d'entrer dans sa phase la plus aiguë. Le traité de Londres, signé, le 15 juillet 1840, par l'Angleterre, la Russie, l'Autriche et la Prusse, venait de garantir contre les prétentions de Méhémet Ali l'intégrité de l'Empire ottoman et excluait du concert européen la France, favorable au vice-roi d'Égypte. Il en était résulté, dans notre pays, une agitation belliqueuse que M. Thiers, président du Conseil, n'était pas éloigné de partager.

Tout impressionné par la popularité dont Méhémet Ali était l'objet à Paris, Prosper Bourée était par avance persuadé qu'il allait débarquer dans une contrée riche, heureuse, sagement gouvernée, protégée par une armée et une flotte puissantes. Quelques jours d'observation suffirent pour faire tomber ses illusions.

Dans toutes les dépêches qu'il envoya à Paris, il décrivit la situation de l'Égypte telle qu'elle était en réalité, mettant le ministre en garde contre certaines allégations intéressées ou tendancieuses et supplia le président du Conseil de ne

pas défendre une cause perdue d'avance. Mais cette attitude toute de franchise ne pouvait plaire à un ministre très entier dans ses idées. Prosper Bourée ne tarda donc pas à être rappelé de son poste.

Les événements devaient lui donner une éclatante revanche : l'apparition de l'escadre anglaise devant Alexandrie et la prise de Beyrouth suffirent pour faire tomber les prétentions de Méhémet Ali. Quant à M. Thiers, il fut renversé du pouvoir le 28 octobre 1840 et il n'était déjà plus ministre lorsqu'il reçut Prosper Bourée, arrivé à Paris. M. Guizot, son successeur, n'eut, au contraire, que des louanges pour la conduite du vice-consul disgracié et lui donna la preuve de son approbation en le renommant séance tenante à Beyrouth.

Prosper Bourée devait rester en Syrie jusqu'en 1848. Pendant ce long séjour, il fut témoin des massacres qui ensanglantaient périodiquement le Liban. Les Druses musulmans, à époques presque fixes, se ruaient sur les villages des Maronites chrétiens et l'autorité turque restait impassible. Les consuls, malgré leur indignation, étaient impuissants à prévenir ces horreurs, car des intérêts politiques se trouvaient en jeu. La France, protectrice des Maronites, se montrait disposée à intervenir énergiquement auprès du Sultan, mais l'Angleterre, protectrice des Druses, refusait de la seconder dans cette œuvre d'humanité.

Nommé consul général à Tanger, Prosper Bourée quitta Beyrouth avant que les grandes puissances obtinssent des garanties pour les Maronites.

Avant de rejoindre son nouveau poste, il se rendit à Paris, où la République venait d'être proclamée. Le changement de régime en France ne devait pas faciliter sa tâche au Maroc. Malgré ses réclamations aux autorités, nos nationaux, et surtout nos ressortissants indigènes, continuèrent à être en butte aux vexations des Marocains. Deux faits aggravèrent encore une situation déjà difficile : d'abord, pour les diplomates, l'impossibilité de correspondre directement avec le Sultan qui, isolé dans sa casbah de Fez, à plusieurs journées de marche de Tanger, refusait hautainement d'entrer en relations avec les « giaours ». Ensuite, le consul général de France et ses collaborateurs devaient lutter contre l'hostilité de la mission

anglaise qui, encouragée en sous main, et toujours couverte par le Foreign Office, s'ingéniait à leur créer des difficultés.

Prosper Bourée ne s'abandonna pas : à l'arrogance du Pacha, il opposa une arrogance plus hautaine encore, ne passant sur aucune incorrection et réclamant la répression des plus légers délits. Vis-à-vis des Anglais, il garda l'attitude la plus digne et la plus correcte, mais signala à son Gouvernement tous les procédés de son collègue britannique. L'élection à la présidence de la République du prince Louis-Napoléon fournit à Prosper Bourée l'occasion d'attirer de nouveau l'attention du Gouvernement sur la situation qui était faite à nos consuls au Maroc. Une affaire, plus grave que les précédentes, venait précisément de se produire : un bâtiment de commerce français, jeté à la côte par une tempête, avait été pillé et brûlé par les habitants de la ville de Salé. Cet acte de piraterie, universellement connu, réclamait un prompt et rude châtiment.

Ayant formulé une énergique réclamation, Prosper Bourée attendit trois semaines une réponse du sultan du Maroc. Le délai qu'il avait fixé étant dépassé, il se rendit en toute hâte à Paris pour y chercher des ordres. Dans une série d'entretiens avec le Prince-Président, le marquis de Turgot, ministre des Affaires étrangères, le général de Saint-Arnaud, ministre de la Guerre, il démontra la nécessité absolue d'une mesure de rigueur. Le bombardement de Salé fut alors décidé. Le Consul général y assista à bord du *Henri-IV*, et il s'en fallut de peu qu'il ne terminât là sa carrière, un boulet marocain ayant emporté la tête d'un quartier-maître placé juste à ses côtés.

Prosper Bourée obtint peu après la récompense qui lui était due et fut nommé ministre plénipotentiaire en Chine. Après avoir hésité quelques temps, Prosper Bourée décida de ne pas rejoindre le poste auquel il était affecté. Nos relations avec le Céleste Empire ne présentaient, à cette époque, qu'un médiocre intérêt; aussi les fonctions de nos diplomates étaient-elles plus honorifiques qu'effectives. Le nouveau ministre préféra demander sa mise en disponibilité, ce qui lui fut accordé. Une raison plus importante l'avait poussé à prendre cette détermination : l'horizon s'assombrissait en Orient, où

se manifestaient les premiers troubles qui devaient amener la guerre de Crimée. Prosper Bourée espérait trouver là l'occasion de servir son pays.

Un conflit apparaissait comme possible entre la Russie et la Turquie. Quelle serait, en ce cas, l'attitude des populations balkaniques, toutes de religion orthodoxe, en majorité de race slave, qui supportaient en frémissant, disait-on, le joug ottoman? N'allaient-elles pas faire cause commune avec la Russie? Telles étaient les questions que se posait, non sans perplexité, notre ministre des Affaires étrangères, M. Drouyn de l'Huys. Désireux d'être fixé sur ce point, gros de conséquences, le ministre résolut d'envoyer un agent faire une enquête minutieuse sur les sentiments, les forces réelles, les dessins des peuples balkaniques. Son choix se porta sur Prosper Bourée dont il connaissait les qualités d'observation perspicace. Il partit donc au début de l'année 1853, emmenant, en qualité de secrétaire, son fils aîné, Albert Bourée, alors âgé de quatorze ans.

Revenu à Paris, Prosper Bourée fut nommé directeur politique au Ministère des Affaires étrangères. Il ne remplit pas ses nouvelles fonctions, car il fut, en 1855, chargé d'une mission extraordinaire en Perse : il devait conclure un traité d'alliance avec le Shah, négocier la levée d'une armée de cinquante-cinq mille hommes environ, destinée à attaquer les Russes dans le Caucase. La guerre se prolongeait en effet en Crimée, au delà de toutes les prévisions, on voulait en hâter le dénouement en lançant de nouveaux assaillants contre le colosse moscovite.

Provoquer la coopération de la Perse n'était pas une idée nouvelle : Napoléon Ier l'avait déjà conçue pendant la campagne de Pologne de 1807 ; un traité d'alliance avait même été signé à Finkenstein, le 4 mai 1807, entre l'Empereur et les envoyés du Shah. Napoléon III s'inspirait donc du plan de son oncle.

Prosper Bourée, reçu avec une pompe extrême, traité avec tout le faste oriental, réussit sans difficulté dans sa mission, mais, une fois encore, la conclusion de la paix devait empêcher les Persans d'entrer en ligne.

Prosper Bourée resta à Téhéran jusqu'en 1857 ; il acquit

rapidement une grande influence sur les membres du Gouvernement. « Je dois repousser sans cesse, écrit-il, le pouvoir qui vient me chercher, la confiance du Premier ministre qui veut bien me porter dans son cœur; on ne se décourage pas de mes refus obstinés d'accepter le rôle de conseiller écouté qu'on voudrait me donner sur toutes choses. C'est très flatteur, mais très dangereux. »

Rentré en France en 1857, Prosper Bourée reste en disponibilité jusqu'en 1860.

En 1858, il fit néanmoins partie de la Conférence internationale de Bruxelles, pendant laquelle furent réglées les relations télégraphiques de la France, de la Belgique et de l'Autriche. (En 1887 ou 1889, ce fut mon grand-père, Albert Bourée, qui régla les relations téléphoniques entre la France et la Belgique.) En 1859, il fut chargé, par le comte Walewski, d'une mission secrète en Allemagne, dont les résultats influèrent grandement sur la politique extérieure de Napoléon III. Le rapport rédigé par Prosper Bourée, à l'issue de sa mission, fut en effet expédié à l'Empereur qui le reçut le surlendemain de la victoire de Solférino. Très frappé de cet exposé lumineux des périls que pouvait provoquer, pour la France, l'hostilité de l'Allemagne, Napoléon III signa brusquement les préliminaires de paix à Villafranca, malgré les protestations véhémentes de Victor-Emmanuel et de Cavour.

En 1860, le poste d'Athènes étant devenu vacant, Prosper Bourée fut nommé ministre plénipotentiaire en Grèce. Les trois années pendant lesquelles il gère la légation de France peuvent compter parmi les plus agitées de sa carrière. La Grèce, en effet, était en pleine anarchie : les insurrections militaires, les émeutes populaires, les révoltes de province se succédaient de mois en mois. Le roi Othon, incapable de gouverner ses turbulents sujets, était devenu, ainsi que la reine Amélie, fort impopulaire. On ne pardonnait pas aux souverains d'avoir encouragé les espérances des Philhellènes en 1854, et l'on se rappelait les humiliations subies, à cette époque, lorsque les troupes françaises forcèrent les Grecs à déposer les armes au moment où ils s'apprêtaient à envahir les provinces turques.

Le 22 octobre 1862, une de ces échauffourées devait ren-

verser le roi Othon et le résultat imprévu la fit baptiser du nom de Révolution. Les souverains faisaient, à bord de la frégate *l'Amalia*, une croisière à travers les îles de l'archipel. A Athènes, quelques soldats mécontents se mutinèrent, tirant des coups de fusil en l'air ; les autres troupes firent cause commune avec les insurgés et désarmèrent leurs instructeurs bavarois. Profitant de la bagarre, quelques ambitieux formèrent un gouvernement provisoire, dont le premier acte fut de décréter la déchéance d'Othon et de sa dynastie. Le souverain s'inclina docilement et, quittant *l'Amalia* pour s'embarquer sur une frégate anglaise, il reprit le chemin de la Bavière, abandonnant sans trop de regrets les sujets qui, trente ans auparavant, l'avaient accueilli avec enthousiasme. L'anarchie devint plus effroyable encore que par le passé. Les magasins, les entrepôts de l'État étaient pillés, les caisses publiques vidées par ceux-là mêmes qui en avaient la garde. Bien plus, les pillards se battaient entre eux, poussant parfois l'audace jusqu'à menacer les diplomates eux-mêmes.

Une bande d'énergumènes avait projeté d'enlever la femme et la fille de Prosper Bourée pour les emmener dans la montagne ! Prévenu à temps, notre ministre fit garder la légation par un détachement de marins français. Son fils, Albert alors attaché libre, était poursuivi par la haine du jeune Dosios, considéré comme un « héros » par ses compatriotes pour avoir tenté d'assassiner la reine quelques mois auparavant.

Enfin, le roi Georges vint prendre possession de son turbulent royaume. Le corps diplomatique fut entièrement renouvelé et Prosper Bourée quitta la Grèce pour aller comme ministre plénipotentiaire à Lisbonne.

Après une existence aussi fertile en événements dramatiques, le Portugal dut paraître bien calme à notre représentant. Il n'eut guère d'autres sujets de négociations que des affaires économiques. En 1865, il signa un traité réglant les rapports commerciaux entre la France et le Portugal. Il termina sa mission en représentant l'empereur Napoléon III au baptême de Don Carlos.

L'année 1866 devait voir se réaliser le rêve que Prosper Bourée avait fait pendant toute sa carrière : il était nommé

ambassadeur à Constantinople. Mais ce poste, où il arrivait avec l'espoir de rendre de grands services à son pays, ne devait lui réserver que des déboires. En effet, la politique du Gouvernement impérial devenait de plus en plus imprudente. Il semblait qu'on prît plaisir aux Tuileries à provoquer des causes de conflits. C'est pour avoir fait entendre des cris d'alarme, c'est pour avoir montré, avec sa rude franchise, les dangers qu'une telle politique faisait courir, non seulement à l'influence française en Orient, mais à la France elle-même, que Prosper Bourée encourut le mécontentement de Napoléon III.

Prosper Bourée était un partisan convaincu de l'intégrité de l'Empire ottoman. Il l'érigeait en dogme dans l'intérêt de l'équilibre européen. Mais il fallait que la Turquie elle-même se montrât digne de la protection des grandes puissances et il était urgent qu'elle entrât dans la voie des réformes.

Selon sa propre expression, notre ambassadeur « prit les Turcs au collet » et, harcelant le grand vizir pendant deux années entières, obtint des résultats très appréciables.

Ce qui motiva les divergences d'opinion entre le ministre des Affaires étrangères et Prosper Bourée, ce fut la politique suivie par le Gouvernement impérial qui, tout en se prononçant pour l'intégrité de l'Empire ottoman, travaillait à lui arracher ses plus riches provinces, afin de satisfaire les désirs des Grecs et des Serbes et s'attirer ainsi les bonnes grâces de la Russie. C'est dans ce but que Napoléon III et le marquis de Moustiers décidèrent de forcer les Turcs à évacuer la citadelle de Belgrade et à céder aux Hellènes la Crète, l'Épire et la Thessalie. Notre ambassadeur fut chargé de négocier cette cession avec le Divan. Il obtint assez facilement l'évacuation de Belgrade, mais, pour l'abandon des provinces aux Grecs, il devait se heurter à une résistance irréductible. Lui-même, d'ailleurs, était loin d'en être partisan, persuadé que nous jouions un rôle de dupes, et il s'empressa de le démontrer clairement.

Au cours de l'année 1869, Prosper Bourée se trouva en conflit avec son ministre à propos des difficultés qui surgirent entre le sultan Ab-dul-Aziz et le vice-roi d'Égypte, Ibrahim.

Ce dernier prétendait tirer d'un firman octroyé en 1867 le droit de contracter des emprunts sans l'autorisation de son

suzerain ; cette interprétation était contraire à la vérité, aussi le Ministère turc se montra-t-il violemment irrité de cette nouvelle bravade du vice-roi. Son mécontentement devint bien plus vif encore lorsqu'il apprit que la France soutenait les prétentions d'Ibrahim.

Encore une fois, notre ambassadeur devait défendre une politique qu'il désapprouvait hautement et qu'il savait grosse de dangers. Nous étions seuls à donner raison au vice-roi ; aussi, en cas de soumission d'Ibrahim, nous risquions de nous trouver dans la situation humiliante où nous avions été en 1840. Si, au contraire, la guerre mettait aux prises le vassal et le suzerain, il était à prévoir que les populations chrétiennes en profiteraient pour se soulever et, ainsi, la question d'Orient se trouverait de nouveau ouverte. Prosper Bourée insistait sur la gravité de tous ces périls et cela, d'autant plus énergiquement, que les nuages s'amoncelaient sur le Rhin, précurseurs de la tempête qui allait ravager la France. Le moment était donc mal choisi pour se créer de nouvelles difficultés en Orient.

A ces observations, le ministre répondit par un ordre de rappel. Il est vrai qu'un décret impérial, élevant Prosper Bourée à la dignité de sénateur, rendait cette mesure moins pénible.

Parti le 25 juillet 1870, Prosper Bourée n'eut qu'une seule fois l'occasion de siéger dans la Haute Assemblée, la révolution du 4 septembre étant venue peu après renverser l'Empire.

Rentré dans la vie privée, l'ambassadeur rédigea les souvenirs qu'il avait conservés de sa longue carrière. C'est une partie de ces pages que nous présentons au public. Une cruelle maladie, qui l'enleva à l'affection des siens, en 1886, ne lui permit pas de raconter ses missions de Perse, de Grèce et de Constantinople. Mais de nombreux documents personnels, réunis par lui en vue de ce travail, nous ont mis à même de compléter sommairement le récit de la carrière politique de Prosper Bourée.

CHARLES DE WIMPFFEN

SOUVENIRS DIPLOMATIQUES DE PROSPER BOURÉE

MISSION AU MAROC 1850-1852

En janvier 1850, nommé consul général et chargé d'affaires au Maroc, je prenais ce poste dans de mauvaises conditions : je remplaçais mon prédécesseur blâmé, et en quelque sorte rappelé à la suite de démêlés avec le Gouvernement marocain. Celui-ci avait été victorieusement conseillé, dirigé et appuyé par le chargé d'affaires d'Angleterre, dont les rapports transmis à Paris avaient été accueillis comme ils n'auraient pas dû l'être ; pour la population de Tanger, la mission française avait succombé sous une coalition anglo-mauresque.

Ces actes de condescendance caractérisent tout particulièrement nos phases révolutionnaires. On conçoit qu'un ministre inexpérimenté, qui ne s'inspire d'aucune tradition, qui ne connaît ni nos agents, ni les qualités qui les rendent utiles pour nous, et gênants pour nos adversaires ; qu'un ministre qui, de plus, a le sentiment de sa faiblesse, et est trop désireux de plaire, prenne facilement le sacrifice de notre personnel pour des actes de pure courtoisie. Ces fautes sont profondément regrettables en pays musulman, car les Gouvernements orientaux ou barbaresques nous prêtent nécessairement les idées dont ils sont imbus eux-mêmes : ils n'ad-

1. Le curieux document que nous publions ici nous a été aimablement communiqué par la baronne d'Andriau de Werburg, petite-fille de Prosper Bourée (N.D.L.R.).

mettent jamais qu'une concession de chrétien à musulman puisse émaner d'un sentiment d'équité !... Tant un musulman a dans le sang cette croyance qu'on ne doit aux chrétiens que cette justice relative à laquelle ont droit les inférieurs. Dans notre ancien Droit, entre le meurtre d'un Gaulois et celui d'un Franc, il n'y avait pas parité ; les musulmans en sont là : il y a donc méconnaissance du devoir que cet état social nous impose, quand nous appliquons, au détriment de nos nationaux, des principes de justice dont ils n'ont pas le bénéfice quand ils ont été lésés.

Ces raisonnements ont plus de force encore quand il s'agit de conflits directs entre les agents qui nous représentent et les autorités barbares, grecques ou orientales elles-mêmes. Assurément, vis-à-vis de nous, les agents peuvent avoir tort. Mais, comme si ce sont les caïds ou les pachas qui se sont égarés, jamais leur Gouvernement ne le confesse : nous devons agir de même, quittes à se dire des vérités en famille. Lorsque nous agissons autrement, nous sommes considérés comme cédant à la conscience de notre faiblesse, à la peur des complications ; la perte, non seulement du prestige, mais du respect, est la conséquence de ces erreurs de conduite.

Ces vérités atteignent enfin une force plus grande encore, lorsque nous avons à lutter, non seulement contre les tendances fanatiques, mais contre leur excitation, par une influence européenne, car, si un tiers, un agent diplomatique d'une autre puissance, s'est glissé dans un conflit, s'est imposé sur les lieux à côté de l'autorité musulmane avec laquelle nous sommes en lutte, en conseiller sympathique, et, auprès de son propre Gouvernement, en rapporteur d'actes qui souvent sont les siens propres, avec communication de documents qu'il a peut-être lui-même dictés ; si, dis-je, dans ces conditions, nos agents sont blâmés ou sacrifiés officiellement à Paris, non seulement nous avons fait preuve de faiblesse devant notre adversaire direct, mais nous avons été vaincus par le Gouvernement auquel appartenait l'agent diplomatique hostile : il s'ensuit que le dommage ainsi éprouvé est doublement regrettable.

Disons en passant que les erreurs de conduite sont peut-être plus fréquentes au Quai d'Orsay (quels que soient nos Gou-

vernements) que partout ailleurs, et notamment qu'à Londres ou à Pétersbourg. Il ne serait pas difficile de faire une assez longue énumération d'agents français sacrifiés ainsi, alors que les noms d'agents anglais ou russes, immolés à des exigences étrangères, ne se présentent pas si facilement à ma mémoire. Peut-être même n'aurais-je pas de peine à prouver, par des exemples, que le cabinet de Pétersbourg a, plus que tout autre, cette tactique de réclamer, en choisissant son heure, le sacrifice ou le déplacement d'agents français, dont le zèle ou l'habileté incommodent sa politique.

Évidemment, nos agents ne sont pas impeccables, mais si leur déplacement est jugé nécessaire, il importe d'en attendre l'occasion, pour ôter à ce déplacement le caractère d'une concession fâcheuse. Ajoutons que plus d'erreurs sont commises par excès de zèle que par défaillance, et que telle faute commise est toujours pour l'agent une épreuve pénible qui fait de lui un homme dont on n'a plus rien à craindre ; l'excès de zèle est un défaut dont les années guérissent. On pourrait en dire ce que le maréchal Sébastiani disait à la tribune du libéralisme, qu'il faut en avoir trop à vingt ans, pour qu'il en reste assez à soixante.

Je le répète, j'arrivais à Tanger par suite d'un oubli complet de ces principes, après un chargé d'affaires très actif, très habile, sacrifié au Gouvernement marocain sur les rapports de la mission britannique. Je trouvais donc une situation à refaire. La besogne était d'autant plus ingrate que nous étions tombés en République et que rien encore ne donnant à présager l'Empire, la diplomatie européenne ne se faisait pas faute, au Maroc comme ailleurs, de prodiguer sur notre désarroi des informations encourageantes pour quiconque était disposé à s'attaquer à nous.

Rien n'était moins solennel à cette époque que la descente d'un agent européen à Tanger ; il ne pouvait se défendre d'un accès d'humeur quand il lui fallait se soumettre au seul mode de débarquement praticable. Les embarcations ne pouvant approcher, on était monté sur les épaules d'un Maure et exposé, pendant le trajet, dans cette position, à un accident ridicule. Le commandant du bâtiment qui m'avait porté, son état-major et mon personnel durent passer par le même

ennui. Après que nous eûmes touché à terre sans dommage, on nous conduisit immédiatement, suivant l'usage, chez le gouverneur de la ville.

Ce haut personnage m'attendait, assis, les jambes croisées, sous une espèce d'auvent, flanqué de deux Maures, vêtus comme lui de haïcks d'une propreté douteuse, ou plutôt qui ne l'étaient pas. Quand nous parûmes, l'attitude de ces trois hommes était celle de gens préparés à recevoir des hommages : ils ne firent pas un mouvement. Leur immobilité constatée, je leur tournai le dos, sans leur adresser un mot. J'invitai le commandant et son état-major à gagner avec moi l'hôtel de la mission.

Mon long séjour en Syrie m'avait préparé à ces tentatives de l'orgueil musulman ; on sait que de ne pas se lever devant l'Infidèle est un devoir de dignité pour les vrais croyants, quand ils croient pouvoir s'y conformer sans risque. Plus ils attachent d'importance à cette vanité, moins nous devons en tolérer l'insolence. La manière dont le maréchal Bugeaud avait levé d'une main puissante l'émir Abd-el-Kader n'a pas été oubliée en Algérie, à en juger la courtoisie témoignée après la Tafna ; l'émir lui-même s'est souvenu de la leçon.

Le gouverneur envoya me demander la cause de mon mécontentement ; invité à venir s'en instruire en personne, il arriva : je le reçus dans un salon où il n'y avait que le siège que j'occupais et lui conseillai plus de courtoisie à l'avenir. Pour qui connaît l'Orient, ces incidents ne sont pas des puérilités. D'autres épreuves, plus sérieuses, m'étaient réservées.

M. Léon Roches, attaché comme secrétaire à la légation, avait été le directeur du poste, moins le titre. Les personnes qui l'ont connu savent quelle énergie il mettait au service de sa profonde connaissance du caractère des Arabes et des Maures. Mais la catastrophe de 1848 avait été si bien envisagée par eux comme leur promettant une revanche de l'Isly, Mogador et Tanger, que les dénis de justice au Maroc s'étaient multipliés sous toutes les formes, malgré les incessants efforts de la mission ; les délits de frontière surtout ne se comptaient plus.

Je trouvais un tel arriéré de griefs impunis, quoique la mission britannique nous présentât à Londres comme tourmentant le cabinet de Fez, que je crus nécessaire d'aller en

conférer à Oran avec M. le général Pélissier, depuis maréchal et duc de Malakof. Nous reconnûmes que la sagesse était de négliger le passé ; mais il fut convenu que, renonçant désormais au rôle de plaignants, nous nous ferions justice nous-mêmes, et que le Gouvernement de la province d'Oran, renonçant à respecter la frontière, au profit des bandits qui ne la respectaient pas eux-mêmes, rendrait coup pour coup, razzierait les tribus pillardes, vengerait les Algériens assassinés et, au besoin, poursuivrait à outrance les délinquants jusque sur le territoire marocain. Je prenais sur moi les suites et le soin de faire entendre raison à Tanger. On se doute que le général Pélissier tint ce système pour excellent. L'application ne se fit pas attendre.

Dans les dénis de justice dont nous avions à nous plaindre, à l'occasion des déprédations, des invasions même des tribus marocaines et des meurtres qui se multipliaient sur notre territoire, tout n'était pas imputable au mauvais vouloir du cabinet de Fez. En fait, les tribus de la frontière sont plus ou moins indépendantes de ce souverain, auquel nous avons donné, on ne sait pourquoi, le titre impérial. Cette erreur était à éviter, car des dénominations fausses sortent des appréciations qui le sont également. Quoi qu'il en soit, le sultan du Maroc était obligé d'avoir avec ces tribus la main très légère. Notre droit à nous faire justice nous-mêmes n'en était que plus clair, car on pouvait s'attendre à trouver chez Mouley Abd-el-Hamoun une certaine dose de philosophie quand, traitant ces demi-rebelles comme ils traitaient nos tribus, nous allions échanger notre rôle de plaignants en celui de justiciers, en nous mettant, pour employer un terme de droit, au « possessoir », situation que savent apprécier les hommes qui ont l'habitude de traiter avec les autorités musulmanes.

Pendant mon court séjour à Oran, j'avais accompagné le général Pélissier dans une course rapide à Tlemcen, où commandait alors M. le général de brigade de Mac-Mahon. Le souvenir d'un incident piquant me donne la tentation de le raconter.

Des chefs arabes avaient été mandés pour recevoir les insignes de la Légion d'honneur. Le général Pélissier, à cheval, entouré d'un nombreux état-major, leur faisait face au centre

d'un grand cercle militaire formé par la garnison de Tlemcen : l'appareil était donc imposant. Le général, s'adressant aux caïds, commença un discours préparé :

« S. A. le Prince-Président de la République m'a désigné pour... pour... pour... » Ici, l'orateur reste court !... Les sourires étaient peu dissimulés, lorsque, se tournant vers l'état-major, avec un regard sévère et sardonique, comme si c'étaient ses officiers qui avaient manqué de mémoire, le général leur dit d'une voix éclatante :

« Messieurs, que ce qui m'arrive serve de leçon à ceux d'entre vous qui voudraient se croire orateurs ! Je vais lire ce que j'avais à dire et on n'y perdra rien. » Puis, ouvrant son uniforme, le général en tira gravement un papier où étaient écrites quelques phrases bien tournées dont, en effet, il ne se perdit rien.

Autre exemple plaisant de l'humour du futur duc de Malakof. J'étais dans son cabinet, au moment où l'on apportait le courrier. Le général m'offrit les journaux en se réservant les lettres qu'il annotait. Arrivé à une missive de pauvre apparence, il me la fit passer en me disant : « Lisez cela, et vous ne penserez plus, monsieur le diplomate (le général aimait peu les diplomates et exécrait les préfets), vous ne penserez plus que l'on n'est pas surchargé de besogne dans la subdivision d'Oran !... »

La lettre était ainsi conçue :

« Mon général, puisque vous avez disgracié toute personne qui n'était pas digne des hommages d'un galant homme, si vous vouliez disposer de loisirs en sa faveur, vous rendriez bien fière,

« Votre affectionnée SUZANNE. »

La lettre, annotée comme les missives officielles, portait ceci : « La Suzanne qui m'écrit n'est assurément pas la Suzanne de l'Évangile ; néanmoins, mettre la question à l'étude, au bureau des aides de camp, et faire un rapport !... »

Fort lettré lui-même, le général Pélissier ne laissait jamais passer une occasion d'épigramme contre les savants qui, disait-il, « avaient l'imagination singulièrement perverse ». A l'appui de son dire, les récits ne lui faisaient pas défaut :

« Un jour, disait-il devant des touristes en quête de monuments archéologiques, je commandais une expédition dans le sud ; mes éclaireurs m'amenèrent une vieille chose couverte de guenilles. Cette vieille chose demandait à me parler ; les interprètes étaient à la queue de la colonne ; à leur défaut, je recourus à des savants très forts en langue arabe !... Après avoir interrogé, ils me rapportèrent que ce qu'on avait ramené était une vieille femme qui, tombée aux mains des zouaves, demandait une réparation pour outrages reçus !... La chose me parut forte, pourtant j'accordai un mouton comme indemnité : c'était énorme. Le soir, au bivouac, je m'enquis de la vieille femme. Quelle vieille femme? Les interprètes avaient aussi interrogé : la prétendue vieille femme était un ancien cawas du consulat de France à Alger, qui voulait me prévenir pour que j'eusse à me garer d'une embûche des Arabes ! Ainsi, concluait le général, des savants ont des idées dont mes zouaves eux-mêmes seraient incapables ! »

Après mon retour à Tanger, le général Pélissier ne me fit pas attendre longtemps l'occasion d'exécuter nos conventions.

Une tribu marocaine, près d'Ochrida, avait pénétré dans le Gouvernement d'Oran et pillé une de nos tribus ; le steamer qui faisait le courrier mensuel de Tanger à Oran m'apporta les détails de la répression. Elle avait été complète. Le ministre des Affaires étrangères marocain me le confirma dans une plainte qui demandait réparation.

Dans le passé, c'était la mission de France qui demandait justice, et nous avions invariablement affaire à la tactique suivante : le ministre n'avait rien reçu de la frontière, donc il ne s'était rien passé, tout au plus quelques désordres, sans importance, que nous exagérions ; toutefois, il promettait de s'informer.

Un mois, deux mois, trois mois se passaient et le Gouvernement marocain continuait de ne rien savoir ; comment, dès lors, le ministre le mieux disposé pouvait-il faire droit aux plaintes du chargé d'affaires de France, quand aucun rapport ne confirmait nos dires? Puis, survenait un autre fait analogue, le précédent tombait dans les vieilles affaires, et ainsi de suite : il y en avait soixante de ce genre !...

Cette fois, la rude leçon, infligée par ordre du général Pélissier, mettait le Gouvernement marocain dans la situation qui, tant de fois, avait été la nôtre ; les rôles étaient renversés. Pour conserver l'avantage, j'empruntai au ministre son argumentation dilatoire, ses protestations d'ignorance, et je répondis à ses plaintes répétées par des lettres qui étaient des copies, même littérales, de celles par lesquelles on avait tant de fois irrité notre patience.

Après un temps assez long pour que le ministre marocain eût pu goûter cette innovation, je lui tins ce langage :

« Vous vous plaignez qu'on ait enlevé 2 000 moutons ? On en a saisi 3 000. 80 chameaux ? On en a pris 150. Tué 10 hommes ? On en a tué 20. Mais on vous a trompé en présentant comme une attaque des troupes françaises ce qui n'était que la poursuite de pillards probablement rebelles au Sultan et qui, jusque-là, trouvaient, au delà de la frontière, un refuge et l'impunité sur lesquels ils ne pourront plus compter. Le temps des plaintes inutiles est passé sans retour ; les bandits seront désormais châtiés partout où on les atteindra. Quant à l'accusation qui faisait de nous les agresseurs, le bon sens vous réplique que nos soldats, bien disciplinés, n'agissent pas sans ordres de leurs chefs ; que, bien vêtus, bien nourris, ils n'ont pas besoin de courir au pillage, pendant qu'il est connu de tous que les maraudeurs de la frontière ne vivent que de déprédations, ne respectent personne, pas même le Sultan. Celui-ci ne se souciera pas des leçons méritées par ces bandits, pas plus que de celles qui leur seraient infligées en pareil cas. »

Cette manière de négocier devait avoir un plein succès ; aussi les incidents de frontière, pendant les années qui suivirent, perdirent-ils toute gravité. Mais le mauvais vouloir n'avait pas été intimidé sur le littoral, à Tanger, Rabat, à Salé, où nos goums ne pouvaient frapper et où les sentiments d'hostilité continuèrent à se donner libre cours.

Les missions européennes au Maroc avaient alors si peu d'occupations sérieuses, qu'il est permis de chercher, en partie, dans le désœuvrement relatif, l'explication des passions qui remplissaient les loisirs dus à l'absence d'affaires.

Entre les deux principales missions à Tanger, celle de

France et celle d'Angleterre, l'antagonisme était à l'état normal, quoique il n'y eût aucun motif de discorde. Je ne puis trouver d'autre explication que celle donnée plus haut, d'ordre psychologique, et non diplomatique. Toutefois, je suis en position de rendre ce témoignage à mes prédécesseurs et à mes successeurs, immédiats, que leur attitude, absolument correcte, a été purement et habilement défensive.

Je ne me propose pas de décrire ici le Maroc : quelques détails caractéristiques seulement.

Sur ce vaste et beau territoire, des tribus plus sauvages que les autres sont, les unes soumises, les autres à moitié soumises, voire même indépendantes : souvent ces nuances se confondent. Des observateurs optimistes assurent que notre administration en Algérie est enviée. Je n'ai jamais été en cas de confirmer l'exactitude de cette découverte. Mais j'ai pu constater que nos Algériens, internés au Maroc, y étaient l'objet d'une malveillance extrême; aussi revendiquent-ils avec orgueil leur qualité de sujets français, quitte, bien entendu, à se révolter contre nous quand nous les avons rapatriés.

Le Gouvernement est barbare et d'une avidité intrépide dont je donnerai un seul exemple, qui a eu lieu de mon temps et qui me dispensera d'en citer d'autres.

Un jour, le sultan Abd-el-Hamoun s'avisa d'une idée qui devait grossir notablement son trésor : ses sujets furent avisés par un firman, promulgué suivant les formes accoutumées, que, dans le passé, par suite de la condescendance du Sultan, les propriétaires des bœufs, vaches, chevaux et moutons avaient pu s'imaginer, à tort, que, parce que ces animaux leur appartenaient, ils avaient également la propriété des peaux. Le firman dissipait cette erreur et prescrivait que, désormais, les peaux des animaux abattus devaient être livrées au Sultan, leur propriétaire légitime !...

Un incident auquel donnera de l'intérêt le nom d'Abd-el-Kader me fournira l'occasion de raconter une crise ministérielle au Maroc. Ce récit, avec celui du bombardement de Salé, et des incidents qui le rendirent nécessaire, complète l'exposé des procédés par lesquels, selon moi, il faut prévenir ou résoudre des difficultés qui ont un cachet spécial, et comportent un traitement qui ne l'est pas moins.

L'émir Abd-el-Kader était, on s'en souvient, en 1850, interné au château d'Amboise. Lors de la prise de la smala par M. le duc d'Aumale, son neveu favori, Sidi-Saddak, avait pu atteindre la frontière du Maroc. Retenu à Fez, il y était depuis cette époque l'objet d'une extrême surveillance. La suite de ce récit nous prouvera de quels sentiments était animé, à l'égard de son prisonnier, le sultan Abd-el-Hamoun, et quel accueil attendait des démarches dont l'objet eût été d'obtenir par nous la libération de Sidi-Saddak.

Abd-el-Kader, qui savait mieux que personne à quoi s'en tenir, écrivait néanmoins incessamment au Prince-Président pour qu'on m'envoyât l'instruction de réclamer Sidi-Saddak. On ignorait, à Paris, les relations que l'oncle et probablement le neveu avaient eues avec Sadi Bendris et la fin tragique de ce personnage, favori et ministre tout-puissant du Sultan pendant de nombreuses années.

Un matin, avant l'aube, Bendris s'était rendu au palais, mandé pour affaire urgente. Le Sultan, sans lui adresser la parole, lui mit sous les yeux des lettres qui prouvaient que lui, Bendris, avait été en correspondance avec Abd-el-Kader, en qui il voyait le plus glorieux fils de l'Islam, et à qui il promettait le royaume de son maître et le renversement de la dynastie des Chérifs.

Bendris, qui s'était jeté aux pieds du Sultan, en demandant l' « aman », fut, sur un signe de Moulay Abd-el-Kamoun, saisi, garrotté et entraîné dans une salle basse du palais. Là, on le coucha sur des couvertures, on l'en enveloppa, et sur ces couvertures épaisses, on accumula des poids qui écrasèrent le malheureux Bendris, en rendant la vie impossible, sans laisser de traces quelconques de violence. Puis, dans Fez, le bruit fut répandu qu'un mal subit avait frappé Bendris, près de son maître. Comment mettre ce récit en doute? Le Sultan, dans sa sollicitude, vint s'asseoir au chevet de son vieux serviteur, et ne s'éloigna que pleinement assuré qu'il n'y avait plus d'espoir possible.

Ces précautions pouvaient rendre plus facile la recherche des complices de la trahison de Bendris; peut-être aussi Moulay Abd-el-Kamoun craignait-il les nombreuses créatures que s'était faites son redoutable ministre. Aux dépêches,

par lesquelles on m'exprimait le désir de voir donner satisfaction aux vœux de l'émir, je répondis par des objections de prudence, mais Abd-el-Kader n'en tenait pas compte. Je me mis en quête de ce qui, avec d'heureuses chances, était possible, en écartant toutefois l'emploi de la voie diplomatique.

On m'avait signalé, comme ayant été au service de l'émir, un nègre, que je fis venir d'Oran. Je pouvais compter sur sa fidélité et l'expédiai à Fez, avec l'instruction verbale de pénétrer prudemment jusqu'à Sidi-Saddak et de l'informer que, s'il pouvait s'évader et atteindre, sur le littoral de l'Océan, un de nos vice-consulats et, de là, m'aviser, je me chargerais de le faire enlever et porter en France.

Des mois se passèrent, avant que je reçus de M. Doazon, notre vice-consul à Rabat, une lettre par laquelle cet excellent agent m'annonçait qu'un Arabe, couvert de guenilles, épuisé de fatigue, se donnant pour neveu d'Abd-el-Kader, s'était présenté à lui, de nuit, demandant asile en mon nom. Il l'avait accueilli, mais, dès le lendemain, des officiers de la garde noire du Sultan, arrivés de Fez, s'étaient enfermés avec le caïd et, à la suite de leur entretien, le vice-consulat avait été entouré d'hommes de police, établis jusque sur les terrasses des maisons voisines et sur le chemin du port.

Je demandai à Paris l'envoi d'un steamer ; le *Solon* me fut expédié de Toulon. Le commandant Robin, renseigné sur l'aventure qu'il fallait mener à bonne fin, et résolu comme le sont nos officiers, ne parlait que de matelots à débarquer et de l'emploi de la force. Tout cela n'était pas de saison.

Le caïd de Rabat nous avait fourni, de longue date, l'explication plausible d'un bâtiment de guerre dans les eaux du port. Il persécutait obstinément, pour servir comme il arrive d'ordinaire quelque intrigue locale, les deux interprètes juifs du vice-consulat qui les protégeait difficilement contre un péril réel. Cette particularité me fournit le plan qui devait sauver Sidi-Saddak.

J'étais certain que M. Jagerschmidt, qui m'était attaché comme secrétaire de légation, s'acquitterait avec courage et habileté de la mission que je lui confiais. Embarqué sur le *Solon*, il partit avec une lettre adressée au caïd de Rabat,

dans laquelle je sommais ce dernier, en termes très rudes, de respecter nos agents et leur personnel : cette lettre devait lui être remise à la casbah, en grande solennité.

Les choses se passèrent comme elles avaient été préparées. M. Jagerschmidt se rendit d'abord au vice-consulat, suivi de douze matelots, qui y restèrent pendant qu'il se rendait à la casbah, où il fit au caïd une si énergique semonce que le bruit se répandit, dans Rabat, qu'un envoyé français maltraitait le caïd. La population, avide d'assister à un si curieux spectacle, se rendit en foule à la casbah ; les hommes qui entouraient le vice-consulat depuis quinze jours ne furent pas les moins empressés à y courir. C'était le moment prévu et attendu : Sidi-Saddak, vêtu en matelot français, tremblant comme la feuille, dans la crainte d'être saisi et décapité sur l'heure, gagna le *Solon* avec onze marins et fut bientôt rejoint par le douzième dont on lui avait donné les vêtements.

Un quart d'heure après, les policiers avaient repris en grande hâte leurs postes d'observation autour du vice-consulat. Après plusieurs semaines, ils y étaient encore, exerçant une sévère surveillance !... Quant au caïd de Rabat, il avait remis à M. Jagerschmidt sa réponse à ma lettre : elle promettait, en termes très convenables, qu'il ne tomberait plus dans les erreurs du passé !...

Le *Solon* partit immédiatement pour Toulon, emportant Sidi-Saddak dont, sans doute, à Tanger, on eût ignoré plus longtemps l'enlèvement, si un journal illustré n'avait été porté au Ministère des Affaires étrangères par un agent européen. Ce journal contenait un dessin, représentant l'arrivée au château d'Amboise du fugitif, reçu à bras ouverts par Abd-el-Kader. Le ministre marocain ne parvint pas à apprendre de moi comment la chose s'était passée.

Cependant, si les dénis de justice, à propos des incidents de frontière, avaient cessé avec le brigandage et les déprédations, ils se multipliaient à Tanger et sur le littoral avec une étrange continuité. Quelques Maures de Tanger, animés de passions très malfaisantes, s'étaient emparés de l'esprit du ministre des Affaires étrangères, homme faible et craintif, et qui redoutait plus leur crédit à Fez que les conséquences d'un conflit avec nous. L'opinion était généralement établie,

je le répète, que là où ne pouvaient atteindre nos troupes algériennes, on ne risquait rien à braver les agents d'un pays en dissolution. Un Maure de nos amis me disait : « Chez vous, on ne voit plus ce qu'on fait ; la vase a monté et troublé l'eau. »

Un incident pénible avait mis le comble à notre discrédit : le ministre d'Angleterre s'était refusé à punir un jeune attaché, son frère, qui avait assailli un de nos drogmans valétudinaire, incapable de résistance. Cette violence était indéfendable : on la défendit sans mesure, et force nous fut d'en référer à Paris.

Un de mes interprètes, nommé Souiri, homme intelligent et digne de toute confiance, était attaqué dans ses fonctions mêmes avec une haine qui l'exposait aux plus graves dangers, à la mort même, dans un pays où un interprète israélite abandonné était un homme perdu. On me contestait le droit de le garder à notre service sous les prétextes les plus extraordinaires, dont le mal fondé devait être mis en évidence plus tard avec éclat. Tout cela était le fait de l'agent européen qui, dix-huit mois auparavant, avait aidé le cabinet de Fez à obtenir du Gouvernement français l'éloignement de M. L. Roches.

On sait quel était alors l'état des choses en France, et on s'expliquera, si l'on veut se le rappeler, ce qu'il y avait de pénible, lorsque notre existence politique passait par de telles crises, à entretenir le Département d'incidents cruels et révoltants pour qui avait à les subir, mais dont le récit à distance pouvait paraître d'un bien médiocre intérêt. Cette pensée, faite d'ailleurs pour encourager l'agression, gênait considérablement ma correspondance, et l'acte énergique auquel se décida le Gouvernement français, en dépit de ses préoccupations, était assurément plus méritoire qu'il ne l'eût été dans des époques calmes, où un Gouvernement n'a pas à se préoccuper de sa propre existence.

Un fait d'un caractère plus grave, comme attentat au droit des gens, que ceux dont nous demandions réparation, d'une matière plus tangible si je puis m'exprimer ainsi, fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase.

Un bâtiment français s'était échoué, par temps calme, sur la côte de Salé : il était facile à relever, mais la population

de cette ville, célèbre dans les annales de la piraterie, s'opposa aux efforts de l'équipage, envahit le bâtiment, le pilla et le dépeça.

La punition des coupables et toute indemnité furent simplement, mais opiniâtrément refusées. La situation n'était plus tenable; pourtant elle allait empirer encore pour mon intérimaire, M. Jagerschmidt, pendant un congé qui m'était devenu nécessaire.

Avant mon arrivée à Paris, il avait été souvent question d'infliger au Maroc la leçon dont l'urgence devint bientôt plus manifeste, car, pendant l'absence du titulaire et la gestion de M. Jagerschmidt, l'audace des agresseurs européens et maures était en recrudescence. Un procédé étrange acheva de leur enlever toute prudence, en établissant la croyance logique que l'on n'avait pas l'ombre de ménagement à garder pour la puissance qui avait autrefois bombardé Mogador et Tanger.

J'ai mentionné plus haut le refus de la mission anglaise de donner satisfaction à notre chancelier, assailli de nuit, par un frère du ministre, M. D. Kay. Quand la question fut portée à Londres, elle fut énergiquement soutenue par le ministre des Affaires étrangères, M. Baroche. Après un échange de notes, où lord Palmerston ne craignit pas de s'engager personnellement par des lettres autographes, notre bonne foi fut établie si hautement, que l'éloignement de l'auteur de la violence fut accordé. La réparation était médiocre, mais, vu les circonstances, force était de nous en contenter, et de considérer comme terminée cette triste négociation. Avis officiel avec commentaires en fut transmis à notre mission à Tanger qui, peu de jours après, écrivait de son côté, à Paris, que lord Palmerston avait bien éloigné M. D. Kay de Tanger, où il n'avait eu jusque-là aucun caractère officiel, mais en le faisant entrer dans la carrière consulaire, en qualité de vice-consul, à Tétouan, aux portes de Tanger. Il n'est pas nécessaire d'être familiarisé avec l'état du pays musulman pour se figurer les conséquences tirées de cet inqualifiable procédé : c'était une provocation à courir sus aux Français; c'est ce qu'on fit. Il n'y avait plus place à l'hésitation.

Frapper le Maroc et ses conseillers à l'occasion de l'affaire de Salé était chose indiquée. M. Baroche, aux Affaires étrangères, et M. de Chasseloup-Laubat, à la Marine, y étaient résolus, quand le cabinet dont ils faisaient partie se retira devant le ministère qui devait faire le coup d'État, ou lui prêter son concours.

Le marquis de Turgot qui, d'ailleurs, n'était pas initié au secret du Prince-Président, avait reçu le portefeuille des Affaires étrangères. C'était donc à lui qu'était confié le soin de traiter nos difficultés avec le Maroc. Ce n'est pas assurément manquer d'égards pour la mémoire de M. de Turgot que de rappeler combien son passé l'avait peu désigné pour la direction de nos relations extérieures. C'était là un de ces choix que raillait impitoyablement lord Palmerston, quand il comparait ironiquement notre richesse en hommes d'État à la pauvreté de l'Angleterre, condamnée à aller de lord Palmerston à lord Aberdeen, et de lord Aberdeen à lord Palmerston, pendant un quart de siècle.

Le marquis de Turgot eut à s'occuper pour ses débuts de la délicate question des « lieux saints », qui devait amener, dans un avenir prochain, la guerre de Crimée. Lorsque les choses semblaient s'arranger favorablement à Constantinople, le nouveau ministre disait : « Ma question des lieux. » Le changement de ton nous amusait dans les bureaux de la Direction politique ; dès que les circonstances s'assombrissaient, la question des « lieux saints » devenait alors la « fâcheuse aventure de M. de La Valette !... ». L'affaire du Maroc devait passer par les mêmes phases de paternité glorieuse et de paternité répudiée...

Un matin je fus mandé au Ministère qui, on s'en souvient, était encore alors au boulevard des Capucines. Introduit dans le cabinet du ministre, j'y trouvai l'honorable directeur des Affaires politiques, M. de Viel-Castel, près du bureau de M. de Turgot : c'était le mérite debout, près de l'insuffisance assise !... Le ministre me dit, sans préambule :

« — Monsieur, vous connaissez nos griefs contre le Maroc : hier j'ai voulu les exposer au Conseil et démontrer la nécessité d'une expédition ; M. le général de Saint-Arnaud s'y est opposé. Je désire que vous lui écriviez, ici même, dans

mon cabinet, en mon nom, une lettre pour le sommer de s'expliquer sur les motifs pour lesquels le Département de la Guerre s'oppose à une expédition jugée indispensable par le Ministère des Affaires étrangères.

» — Mais, — répondis-je, — ne serait-il pas plus simple qu'au lieu d'écrire, j'allasse entretenir le ministre de la Guerre?

» — Vous le connaissez donc?

» — Non, mais qu'importe!... »

M. de Viel-Castel, consulté du regard, appuya ma proposition, et je partis immédiatement pour la rue Saint-Dominique.

« Je n'ai que cinq minutes à vous donner », me dit le général de Saint-Arnaud, que je trouvais sortant et qui, la main sur le bouton de la porte, écouta ce qui m'amenait.

« — Général, je n'ai pas le don d'expliquer en cinq minutes des affaires de ce genre!...

» — Eh bien! je vous en donnerai dix!... »

L'entretien dura plus de deux heures!...

Après l'exposé de la question vint l'examen des moyens. Le général eût voulu une attaque sur la frontière : « Mais, — lui dis-je, — ce serait la guerre, et la leçon à donner ne vaut pas, ne nécessite pas une guerre. Le but doit être atteint à de moindres frais : il ne s'agit pas d'un duel, mais d'un coup de canon vertement appliqué!

» — Comment comprenez-vous la chose?

» — Je comprends que nous devons supposer le Sultan dans l'ignorance et trompé; que la population de Salé doit être considérée comme rebelle à un si sage souverain, animé envers nous des dispositions les plus amicales, et qu'en bombardant une ville de pillards, nous sommes convaincus que nous aurons simplement agi, comme nous l'avons déjà fait, contre les tribus insoumises de la frontière. Après une phase d'ébullition, n'en doutez pas, — affirmai-je en terminant, — cette fiction sera acceptée. »

Le général connaissait trop l'Afrique et les Arabes pour ne pas être facile à convaincre; nous parlions la même langue; je le renseignai sur l'état des fortifications de Salé, sur celui de la mer, toujours calme dans cette saison; j'exposai la

manière dont il fallait, à mon sens, agir. Les forces emmenées, et tenues pour nécessaires, devaient se rencontrer à Cadix, où je me rendrais moi-même sur un aviso qui me prendrait à Barcelone. Cette manière était calculée pour assurer la promptitude dans l'action, et le secret nécessaires.

Quand je pris congé, il était convenu, avec le général de Saint-Arnaud, que je porterais à M. de Turgot l'assurance que le ministre de la Guerre l'appuierait, s'il soumettait de nouveau au Conseil le projet de bombardement de Salé.

A mon retour du boulevard des Capucines, M. de Viel-Castel était encore dans le cabinet du ministre, à qui je rendis compte du succès de ma mission. Une surprise m'attendait : « Ah ! il consent à m'appuyer, s'écria M. de Turgot, ah ! il consent à m'appuyer ! Eh bien ! Monsieur, retournez au Ministère de la Guerre, et dites à M. de Saint-Arnaud que c'est moi, aujourd'hui, qui l'invite à proposer l'expédition au Conseil, et que je verrai s'il me conviendra de partager son avis. »

On peut s'imaginer quels regards désolés s'échangeaient entre M. de Viel-Castel et moi ! La physionomie de ce sage, qui a laissé au Ministère de si respectueux souvenirs, voulait dire : tirez-vous de là !

« — Je ne crois pas, — répondis-je à M. de Turgot, avec un grand sérieux, — que votre mécontentement soit fondé ; il paraîtrait, en effet, que vous n'avez pas été très expansif avec le général ; dès lors, est-il surprenant qu'il n'ait pas adopté un projet dont les motifs ne lui avaient été confiés qu'avec réserve ? Aujourd'hui, vous m'avez envoyé à lui, la main pleine des détails que possède le Département ; je l'ai ouverte comme vous le désiriez, certainement ; le général, renseigné, s'est laissé convaincre, il revient à résipiscence, pourquoi ne pas l'accueillir ?

» — Au fait, — répondit M. de Turgot, — calmé par cet exposé et revenu à plus de condescendance pour son collègue de la Guerre, vous avez raison, c'est juste ; eh bien, je reparlerai au Conseil ! »

Pendant les jours suivants, l'expédition s'organisa comme je l'avais proposé, dans la note dont je transcris ici, pour ne pas me répéter, les passages essentiels :

« Nous pensons qu'il faut faire aujourd'hui tout ce qui n'a pas été fait en 1849, et rien de ce qui a été fait alors.

» Il convient surtout de se refuser à toute polémique.

» L'affaire de Salé réunit toutes les conditions de simplicité désirables : le pillage a été publié, c'est un acte de piraterie, commis en plein jour, dans un port marocain, contre un bâtiment français, par une population de pirates.

» Le Gouvernement marocain ne nie pas le pillage, mais il ne veut accorder ni le châtiment des coupables, ni l'indemnité ; nous avons là, non seulement un fait grave à punir, mais l'occasion la plus favorable de reprendre, à Fez, la position nécessaire à nos intérêts algériens. Nous n'avons à espérer, au Maroc, ni bon vouloir, ni influence ; nous ne pouvons prétendre qu'à nous y faire craindre.

» Les Maures sont déjà persuadés que nous ne nous ferons jamais justice pour le pillage de Salé, ni pour le reste. Ils prépareraient, à notre digne interprète Souiri, le sort réservé, en 1849, à notre courrier : on nous le rendrait après des mois, mais quand Dieu l'aurait rappelé à lui !...

» Si l'expédition de Salé est décidée, elle doit être conduite avec secret et célérité, pour que nous n'ayons pas affaire à la complication la plus fâcheuse qui puisse se produire, la médiation ou les bons offices des Anglais. Il faut que Salé soit sommé, menacé, frappé, après les plus courts délais possibles.

» On conçoit ainsi l'expédition :

» Des bâtiments de guerre se réuniraient à Cadix, ou à Lisbonne, où les rejoindrait notre chargé d'affaires, M. Bourée. De là, les bâtiments se rendraient à Salé et exigeraient la remise à bord, par le caïd, de l'indemnité due et le châtiment corporel appliqué sur la plage aux principaux coupables.

» Les instructions porteraient défense absolue d'entrer en pourparlers et l'ordre d'ouvrir sur Salé, en cas de refus, un feu nourri et continu assez prolongé pour laisser, de notre passage, des traces durables. »

Puis suivaient les détails d'exécution et l'indication minutieuse des précautions à prendre, au préalable, pour la sûreté de nos agents consulaires : nous n'avions pas de colonies françaises sur le littoral. Ma note se terminait ainsi :

« L'émotion causée par le bombardement de Salé sera vive, mais ne nous entraînera pas au delà. Le Sultan se plaindra de la précipitation avec laquelle nous avons agi, après dix-huit mois de longanimité ; il lui sera répondu que nous y avons été contraints par l'inanité des négociations précédentes, inanité qui nous mettrait toujours dans l'obligation d'agir de même dans les circonstances analogues, forcés que nous sommes d'expliquer par l'impuissance du Sultan des faits révoltants qui ne sauraient être approuvés à Fez et qui, considérés dès lors comme l'œuvre de rebelles ou de tribus insoumises, nous contraignent à ne nous inspirer que de l'honneur du drapeau.

» Ces fictions sont à employer avec le Maroc, et l'explication devait sembler plausible, et sans réplique. »

C'est dans ce sens que, dès lors, je me proposai d'agir, et d'annoncer moi-même au Sultan le bombardement de Salé.

Les dispositions furent prises à Paris, conformément à ce programme ; le vaisseau de cent canons, le *Henri IV*, commandé par M. de Gueydon, et qui devait sombrer plus tard dans la mer Noire, reçut l'ordre à Lisbonne d'aller à Cadix rejoindre deux frégates à vapeur et l'aviso le *Narival*. Le contre-amiral Dubourdieu avait le commandement de l'expédition. Je partis moi-même par Barcelone, où m'attendait le *Caton*, qui m'amena devant Tanger où, sans descendre à terre, j'échangeai nos récentes informations avec M. Jagerschmidt, chargé d'affaires, qui m'amena un cawas dont j'allais, pensait-il, avoir besoin pour communiquer avec Salé.

A Cadix, je trouvai la division rassemblée. Une quarantaine de quelques jours troubla un peu nos prévisions, mais l'autorité espagnole, ayant deviné vaguement une expédition contre les Maures, se montra accommodante ; le 25 novembre, le *Henri IV* et les deux frégates qui le remorquaient quittaient Cadix et mettaient le cap sur Salé.

L'amiral fit précéder la division de quelques heures par l'aviso le *Caton* ; le commandant de Guesnet était porteur d'une lettre, par laquelle le vice-consul d'Angleterre était informé que le *Caton* le recevrait, lui et sa famille, ainsi que les personnes qui l'accompagneraient, s'il ne se croyait pas

en sûreté à Rabat, quoique notre intention fût de ne faire, contre cette ville, aucun acte d'hostilité.

Rabat n'est séparé de Salé que par la rivière; aussi Salé et Rabat peuvent-ils être considérés comme étant une seule et même ville, dont les deux parties portent des noms différents.

Le patron du bateau pilote qui vint au devant du *Caton* fut chargé du message pour M. Elton et de deux lettres adressées, l'une au caïd de Salé, l'autre au caïd de Rabat.

Le premier était sommé de nous envoyer l'indemnité due pour le pillage du brick français, avec signification qu'après un délai déterminé, le feu serait ouvert sur Salé.

Dans la lettre au caïd de Rabat, également signée de l'amiral et de moi, nous donnions l'assurance que, si la ville restait neutre et ne se mêlait pas à notre conflit avec Salé, aucun de nos projectiles ne serait dirigé sur elle.

La division était arrivée : il était environ trois heures quand le *Henri IV* mouilla près de terre, de manière à écraser de ses feux les forts de Salé, tout en étant presque hors de portée de ceux de Rabat. Cet embossage nous plaçait à deux encablures et demie du fort nord de Salé; nous pouvions suivre de l'œil tous les mouvements des artilleurs marocains qui, déjà à leurs pièces, nous attendaient.

Par la force des choses, le délai accordé au caïd de Salé s'était trois fois écoulé. M. Elton ne paraissait pas; enfin, vers quatre heures et demie, il monta à bord du *Caton* avec sa famille. Le bateau pilote, qui l'y conduisait, était porteur des réponses des deux caïds.

Le caïd de Salé demandait un délai de dix jours « pour référer au Sultan ». En d'autres termes, il nous disait : restez dix jours en rade; pendant ces dix jours, les vents d'Ouest viendront à souffler, le vaisseau sera poussé à la côte, et nous le pillerons comme nous avons pillé le brick marchand.

La réponse du caïd de Rabat était pacifique, mais évasive. M. Elton nous affirma qu'il voulait rester neutre, et avait même fermé l'entrée des forts pour empêcher les Maures d'y pénétrer. Nous ne nous abusions pas sur l'impossibilité où il serait de demeurer étranger à ce qui allait se passer entre les Salétains et nous. Du reste, il n'y avait pas là matière à souci : nous avions voulu, par notre message, mettre une fois de plus le

Sultan en dehors de nos actes, plutôt que nous n'avions pensé à nous précautionner contre les projectiles inoffensifs de Rabat qui, le lendemain, nous en lança quelques-uns, auxquels il ne fut même pas répondu.

Cependant, la journée était avancée et la sagesse était d'attendre au lendemain, d'autant plus que la houle s'étant formée, le vaisseau était dans le ressac, et nous roulions tellement qu'il découvrait ses cuivres et que les boulets coulaient des pièces.

Le lendemain 26, au point du jour, une brume épaisse cachait la terre. En se dissipant graduellement, elle nous laissa voir les canonniers du fort de Salé prêts à nous répondre et la population qui couvrait les hauteurs de Rabat.

A dix heures, le contre-amiral Dubourdieu commença le feu. Les forts de Salé et de Rabat ripostèrent. Un des premiers boulets, à deux pas de nous, emporta la tête d'un contre-maître, dont le sang et la cervelle éclaboussèrent mon uniforme. La suite ne répondit pas, heureusement, à ce début. A partir de ce moment, le vaisseau resta constamment engagé avec les Salétins, les deux frégates, le *Borée* et la *Sirène*, exécutant des diversions et des mouvements dont le récit n'est pas de ma compétence. Rabat ralentit son feu pendant la seconde moitié de la journée, mais Salé continua le sien avec un opiniâtre courage, et les pièces des deux forts et de la courtine qui les reliait ne purent être réduites qu'à la chute du jour, c'est-à-dire après sept heures et demie de combat. Les batteries étaient démontées, les forts percés, celui du nord surtout, comme une guipure.

Nous avions eu pour témoin le *Janus*, steamer anglais que M. Kay avait envoyé à notre recherche. Le commandant Powel souffrait encore d'une blessure reçue, quelque temps auparavant, dans une canonnade échangée avec les Riffains, à la suite d'actes semblables à celui que nous venions de châtier. Avant l'ouverture du feu, M. Powel nous avait offert sa médiation; la proposition fut très courtoisement, mais très nettement refusée.

Dans la nuit, la division prit la route de Tanger; le 28, elle mouillait à quelques encablures du port. Là encore, nous trouvions une intervention inopportune à vaincre, ou à tourner.

En effet, j'avais calculé que, comme il fallait quatre jours de marche à un courrier de terre qui eût suivi le littoral de Salé à Tanger, j'aurais devancé et apporté moi-même dans cette ville la nouvelle du bombardement ; mais le steamer anglais, plus rapide qu'une division composée d'un vaisseau à voiles et de bâtiments à vapeur qui le remorquaient, avait gagné Tanger à toute vitesse, et informé la mission britannique, qui n'avait pas mis moins d'empressement à prévenir le pacha ; ainsi, au lieu de prévenir la ville et d'être maître de mon secret pendant trente-six heures, je trouvais la garnison en armes, les hommes du dehors appelés pour sa défense, et les canonniers sur les remparts.

Il y avait là un sérieux mécompte, mais je résolus de ne modifier en rien mon plan définitif ; j'invitai l'amiral Dubourdieu à mouiller devant Tanger et à ajourner les réparations que nécessitaient les dommages éprouvés à Salé. Nous convînmes que les bâtiments n'auraient aucune communication avec la terre ; qu'aucune embarcation ne se montrerait ; qu'on ne ferait pas de vivres ; enfin que, sans menacer, l'attitude de la division pourrait être considérée comme menaçante en cas d'événements. Le reste était affaire de bonne conduite et d'audace.

M. Jagerschmidt qui, grâce au *Janus*, avait eu à passer de mauvaises heures, subies avec un courageux sang-froid, était venu me rejoindre à bord du *Henri IV*. Tout bien concerté, une chaloupe nous mena à terre, et rallia immédiatement le vaisseau ; nous entrâmes dans la ville.

En la traversant dans toute sa longueur pour atteindre à l'hôtel de la Mission, situé à l'autre extrémité, l'aspect de la population nous frappa. Les Maures, de l'extérieur, appelés en grand nombre, parcouraient les rues, en armes ; personne ne nous salua et ne sembla nous reconnaître, quelques-uns nous fuyaient avec précipitation, mais personne ne nous insulta.

Un message du ministre des Affaires étrangères, me demandant compte du bombardement de Salé, ne tarda pas à me parvenir ; ma réponse ne se fit pas non plus attendre. J'écrivis qu'après la série de mauvais procédés d'où était sortie la situation que nous venions d'éclaircir, je ne pouvais renouer

de rapports avec le pacha, qu'à condition d'avoir des témoins ; qu'en conséquence, je lui donnerais toutes les explications voulues, mais seulement en présence de vingt notables de Tanger dont j'envoyais la liste, et que le lendemain, à midi, je me rendrais, à cet effet, à la casbah.

Le pacha se soumit à ma volonté, et le lendemain, à l'heure dite, je me rendis en uniforme, avec mon personnel, à la citadelle. Tous les Maures, dont les noms avaient été portés sur ma liste, et le pacha, m'attendaient. La division navale était, comme je l'ai dit, mouillée silencieusement dans la rade, de manière à donner de la force à mon langage.

L'accueil fut courtois, surtout de la part des plus hostiles. Cependant, l'orgueil musulman s'était préparé une dernière satisfaction : mon interprète, ce même Souiri, que nous disputions à ses dangereux ennemis, me prit à part, pour me faire observer que des chaises étaient préparées pour toute l'assistance et qu'un fauteuil était destiné au pacha seul. Sur sa proposition de réclamer l'égalité, je lui prescrivis le silence et, continuant de m'entretenir avec les Maures, je m'approchai lentement de l'unique fauteuil, m'en emparai, et, après avoir invité le pacha à s'asseoir près de moi, et saisi ainsi la présidence visible, j'adressai à l'assemblée un langage dont le sens était que : je n'avais pas à donner à Tanger, sur le bombardement de Salé, des informations que j'avais envoyées directement au Sultan, lui-même, car il était devenu nécessaire d'en finir avec ce mode de communication, qui permettait à des intermédiaires de tromper le souverain, en lui laissant ignorer la gravité des complications créées par des outrages intolérables. J'ajoutai que, en ce qui concernait Salé, le pacha n'avait plus qu'à solder l'indemnité due aux armateurs du navire pillé, réparation qui restait de sa compétence, la question du châtiment ayant été réglée par le canon, mais que nous avions à traiter des offenses commises contre nous à Tanger même, et sous mes yeux. Après les avoir énumérées, j'en appelai aux personnes présentes :

« — Qu'est un état de choses où de pareils actes sont systématiquement impunis? Ce n'est pas la paix, est-ce donc la guerre que l'on veut?

» — La paix ! La paix ! — murmura l'assistance.

» — Alors, de quoi se plaint-on? Puisqu'on veut des relations de paix, comment a-t-on laissé impunis les actes de piraterie commis dans le port même de Salé? Protéger les coupables, n'était-ce pas s'en faire solidaire? Alors quel parti nous restait à prendre, sinon de nous faire justice nous-mêmes? Vous aviez l'initiative et la responsabilité des violences, nous n'avons fait que vous suivre ! »

La conclusion de cette longue séance fut l'obtention successive de tout ce que nous exigions. Le chérif, qui avait pénétré dans l'hôtel de la Mission, fut mis sous le bâton, séance tenante, sur la place de la Casbah, en vue de la ville, et en présence de notre chancelier, qui revint siéger. L'exécution faite, tous les hommes que nous ne pouvions faire châtier de leurs méfaits depuis des mois, furent chargés de chaînes et expédiés à Fez sur l'heure.

Des sacs contenant quelques milliers de douros, dus aux armateurs pillés, furent déposés devant moi, etc...

Le passé de dénis de justice, d'outrages, de mauvais procédés étant ainsi liquidé, je le déclarai en me levant, et en annonçant que le signal allait être fait à l'amiral de saluer la ville, afin que la population fût rassurée, mais que le salut devrait être rendu coup pour coup au pavillon français.

Une explosion de satisfaction accueillit ces paroles, les rangs se mêlèrent, et parmi les Maures, les plus malfaisants, qui pouvaient avoir quelque chose à craindre, se montrèrent naturellement les plus empressés.

Un dernier trait manquerait à mon récit, si je ne le terminais par la mention plaisante d'articles envoyés sans nul doute de Tanger à Londres, et dans lesquels les journaux anglais, entre autres le *Chronicle*, faisaient figurer, dans la scène de la casbah, le chargé d'affaires britanniques, M. Drummond Kay, comme ayant, dans un esprit de pacification, arrangé nos affaires, grâce à son influence personnelle.

Pendant les quinze jours qui suivirent, j'attendis vainement une réponse à la lettre que j'avais adressée au Sultan; cette réponse était nécessaire à la sécurité de l'avenir : car devant Salé, et à la casbah, nous avions seulement réglé le passé et ce qui restait à obtenir ne pouvait s'arracher à coups de canon : il s'agissait du droit, pour nos chargés d'affaires,

dans les circonstances graves, de communiquer directement avec le Sultan. Ce droit avait été retiré depuis qu'on avait persuadé à Mouley Abd-el-Hamoun qu'à l'exemple des souverains de la chrétienté, il devait confier à son ministre des Affaires étrangères les relations avec les représentants étrangers. Seulement, on oubliait qu'au Maroc le corps diplomatique ne réside pas dans la capitale et ne traitait pas avec un ministre sérieux ayant la faculté de recourir au souverain. On oubliait que le désir d'avoir aussi peu de rapports que possible avec la chrétienté avait fait retenir les agents européens sur le littoral, à Tanger, où un personnage plus ou moins obscur, jouet des influences locales, portait les affaires à Fez, ou ne les y portait pas, au gré de ces influences, sans pouvoir les discuter, ni les résoudre.

Lors de ma prise de possession du poste, les choses étaient plus étranges encore : le ministre ne résidait plus à Tanger, mais à deux journées de cette ville ! Mohamed-el-Kalib, à qui nous avions à faire depuis deux ans, était choisi dans les pires conditions ; sorti du négoce la veille, affublé, à son corps défendant, du titre de ministre des Affaires étrangères, sans crédit, sans relations à Fez, dans une continuelle terreur de quelques Maures, et, à un égal degré, de la mission européenne qui, dix-huit mois auparavant, avait causé la disgrâce de son prédécesseur, le malheureux se prêtait à tout, écrivait tout ce qu'on lui dictait, n'écrivait que ce qu'on lui dictait, pendant que nous n'avions aucun moyen d'avertir le Sultan que ces intrigues, couvertes de son nom, menaient à une crise inévitable.

Ces excès avaient été portés tellement loin qu'on avait été jusqu'à faire envoyer au Prince-Président une lettre (dont l'authenticité m'a toujours paru surprenante) dans laquelle le Sultan lui-même nous contestait le droit de prendre à notre service, en le qualifiant de scélérat, ce même Souiri, que l'agent de Suède m'avait recommandé, dans une lettre touchante, comme un legs de vieillesse, après vingt ans de bons services et de probité.

Même après Salé, l'orgueil musulman tenait bon. Ma lettre au Sultan resta quinze jours sans réponse. Pendant ces quinze jours, je recevais du ministre les assurances réitérées qu'à

Fez, on avait pris son parti du bombardement de Salé, et que tout ce qui s'était fait à la casbah était ratifié ; mais le Sultan restait silencieux et refusait tacitement de nous reconnaître le droit de recourir à lui. Il fallait donc recourir à un procédé coercitif, mais qui ne fût pas l'emploi de la force : j'avais prévenu le ministre qu'il y aurait un terme à la patience et, en décembre, je quittais Tanger, malgré les insistances de Mahmoud-el-Kalib, avec tout le personnel de la mission, qui s'installa à Algésiras, de l'autre côté du détroit.

J'avais un autre motif pour ne pas laisser durer cette phase de patience : l'expérience de ce qu'on avait osé pouvait faire admettre qu'on reprît courage, si nous présentions nos côtés faibles à une tentation trop forte. Il était invraisemblable, mais possible à toute rigueur, qu'on songeât, par un enlèvement de nos personnes, à nous créer une situation embarrassante ; ne pas ôter cette tentation eût été d'une maladresse inexcusable. En m'embarquant, je laissai à Mahmoud-el-Kalib une lettre par laquelle je l'informais que la mission ne reviendrait que lorsque nous aurions reçu le droit de correspondre avec le Sultan. Notre drapeau restait d'ailleurs arboré sous la garde de la mission de Sardaigne, chargée de l'échange des communications et qui, je n'en doutais pas, aurait à transmettre bientôt à Paris une missive du Sultan, dont la teneur ne devait laisser rien à désirer.

Pendant que s'accomplissait le bombardement de Salé, et tout ce que je viens de raconter, le prince Louis-Napoléon, par le coup d'État, sauvait la France du régime qui, trente-deux ans plus tard (j'écris en 1884), devait énerver sa puissance, éteindre son prestige et compromettre ses finances.

Nos succès au Maroc étaient de bien peu d'importance pour la France, agitée par toutes les passions et tous les intérêts mis en mouvement dans cette redoutable aventure du « 2 décembre ». Aussi passaient-ils inaperçus, non toutefois sans causer, chez les hommes qui avaient décidé l'expédition, quelque inquiétude sur la seconde phase dont la conclusion était à attendre.

J'étais arrivé à Paris l'esprit fort tranquille ; aussi ne trouvai-je pas sans étonnement M. de Turgot très ému par des informations officieuses qui représentaient le Maroc comme

marchant en guerre ; des lettres de Gibraltar, et de source anglaise, annonçaient que le vaincu de l'Isly, Sidi-Mohamed, avait franchi la frontière à la tête de soixante mille hommes, qu'un autre fils du Sultan, avec une autre armée, se dirigeait vers Tanger (on ne disait pas contre qui). Le Ministère, plus expérimenté que son chef nominal, se riait de ces chimères, et la Direction politique prit soin de les réduire à leur juste valeur, par des rapports à M. de Turgot, tandis que le général de Saint-Arnaud m'aida à en faire promptement justice. J'allai bientôt à l'Élysée pour rendre compte au Prince-Président de ma mission.

J'expliquai ce que l'éloignement temporaire de nos agents avait de dommageable pour le Sultan, car il tirait le plus clair de ses revenus de ses douanes, et ils allaient tarir, parce que, sans que le mot toujours délicat de blocus ait été prononcé, il y aurait blocus de fait, l'anxiété du Maroc, et les folles rumeurs elles-mêmes, qui nous venaient en aide, devant faire cesser la navigation et les opérations marchandes du littoral, tant que la mission française n'aurait pas ramené la sécurité par sa rentrée à Tanger.

« — Et moi, qu'ai-je à faire, selon vous? — répartit le Prince, après m'avoir prêté sa gracieuse attention.

» — Monseigneur, à oublier pendant quelques semaines que le Maroc existe !

» — Vous me faites un rôle facile !... Mais comment cela finira-t-il ?

» — Par une lettre qu'écrira à Votre Altesse, le Sultan !

» — Et que m'écrira-t-il ?

» — Monseigneur, qu'il cède à nos justes exigences, puisqu'il est battu et content.

» — Eh bien ! attendons. »

Il se passa douze jours entre cette audience et le premier bal donné aux Tuileries, dont les salles gardaient encore les traces du 24 février. Le Prince m'apercevant, me fit signe d'approcher :

« — La lettre que vous m'annonciez m'est parvenue !

» — Oserai-je demander ce qu'elle contient ?

» — Mais, ce que vous me prédisiez, qu'il est battu et content ?

» — Permettez-moi, monseigneur, — répondis-je, — de croire que c'est aussi la raison qui m'a donné le succès. »

Dans cette lettre, écrite à la nouvelle de l'embarquement de la mission, le Sultan demandait au Prince-Président qu'elle rentrât à Tanger. Le Prince répondit en mettant comme condition le retour à l'ancien usage : la faculté, pour notre chargé d'affaires, de communiquer avec le Sultan, et la sécurité assurée pour notre interprète Souiri. Par une seconde lettre, Mouley Abd-el-Hamoun adhérait à ces légitimes exigences, et la mission se réinstalla à Tanger.

M. Jagerschmidt conserva longtemps la gestion du poste et recueillit amplement les fruits de la politique dans laquelle il avait eu une part si honorable. En voici la preuve :

En 1853, la province d'Oran était profondément troublée par la puissante tribu des Beni-Snassen ; on demanda à la mission d'agir sur l'empereur du Maroc : c'était méconnaître sa réelle impuissance. M. Jagerschmidt conseilla ce que j'avais conseillé quatre ans auparavant. Le général de Montauban fit ce qu'avait fait le général Pélissier, mais en proportionnant une répression plus dure à des faits plus graves : le futur comte de Palikao poursuivit les Béni-Snassen jusque dans les montagnes du Maroc, y mit tout à feu et à sang, et découragea les invasions pour longtemps. Avis en fut donné au Sultan, qui ne fit pas d'observation.

En 1854, l'étude hydrographique du détroit par nos officiers, étude dont le cabinet de Fez était désagréablement affecté, s'acheva sans qu'on osât protester.

Un Français, M. Rey, avait été assassiné à Tanger même par un notable musulman, un chérif. Le meurtrier fut exécuté publiquement sur la place du Marché.

Le rapprochement de ces faits avec ceux qui ont été exposés dispense de tout commentaire.

J'ai perdu de vue aujourd'hui, et depuis de longues années, nos relations avec le Maroc. Mais si elles devaient se gâter à nouveau, sans qu'il y eût de notre côté des fautes commises, il serait sage de s'inspirer des événements de 1851-1852.

PROSPER BOURÉE

LE CINQUANTENAIRE DE JULES LAFORGUE

Le 20 août 1887, Jules Laforgue mourait de la tuberculose à Paris, dans un modeste appartement de la rue de Commaille. Il avait épousé onze mois auparavant, à Londres, une jeune institutrice anglaise, miss Leah Lee : un an après la disparition de son mari, elle succomba au même mal.

Jules Laforgue était né le 16 août 1860 à Montevideo, où son père avait fondé un lycée français. La famille, d'origine bretonne, s'était d'abord établie à Tarbes. Jules était le second de onze enfants. Ramené en France à l'âge de six ans, il fit ses études à Tarbes, au lycée Théophile-Gautier, jusqu'en 1876, avec son frère aîné Émile, que la peinture attirait, et l'un de ses professeurs fut Théophile Delcassé, alors obscur. Puis ce furent deux années au lycée Fontanes, de Paris (le Condorcet actuel), dont M. Henri Bergson était aussi l'élève. En 1877, madame Laforgue mourait ; son époux, gravement atteint, regagnait les Hautes-Pyrénées, laissant sur le pavé parisien Émile et Jules, à peu près sans ressources. L'un dut gagner sa vie comme dessinateur industriel, l'autre souffrit d'un isolement et d'un dénûment qui disposèrent peut-être son frêle organisme à sa fin prématurée. Il fit pourtant la connaissance de Charles Ephrussi qui, dirigeant la *Gazette des Beaux-Arts*, le prit pour secrétaire. Trois mois plus tard, une heureuse occasion se présenta. Il s'agissait de trouver, pour remplacer un certain Amédée Pigeon, un jeune lettré qui pût assumer la charge de lecteur français auprès de l'impératrice d'Allemagne Augusta.

Charles Ephrussi s'employa à faire agréer Jules Laforgue, et il y fut grandement aidé par Paul Bourget, alors presque encore débutant, et à la veille de publier *les Aveux*. Les lettres de Laforgue témoignent de son admiration et de sa gratitude pour Bourget. On ne peut comprendre pourquoi celui-ci, plus tard, refusa de communiquer ces lettres et affecta de se désintéresser de ces souvenirs de sa jeunesse, ainsi qu'il me l'écrivit quand je sollicitai de lui une courte préface pour une édition posthume de Laforgue, publiée par mes soins au *Mercure de France*, en 1902.

De la fin de 1881 à l'automne de 1886, Laforgue occupa ses fonctions auprès de l'impératrice, soit à la cour berlinoise, soit dans diverses villégiatures, à Bade, Coblentz, Hambourg, Ems, Wiesbaden. Il avait, durant l'été, des vacances qu'il passait à Tarbes, auprès des siens, notamment de sa sœur, madame Marie Labat, avec qui son entente de cœur et d'esprit était complète et à laquelle il écrivit des pages infiniment émouvantes. J'ignore ce qu'il advint de cette famille. Je puis seulement dire que j'ai connu jusqu'à sa mort, dans son humble chambre de la rue Sainte-Beuve, Émile Laforgue, nature douce et fine, ayant fait son deuil de ses rêves d'artiste ; et que le plus jeune, je crois, des onze enfants, est devenu l'un des plus remarquables architectes et décorateurs ayant collaboré à l'admirable ensemble de style franco-marocain conçu pour Rabat par Lyautey.

Jules Laforgue vécut donc assez confortablement en Allemagne. Mais il s'y ennuyait, malgré les excursions et les musées. Le caractère germanique le rebutait, l'exil lui pesait ; et, surtout, il commençait d'écrire passionnément. Si rares que fussent ses passages à Paris, il s'y était lié d'amitié avec quelques impressionnistes et symbolistes, qui l'aimaient, qui vantaient ses premiers poèmes. Son nom était déjà assez connu dans les cénacles ; il pouvait espérer un brillant avenir littéraire : il le croyait du moins avec ingénuité. Quand il eut rencontré sa fiancée, il résigna à l'amiable ses fonctions, quitta volontiers la Prusse dont le climat lui était nuisible, et s'installa dans son logis parisien avec de grands projets de travail et de grands rêves. Son état empira. Bourget et le professeur Robin songèrent à lui assurer un séjour au soleil

algérien : il n'était plus temps. Neuf mois après son installation, l'hémoptysie tuait Jules Laforgue à vingt-sept ans et trois jours.

*
* *

Si brève qu'eût été son existence, si peu qu'il eût été mêlé au monde littéraire d'alors, ce jeune homme avait, par le charme et l'originalité de ses quelques ouvrages de début, imposé au point que sa mémoire donna aussitôt prétexte à un culte véritable, tout au moins dans une élite restreinte, dont certains membres alors contestés sont devenus célèbres. Il se forma un groupe de « Laforguistes » fidèles, dont l'admiration littéraire se nuançait de pitié pour un si triste destin. Nous avons vu depuis des cultes analogues se vouer à Paul Drouot, Alain Fournier, Rainer Maria Rilke, Guillaume Apollinaire, Péguy, et certes, ils sont légitimes et louables. Mais en trouvant récemment, sous la plume d'un critique, un sec : « Bien oublié, Laforgue », je souhaitais, dans ma protestation intérieure, que toutes ces dilections fussent aussi ferventes et aussi durables que celle dont Laforgue a été l'objet, et le reste pour quiconque a lu ses vers et ses proses. Non certes, inséparable du mouvement symboliste, Laforgue, malgré les fluctuations de la mode littéraire, ne sera pas oublié, et survivra peut-être à bien des auteurs trop vantés. Ce ne sont point les critiques qui pèsent ces choses-là, mais le public au cœur duquel certains ouvrages, par des voies obscures, iront toujours.

Dans un laps si court, dans des conditions si difficiles, Jules Laforgue avait réussi à publier un recueil de poèmes, *les Complaintes*, puis des plaquettes, *l'Imitation de Notre-Dame la Lune*, *Des fleurs de bonne volonté*. Il n'eut pas la joie de voir paraître son volume de contes en prose, *Moralités légendaires*. Ce qui avait été révélé, par diverses jeunes revues de cette époque de « décadents », avait suffi à susciter une affectueuse admiration. *Les Complaintes*, par leur forme poétique inusitée, ont soulevé une controverse courtoise qui reste, je crois, sans conclusion : était-ce Laforgue qui avait inventé le vers « libre », ou mieux polyrythmique, était-ce son ami Gustave Kahn, étaient-ce les deux? On n'a pas fini d'interroger

les dates et les témoignages, et je n'en déciderai pas, tout en penchant pour Laforgue. Le fait est que le vers polyrythmique, qui a donné de si beaux résultats et que de médiocres rimeurs ont ensuite gaspillé et dévalorisé trop souvent, date des *Complaintes* et, si l'on veut, des *Palais nomades* de Kahn qui, lui, bien que mort depuis peu, semble « bien oublié ». Mais il y avait des inédits, passés aux mains de Teodor de Wyzewa, l'un des meilleurs amis de Laforgue, essayiste oublié lui aussi, mais combien injustement ! Et l'odyssée de ces inédits vaut d'être contée. Elle peut intéresser les bibliographes et montrer au public la nonchalance de ces symbolistes « qui tournaient le dos à la vie », pour qui les débats sur la métrique étaient tout dans l'univers, et qui habitaient réellement « la tour d'ivoire » en une heureuse époque où l'intoxication politique était ignorée des écrivains.

La pauvre petite veuve de Laforgue avait remis à Wyzewa une pleine valise de carnets et de papiers couverts d'une écriture très menue, presque illisible et surchargée de renvois, de ratures, de croquetons : un maquis redoutable de notes et de poèmes ébauchés. Wyzewa était un homme supérieurement intelligent, auquel le jeune Barrès dut bien plus qu'à son autre conseiller Stanislas de Guaita, encore que ne l'ayant point dit. Mais c'était un Slave maladif, malchanceux, inhabile à se faire valoir, gaspillant en traductions et en commentaires sur les lettres étrangères ses dons de polyglotte, sa vaste culture, son dilettantisme d'amateur d'idées, travaillant beaucoup pour vivre mais paresseux par goût. Cette valise l'effraya. Il la remit à Jean Thorel, romancier catholique, wagnérien comme tous les symbolistes, homme délicieux destiné à mourir ataxique sans avoir donné sa mesure. Thorel repassa les papiers à M. Vielé-Griffin, qui les transmit, toujours intacts, à M. Félix Fénéon, homme singulier, cérémonieusement poli, ironiste et sceptique, n'ayant jamais écrit qu'une plaquette sur les néo-impressionnistes dont il était l'ami, et depuis s'occupant du négoce des peintures d'avant-garde. Il était pauvre, réduit à ses appointements d'employé au ministère de la Guerre ; mais, au jugement des poètes symbolistes dont plusieurs étaient riches et oisifs, M. Fénéon était le seul qui eût le temps de classer les papiers.

Il le fit, en effet, avec une piété très scrupuleuse, et déchiffra une quantité de notes et de lettres parues surtout dans *la Revue Blanche*, où Lucien Muhlfeld, Romain Coolus, Pierre Veber et Tristan Bernard formaient un remarquable quatuor. M. Fénéon eût certainement achevé le travail : mais il professait des opinions anarchistes. A la suite des attentats de Ravachol et d'Émile Henry, il fut arrêté et figura au retentissant procès des Trente. Ses réponses aussi courageuses qu'humoristiques le firent acquitter. Mais les zélés Laforguistes avaient eu bien peur, car la police avait saisi chez l'accusé la valise dont les grimoires lui avaient paru suspects, et on eut de la peine à la faire restituer. Jean Thorel fut chargé de prier l'excellent M. Fénéon de me repasser les papiers, ce qu'il fit de fort bonne grâce. C'était en 1895, j'avais vingt-trois ans. Dès que j'avais lu *les Complaintes* « mon cœur s'était enrôlé », et mon second ouvrage publié avait été un essai sur Jules Laforgue, demandé par Alfred Vallette pour la naissante librairie du *Mercure de France*, à titre gratuit bien entendu, car à cette époque on ne songeait point à l'argent. L'essai, que Maurice Maeterlinck, admirateur de Laforgue, tint à préfacer, est depuis longtemps introuvable. Il me valut l'honneur d'être choisi pour achever le dépouillement et la mise au net en vue d'une édition définitive que tous souhaitaient fervemment.

Je me mis donc à l'œuvre, avec le dévoué concours de Francis de Miomandre. Nous étions aussi dénués et aussi occupés l'un que l'autre. Nous vînmes pourtant à bout de la tâche, ayant constaté que, sauf M. Fénéon, personne n'avait avant nous recopié dix lignes de ces documents vénérés. Les purs poètes n'ont le temps de rien ! Selon le vœu d'Alfred Vallette et de sa maison, dont les ressources étaient encore très limitées, je dus me contenter d'établir pour 1902 une édition en trois volumes, contenant, outre les œuvres précédemment publiées, les poèmes inédits auxquels Laforgue voulait donner ce titre : *le Sanglot de la Terre*, un choix de critiques d'art, des mélanges posthumes, et quelques longues lettres particulièrement significatives et admirables. Cette édition est épuisée. En 1923, M. G.-Jean Aubry, fervent et minutieux zélateur de Laforgue, en a donné à la même librairie

une autre beaucoup plus volumineuse, recueillant le moindre fragment.

Il s'était écoulé quinze années entre la mort du poète et la publication du premier travail, absolument bénévole, auquel Francis de Miomandre et moi-même nous étions attachés. Nous en fîmes hommage à tous les Laforguistes : trois seulement nous en remercièrent. M. Vielé-Griffin me réclama les papiers. Je n'avais point à le satisfaire. Émile Laforgue m'avait donné ces documents en me disant : « Je n'ai rien, je ne puis vous offrir que cela en signe de gratitude pour avoir tant servi la mémoire de mon frère. » Il mourut peu après. Une longue maladie m'exilant dans le Midi m'engagea à chercher pour ces autographes un asile définitif : le département des manuscrits à la Bibliothèque Nationale. Je m'en ouvris à Henry Marcel, alors administrateur. Il acquiesça : mais ce grand ami des lettres disparut à son tour avant l'issue des formalités d'entrée. Il était dit que l'aventure serait de forme cyclique. Sortant d'une léthargie bien prolongée, Teodor de Wyzewa me fit demander très courtoisement « ce dépôt sacré reçu de madame veuve Laforgue, *l'œuvre commune étant achevée* ». Ces derniers mots me divertirent, et j'accédai au désir de Wyzewa, que j'estimais fort. Ce fut bientôt à son chevet que la Parque se présenta. Je n'ai su que plus tard que les fameux papiers avaient été cédés par lui à M. G.-Jean Aubry pour son édition définitive. Je fus ravi d'apprendre que les inédits de Laforgue avaient ainsi fini de courir le monde après avoir passé par tant de mains que le respect avait retenues d'y toucher, chacun des Laforguistes confiant à son voisin, avec accablement : « Mon cher, il faut agir, et vous seul pouvez mener à bien notre projet tant aimé. » J'adorais Laforgue, et j'eusse fait bien autre chose pour sa mémoire, mais enfin voilà comment les Laforguistes comprenaient l'action. Du moins firent-ils les frais de la translation des restes du poète en terre perpétuelle. Je n'ai pu le connaître, j'avais treize ans lors de son décès, mais j'ai assisté à cette translation, un matin, au cimetière de Bagneux, par un beau soleil. J'ai vu le fossoyeur prendre en ses deux mains le crâne englué de terre de celui qui avait tant médité sur Hamlet, et le joindre, en un autre cercueil, à quelques pauvres frag-

ments. Les oiseaux s'égosillaient. Je suis revenu lentement dans Paris avec Émile Laforgue, courbé, humble et doux, me parlant de son frère, des siens... La pitié de ce matin lumineux, les cris de ces oiseaux, je ne les ai jamais oubliés.

*
* *

Nous n'avons, outre deux photographies d'enfant et de collégien, que deux souvenirs iconographiques de Jules Laforgue : une pointe-sèche, œuvre de son frère Émile, et un dessin le représentant en pied, dû au peintre Skarbina, dont j'ignore s'il fut Tchèque, Hongrois ou Polonais, et qui n'a pas laissé de trace : dessin quelconque, d'ailleurs, indiquant un jeune homme de taille très moyenne. La pointe-sèche, meilleure quoique sommaire, montre un visage imberbe, régulier, point maigre, avec une bouche aux lèvres minces et des yeux gris, légèrement proéminents comme ceux des rêveurs et des mystiques : une expression de bonté, d'ingénuité mélancolique et d'ironie douce, presque celle d'un Pierrot sentimental à la Watteau. Je risque ce rappel de Pierrot parce que je l'ai ouï de Henri de Régnier, qui avait connu Laforgue et me disait être fier d'avoir fumé l'une de ses pipes.

Je n'ai pas l'intention de donner ici une étude littéraire. Je pense qu'à propos de cette date commémorative divers critiques consacreront leurs feuilletons à examiner ce qui reste, après un demi-siècle, de l'œuvre et de l'influence de Laforgue. J'ai préféré rappeler certaines choses que la génération actuelle, et le public de 1937, connaissent peu ou point. Mais on me laissera dire que si, en moi comme en d'autres, le temps et l'évolution des idées ont pu modifier les points de vue, je n'ai rien oublié, rien désavoué, de mon enthousiaste attachement de jeunesse pour une figure dont la haute originalité me paraît toujours incontestable. Rien n'est plus vain que d'arguer d'un « délaissement » qui ne signifie rien. Si Laforgue a, dans un moment littéraire très trouble, exercé une telle attraction qu'il reste inséparable du symbolisme, c'est qu'il y avait en lui des forces profondes.

Et cependant on l'a à peine entrevu, et il n'a écrit que pendant cinq ou six années. Mais elles ont suffi pour attester une maîtrise précoce, des dons surprenants, bien qu'il n'ait considéré ses ouvrages que comme des esquisses, des recherches au sortir d'une adolescence très triste, au seuil d'un bonheur cruellement brisé comme sa vie elle-même et dont il attendait l'affermissement et l'épanouissement de sa personnalité et de son œuvre. Nous ne savons pas ce qu'il préparait, mais nous prévoyons ce qu'il eût été capable de nous donner. Il ne s'agit pas de promesses, mais de quelques créations achevées.

Elles sont toutes nettement confidentielles et subjectives. Ce jeune homme maladif, condamné, ayant beaucoup souffert, a connu d'emblée le grand secret de transformer sa souffrance en bonté. Il avait un cœur délicieux. Il avait aussi, malgré la pauvreté, l'isolement, l'exil loin des siens, une fantaisie dont la légèreté fait songer à celle que conserva jusqu'au bout un autre phtisique, Mozart. Il était ironique, mais sans méchanceté. Cette ironie reste empreinte d'une certaine amertume, que son sort n'autorisait que trop, mais surtout d'un désenchantement et d'un pessimisme philosophique inspirés de Hartmann et de Schopenhauer : qu'on songe aux dates. Laforgue n'a pas été un « enfant du siège », mais, onze années après Sedan, le destin l'a fait vivre parmi nos vainqueurs, lui si profondément Français, parmi nos vainqueurs dont l'influence devait tellement peser sur nos universités et notre jeune littérature pendant plus de vingt années après nos désastres. De l'état d'esprit ainsi créé, Laforgue a été un des représentants typiques. Il s'en défendait par l'ironie. Personne n'a fait de plus fines observations sur les mœurs allemandes et la fausse poésie du « gemüth » que lui dans ses articles publiés dans *le Figaro*, sous le pseudonyme de Jean Vien. En ceci il se rapprochait de Henri Heine et de sa détestation des Prussiens. Le jeune lecteur de l'impératrice Augusta faisait correctement son office, ne vilipendait point qui le nourrissait, et n'était pas chauvin et revanchard, mais il gardait son jugement et son âme libres. Ce n'était pas seulement sa pointe nonchalante et cruelle qui rappelait Heine : il était, lui aussi, un poète meurtri et hypersensible

et il avait bien des excuses pour trouver que le monde était mal fait. *Les Complaintes* ont confié ses anxiétés, ses déceptions, dans une suite de lieder où tout à coup, entre deux sanglots, comme l'auteur immortel de la *Nordsee*, il se moquait de lui-même et de ses petits chagrins en se référant au néant, seule certitude, qui efface toutes les peines et toutes les vanités. Il est très intéressant, pour les littérateurs et les théoriciens de l'art des vers, de savoir que Laforgue se créa instinctivement un vers polymorphe, polyrythmique, avec infractions multiples à la prosodie admise et au sacro-saint alexandrin, dont Verlaine avait déjà bousculé les dogmes. Ce qui me paraît bien plus intéressant encore, c'est son mélange poignant et exquis de gaminerie et de douleur, séparé de celui des premières poésies de Musset par l'absence de tout romantisme et une forme toute différente. Laforgue, comme on pouvait l'attendre d'un adolescent fragile et pauvre, a éprouvé la défiance et affecté le dédain de la féminité dont il ne savait rien, sinon, sans doute, de rares et banales passades, et, dans cette saynète philosophico-lyrique, injouable, qui a pour titre *le Concile féerique*, il a ciselé un adorable couplet sur la Femme, où s'exprime le mépris superbe d'un jeune métaphysicien. Mais il boudait contre son vrai cœur, et le jour où il rencontra une enfant simple et tendre, tout en lui se fondit ; il sut qu'il n'avait paru douter de l'amour que pour l'avoir cru inaccessible à son dur destin, et il redevint, lui aussi, l'enfant que la peine avait mûri.

On ne le lira dans le sens où il doit être lu qu'en songeant à ces diverses données qui, après plus de trente-cinq années, me semblent toujours valables. Elles furent comprises par sa génération. J'écrivais de lui, à cette époque, qu'il était « un Hamlet sans épée ». Je ne renie pas cette formule, que le grand critique anglais James Huneker avait, en 1903, confirmée d'après mon essai juvénile. Certes, Laforgue eut dans son âme et son œuvre quelque chose d'hamlétique par le désaccord entre l'action et le rêve, l'aboulie par manque de but, la brume philosophique, le pessimisme railleur. C'était le mal symboliste, le mal du temps si court qu'il passa parmi nous. Et cette figure d'Hamlet l'a hanté comme Mallarmé. Il lui a consacré le plus beau conte peut-être de ces *Moralités légen-*

daires, que je tiens toujours pour un chef-d'œuvre de la pure veine française par la qualité ductile et éclatante de sa prose, l'imprévu de ses thèmes, le caprice et la richesse de ses inventions et les fusées de son esprit. On ne pourrait guère, dans notre littérature, nommer beaucoup de livres où, comme en celui-là, l'humour, la grâce, l'espièglerie se mêlent, comme chez Heine, au triste et au profond. Laforgue, en écrivant *Hamlet ou les suites de la piété filiale*, sous les apparences de la parodie a repensé Shakespeare et ramené à nos jours son héros, et bien peu ont vieilli des traits qu'il lui a ajoutés. On ne trouve pas la même richesse intérieure dans les autres contes. *Persée et Andromède, ou le plus heureux des trois*, montrant Andromède amoureuse du monstre, n'est qu'une fantaisie dans un décor d'opéra de Lully. *Salomé*, éprise de saint Jean-Baptiste, *Pan et Syrinx*, *Lohengrin*, *le Miracle des roses*, où Laforgue parle de la phtisie consomptive avec tant de lucidité, ne sont aussi que des fantaisies follement paradoxales : mais que de traits éblouissants, de notations qui forcent à penser, d'envolées d'Ariel dans cette prose aérienne qui est si vraiment jeune et pourtant magistrale, où, selon le précepte de Poe, « la profondeur se joue à la surface », et qui rit au milieu des larmes !

C'est d'un art raffiné, d'une étonnante réussite dans un impressionnisme littéraire qu'un Apollinaire, qui, avec ses amis, reniait Laforgue, devait pousser plus tard jusqu'à l'outrance surréaliste. L'auteur des *Complaintes* et des *Moralités* avait « l'œil peintre ». Il a laissé suffisamment de notes judicieuses et incisives sur les innovations picturales de son époque pour prouver qu'il eût été un grand critique d'art. L'acuité de sa vision, la sûreté de son goût, en ont fait dans ses contes un étonnant trouveur d'images. De ce point de vue, les descriptions de la danse de Salomé, du paysage d'été où Pan poursuit Syrinx, sont des morceaux extraordinaires. Et jusque dans la bouffonnerie, Laforgue s'est servi de l'anachronisme pour obtenir des effets surprenants, que son tact a préservés de la facilité et de la lourdeur. Tout, en ses contes plus encore qu'en ses poèmes, est richesse et alacrité. Le titre choisi par lui pour son recueil posthume, le *Sanglot de la Terre*, ne doit pas trop nous égarer : peut-être, parvenu au

bonheur intime, l'eût-il modifié en souriant un peu de son affectation de pessimisme, comme on efface volontiers le souvenir des mauvais jours de froid, de faim, de maladie. Quant à ses lettres, elles sont du nombre des plus belles qu'un jeune homme ait jamais écrites. Je songe à celle où il confie à sa sœur les misères de sa vie d'étudiant affamé, battant le pavé parisien : à celle où il lui détaille avec une naïveté d'enfant pauvre son émoi lors de sa première lecture devant l'impératrice : à celle, enfin, où il lui annonce ses fiançailles, suivies d'un mariage dans une chapelle protestante de Londres, « sans messe et pour 25 francs. » Ce sont les fleurs d'une âme adorable. Dans l'édition restreinte qu'on m'avait demandée, j'avais tenu à donner avant tout ces trois lettres-là. Elles me semblaient suffire à faire aimer Laforgue, à le révéler tout entier, à ouvrir tout son cœur. Il y a là l'accent humain le plus pur, l'accent qui, aujourd'hui, d'autres comme de moi-même, fait chérir Alain Fournier, Drouot, Rilke ou Katherine Mansfield, au delà du mérite littéraire. Oublié, Laforgue? Tant pis pour qui l'oublierait. Mais il y a de lui chez Jean Giraudoux, Deubel, Klingsor, Derème, Supervielle, Larbaud, P.-J. Toulet, entre bien d'autres contemporains. Et je sais, même dans des pays bien lointains, des âmes auxquelles la sienne, fervemment interrogée, ne cesse pas de répondre.

CAMILLE MAUCLAIR

L'HOMME
ET LA FORÊT AU BRÉSIL[1]

L'exemple le plus grandiose des rapports de l'homme et de la forêt est sans doute fourni par le Brésil. Ce pays est le seul qui porte un nom d'arbre; *Brasil* est un ancien bois de teinture, jadis exploité en grand sur la côte brésilienne. Le nom de ce bois précieux fut donné au pays, comme si la France s'appelait la Chênaie ou la Hêtraie. Cette appellation est l'indication de l'immense importance de la forêt; plus de la moitié du pays est encore couverte d'un manteau forestier qui constitue une des plus vastes réserves végétales du monde, dépassant en superficie les masses forestières des zones froides, Canada ou Sibérie.

Le Brésil doit son importance forestière au fait qu'il présente sa plus grande largeur dans la zone équatoriale; c'est même là que l'équateur traverse sur la terre la plus massive bande de continent.

On y trouve trois types essentiels de paysages forestiers : la forêt équatoriale, associée à la zone des pluies et chaleurs régulières et fortes, qui s'étale surtout dans le haut bassin de l'Amazone et spécialement dans la zone de son affluent, le *Madeira*[2].

1. M. E. Montarroyos, homme de lettres brésilien résidant à Paris, a bien voulu revoir ce texte et nous a apporté d'utiles indications; nous tenons à l'en remercier vivement.

2. Le premier explorateur de cette puissante rivière, Francisco Palheto, en 1723, avait été frappé de la quantité de bois flottant qui couvrait les eaux de planchers mouvants d'arbres et d'herbes entrelacés; de là vient le nom de *Madeira*, qui veut dire bois en portugais.

ILE DES GUYANES
COLOMBIE
PÉROU
BOLIVIE
PARAGUAY
URUGUAY
Llanos de l'Amazone
Llanos de l'Orinoque
Mato-Grosso
R. Xingu
R. Tocantins
Chapadões
Sertãos
Sertãos
Parahyba
PERNAMBUCO
Fortaleza
São Luiz
BELEM
BAHIA
Cuyaba
Goyaz
PLATEAU BRÉSILIEN
Bello Horizonte
RIO-DE-JANEIRO
SÃO-PAULO
Florianopolis
Porto Alegre
OCÉAN ATLANTIQUE
Marais
Prairie
Forêts vierges
Forêts d'araucarias
Prairie à broussailles & arbustes

LE BRÉSIL

C'est la forêt vierge, la *matta virgem* des Brésiliens, la *rain forest*, la forêt humide des géographes anglais, immense domaine compact, bloc végétal où les seules ouvertures sont le lit des rivières; le flot végétal ne s'est arrêté qu'au bord des cours d'eau et encore faut-il que ce soit des eaux courantes; dans les zones de marais, une singulière forêt amphibie s'est développée qui enserre le plus possible le fil de l'eau. Il y a, le long des affluents amazoniens, de véritables cluses végétales, étroits et sinueux défilés entre des murs d'arbres. L'homme a profité de ces rainures aquatiques pour se glisser à l'intérieur de la masse arborescente; il n'existe d'autres routes que les rivières; toute la pénétration humaine, toute la circulation s'effectue par bateau; les colporteurs qui vendent leur pacotille se déplacent en canots et pirogues. Hors de la rivière, l'homme est perdu, enfoui, sans possibilité de se diriger sous les frondaisons, sans points de repère. Nombreuses sont les expéditions qui se sont égarées dans le désert forestier, plus dangereux peut-être que le désert d'aridité. On se rappelle l'histoire du colonel Fawcett, perdu sans laisser de traces, il y a une dizaine d'années, ou la tragédie toute récente de ces aviateurs américains tombés dans une zone de forêts marécageuses, qu'on a pu repérer par avion, mais qu'on n'a pu rapatrier qu'avec des difficultés inouies.

Au moment des hautes eaux, durant la saison chaude, la forêt est à demi noyée sur des centaines de kilomètres de large; les animaux ont émigré vers les terrasses plus élevées, les hommes se sont repliés vers des points insubmersibles; les villes notamment servent de refuge à la population. Devant l'assaut des arbres et des fleuves, les hommes se regroupent; c'est l'époque où les villes ont leur plus grande animation, elles apparaissent alors comme des sortes d'oasis perdues au milieu du désert des eaux et des plantes.

Cette forêt constitue l'un des plus extraordinaires paysages végétaux de la terre; elle se distingue tout à fait de nos forêts tempérées, composées de quelques essences uniformes; en Amazonie, on a déjà relevé plus de 4.000 espèces arborescentes, alors que l'Europe tout entière n'en compte pas 200, et chaque exploration identifie de nouvelles essences. La forêt forme bloc, les arbres sont littéralement pris d'assaut

par le sous-bois et les épiphytes, lianes, orchidées. On a compté jusqu'à 800 espèces végétales vivant sur un seul arbre. Le Brésil constitue un véritable musée botanique; musée de variété, mais aussi musée d'antiquité, car cette forêt est le résidu de formes de boisement qui date des temps tertiaires et peut-être même de plus loin; elle représente un des plus anciens paysages de la terre, plus ancien que la plupart des rivages et la plupart de nos montagnes.

Cette forêt déborde le bassin amazonien, elle envahit la frange littorale du Brésil, de Pernambouc jusqu'au sud de Santos. Nulle part ailleurs, dans le monde, les paysages équatoriaux ne descendent aussi bas en latitude, au sud même du tropique, en des régions où, en général, règne un climat quasi désertique. Tout le long du rivage, le Brésil a figure d'équateur et l'on s'explique ainsi la légende singulièrement répandue d'un Brésil uniquement équatorial et forestier. Mais en réalité cette zone se limite à une étroite bande, courant au pied de la grande escarpe de la Serra do Mar, qui barre la vue des immenses plateaux de l'intérieur.

C'est là qu'est le vrai Brésil, caractérisé par des boisements plus lâches où s'entremêlent la savane à grandes herbes et les bosquets et arbres espacés, c'est le *cerrado* ou « la forêt-galerie », localisée au fond des vallées; dans la zone plus sèche du nord-est, c'est même la forêt épineuse à mimosés de la *catinga*.

Enfin, vers le sud, apparaît un troisième type de forêt, peuplé de ces singuliers résineux, les seuls que possède l'hémisphère sud, les araucarias; forêt homogène composée presque d'une seule essence et bien différente de l'extraordinaire variété végétale de la forêt amazonienne; elle s'avance en pointe, ou plutôt en îlots, vers le nord, en recouvrant les sommets des plus hautes *serras*. Partout ailleurs règne l'herbe, le *campo*, analogue à la *pampa* argentine.

Comment l'homme va-t-il utiliser cette immense richesse végétale, cette somptuosité forestière?

La forêt n'apparaît pas ici comme une ennemie des hommes, ainsi que cela semble avoir été jadis en zone tempérée; la zone forestière a même été la première peuplée, non seulement par les indigènes, mais aussi par les colonisations européennes.

Les pays d'herbes, ou *campos*, ont été les derniers atteints par l'occupation humaine et sont restés longtemps les moins habités.

La forêt apporta d'abord une cueillette immense, une manne qu'il n'y avait qu'à ramasser; elle offrait des fruits innombrables. On a remarqué en Amazonie que les zones les plus peuplées correspondent aux forêts les plus riches en arbres à fruits, la densité des fruits commande la densité des hommes. En certaines parties, ces fruits sont tellement nombreux et volumineux que le bruit de leur chute du haut des arbres géants fait résonner de fracas singuliers le calme de la forêt; les accidents causés par ces chutes sont fréquents, et certaines tribus indiennes doivent se construire des toitures protectrices, à l'abri desquelles les indigènes attendent leurs repas.

Dans ces régions au climat régulier, c'est par le souvenir des successives cueillettes que l'indigène compte les années. Les Indiens et les *caboclos* ont un régime alimentaire essentiellement frugivore; il y a des mois où l'alimentation repose sur tel ou tel fruit, ainsi le *jaboticaba* attire les familles en certaines zones riches en cette essence, et l'on y construit une cabane temporaire dans un *jaboticabal* pour la saison des cures (novembre et décembre); à l'imitation des Indiens, certains *fazendeires* (grands propriétaires) s'en vont à la campagne à l'époque de la maturité de ce fruit; on l'appelle d'ailleurs la *fruta*, c'est-à-dire le fruit par excellence. Dans le Brésil méridional, l'araucaria joue un rôle analogue; Saint Hilaire, en ses voyages, rapporte que ses fruits ont nourri les Paulistes durant leur expédition contre le Paraguay; lui aussi était appelé *iba* par les Indiens, c'est-à-dire le fruit. A l'époque de la maturité, de juillet à septembre, la forêt est envahie; non seulement les hommes s'y installent en colonie, mais les troupeaux de porcs y pacagent, les rats quittent les champs pour passer en forêt et, malheureusement, les serpents les suivent aussitôt.

La forêt fournit non seulement des fruits, mais aussi des racines, tubercules ou bourgeons; le long bourgeon terminal de certains palmiers fournit le *palmito*; en beaucoup de régions, les Indiens se servent de cette pousse comme d'un véritable pain et, si le *palmito* disparaissait, ce serait la

famine, notamment chez les Chamacocos du Chaco. Le Brésilien est aussi très friand de ce végétal qui a un goût d'asperge, mais une asperge de deux ou trois mètres de long; dans tous les marchés à légumes de Saint-Paul et Rio-de-Janeiro, on vend des rondins de *palmito*; les chercheurs ou *palmiteiros* ont littéralement dévalisé la forêt autour des grandes villes. Il faut aller les chercher de plus en plus loin en auto-camion; on a commencé à en faire des conserves et à les exporter vers l'Europe.

La forêt a fourni à l'homme des ressources non végétales, la vie y est intense et l'homme peut y puiser. Un des plus curieux ramassages est celui du miel sauvage, dit « miel de bois », facile à recueillir, car les abeilles qui le fabriquent n'ont pas de dard. Pour beaucoup d'Indiens, le miel constitue la base essentielle de l'alimentation, cela explique d'ailleurs la généralisation des caries dentaires. Chez les Guayakis du sud du Matto Grosso, sans miel et cire, pas de vie possible; les poteries sont faites en cire, les paniers sont rendus imperméables au moyen d'un revêtement de cire, la principale arme est une hachette courbe pour ouvrir les ruches sous les écorces, le miel sert d'étalon pour les échanges; on a le droit de parler d'une civilisation du miel. Tout Indien ou *caboclo* est *meleiro*, chercheur de miel, et *melar*, c'est-à-dire aller au miel, est une de leurs occupations favorites; le miel est le sucre des *sertanejos* (gens du *sertão*, c'est-à-dire du bled).

La forêt a donné à l'homme maints breuvages; la plus connue de ces boissons forestières est le maté; il est produit par un arbre du genre de notre houx qui croît dans les sous-bois des forêts d'araucarias. Il est exploité en grande majorité à l'état sauvage par des *descobridores*, des découvreurs qui passent près de six mois en forêt à cueillir, sécher, torréfier le maté. Dans le nord du Brésil, une autre boisson d'origine indienne, fabriquée avec les fèves d'une espèce de liane forestière, connaît aujourd'hui une vogue rapide, c'est le *guarana*, sorte de décoction très prisée de l'indigène, au point que ces fèves servaient de monnaie primitive. Aujourd'hui, le *guarana* est un *refresco*, un rafraîchissement fruité, servi dans tous les cafés du Brésil; on commence même à l'exporter en Europe.

La forêt brésilienne fournit aussi des quantités d'arbres à

huile, d'autant plus utiles que le Brésil ne cultive que très peu de plantes oléagineuses; il importe d'Argentine l'huile de lin et d'Europe l'huile d'olive. Un grand arbre du nord-est du Brésil, l'*oiticica*, donne une des meilleures huiles siccatives; sur la côte de l'État de Saint-Paul, le noyer d'Iguape, vulgairement appelé *bancoulier*, est employé pour la fabrication d'une huile à savon. La forêt apporte également des cires végétales dont la plus renommée est celle qui est retirée des feuilles du palmier *carnauba*, abondant surtout dans l'État de Piauhy; cette cire sert à fabriquer des disques de phonographe.

La forêt produit des quantités d'herbes ou fruits à usages médicaux. Les Indiens connaissent une foule de remèdes, tous extraits de la forêt; la plante porte souvent le nom de la maladie qu'elle guérit; la pharmacopée indigène est presque uniquement forestière. Les plus curieux de ces chercheurs d'herbes médicales, les *herbateiros*, sont les *poayeiros*, ramasseurs de *poaya*, nom indigène de l'ipéca; c'est une racine qu'on recueille dans les forêts marécageuses du nord du Matto Grosso, au plus fort de la saison chaude et humide, de décembre à mars. Les *poayeiros* partent à trois ou quatre en canoë pour plusieurs mois dans la forêt la plus profonde et la plus insalubre; ils vivent à la manière des ramasseurs de caoutchouc et, comme eux, sont atteints par la concurrence des produits de plantations qui, progressivement, prennent la place des produits de cueillette.

Il y a deux sortes de travail du caoutchouc, tantôt on tire le latex d'un grand arbre, le *castilloa*, qu'on abat pour le saigner; c'est le travail du *cauchero*, qui se déplace sans cesse à mesure qu'il épuise la forêt; sa zone d'exploitation se restreint aux frontières de la Bolivie et du Brésil. Au contraire, le *seriugueiro* recueille la gomme d'*hévéas* par des saignées qu'il faut rafraîchir périodiquement; il parcourt, durant toute la saison de récolte, son étroit chemin forestier, son *estrada*, qui relie entre eux les divers *hévéas* qu'il surveille; ce n'est donc pas un errant, un prospecteur d'arbres comme le *cauchero*, il assure en pleine forêt un certain peuplement sédentaire.

Le premier usage humain de la forêt est un service de

cueillette; le plus vieux fond de population brésilienne, *caboclos* et *caïpiras*, apparaît comme essentiellement forestier, la cueillette est l'occupation la plus attirante qu'on reprend dès que possible; ainsi, au XVIIIe siècle, les moulins de canne à sucre du Maranhao ont été à peu près abandonnés quand fut découvert dans les forêts voisines l'écorce de *cravo* et le cacao; de même, au XIXe siècle, les planteurs de canne de l'Amazone ont vu leur personnel se disperser à la recherche du caoutchouc de forêt.

Cependant, presque aussi anciennement que ce service de cueillette, la forêt brésilienne acquit une éminente fonction agricole. Tandis qu'en Europe la forêt fut la grande ennemie des champs, en Amérique du Sud, elle en fut la principale alliée; le champ n'a été possible longtemps qu'avec l'aide de la forêt; les plantes cultivées ont été extraites de la forêt et restent adaptées au sol forestier : manioc, fejao, banane, maïs...; le seul engrais est le brûlis des bois. Les cultures ont commencé dans le sous-bois; les pays d'herbe, les *campos* et *pampas*, sont demeurés le domaine réservé à la vie de chasse. Ceci explique pourquoi les zones forestières ont été longtemps plus peuplées que les zones de steppe; l'Amazone même était plus favorable à l'Indien que les Pampas argentines. Encore aujourd'hui, au Brésil, les zones d'arbres sont le domaine de l'agriculture et les zones d'herbes le domaine de l'élevage.

Le premier acte du cultivateur n'est pas un labourage, mais un déboisement. On commence par la *roçada*, c'est-à-dire le nettoyage à la faucille des sous-bois qui s'effectue en mai, au début de la saison sèche; on laisse sécher durant quelques semaines, de manière à couvrir le sol d'un lit de plantes bien sèches, le *facho*; puis vient la *dérrubada*, qui consiste à jeter bas les arbres au-dessus du *facho*. Les plus gros et les plus durs ne sont pas abattus; ou bien on les laisse recouvrir de quelque ombre le futur champ, ou bien on hache l'écorce à la base en anneau pour arrêter la montée de la sève et faire périr l'arbre en quelques années; on passe enfin, en septembre ou octobre, juste avant la saison pluvieuse, à la *queimada*, à l'incendie. La forêt est trop verte, trop humide pour brûler sur pied; il n'y a pas d'incendie de forêt sans coupe préalable; quand la

compagnie électrique de la Light and Power voulut brûler la forêt dans les vallées qu'elle devait inonder par ses barrages près de Saint-Paul, elle ne put y arriver qu'en pétrolant au préalable les arbres sur pied et ceci lui revint moins cher que de procéder à des *roçadas* et *derrubadas*.

Ce pénible travail de défrichement que l'on doit effectuer avant toute plantation explique que le premier outil du cultivateur soit la hache.

La *queimada* est une opération délicate; le sous-bois sec sert de tapis de chauffe pour carboniser les gros arbres qui le recouvrent. Si le feu est trop chaud, la terre est brûlée et forme croûte, ce qui rend la culture impossible, c'est une *requeimada*; mais si la combustion a été insuffisante, le sol reste encombré de bois et le travail agricole est très difficile; il faut alors *encoivarar*, c'est-à-dire rassembler les bois non brûlés pour les flamber, ce qui représente un travail très pénible et coûteux. Aussi y a-t-il des spécialistes de *queimadas*; on invoque également certains saints protecteurs; saint André notamment donne le vent favorable.

Une telle culture ou *roça*, c'est-à-dire sur *roçada*, est nomade. La forêt fournit l'engrais de son humus et de sa cendre; les rendements sont exceptionnels au début, mais ils baissent assez vite et comme on n'a pas de fumure, puisqu'on n'a pas de bétail en étables et de fumier, il faudra abandonner la terre et recommencer ailleurs le travail de défrichement. La forêt reprend possession plus ou moins rapidement de l'ancien champ et les cultures sont lentement étouffées par le retour de la sylve. Quelques-unes résistent plus longtemps; on trouve dans la forêt qui renaît et qu'on appelle *capoeiras*, pour la distinguer de la *matta* ou forêt primitive, des bananiers jadis cultivés, redevenus sauvages, ou des orangers dont les fruits ont repris le goût amer de l'arbre inculte. Ainsi est-ce par transitions insensibles que l'on passe du champ à la forêt; il n'y a pas ces démarcations nettes auxquelles nous sommes habitués en Europe.

Les meilleurs champs sont ceux qui profitent du premier défrichement sur des forêts vierges; les *fazendas* (propriétés) les plus productives sont celles de la zone pionnière. « Ouvrir une fazenda », c'est essentiellement défricher une forêt, on

dit aussi « faire de la terre »; comme au Canada, cela veut dire détruire les arbres. Les premières plantations européennes se sont installées dans la bande forestière qui longe la côte, de Pernambouc à Santos, là où se trouvait la forêt la plus dense, quasi équatoriale. Plus tard, les vastes plantations de café de l'État de Saint-Paul ont pris la succession des beaux massifs forestiers qui prospéraient sur les fameuses terres violettes. Pour reconnaître la richesse de la terre, on s'est servi souvent d'arbres témoins, arbres *padroês*, comme le *jangada brava* ou le *Pao d'Alho*, qui sont des preuves de sol fertile. Plus la forêt est riche et massive, plus le *cafézal*, qui prend sa suite, a chance d'être prospère.

Ainsi la forêt a rendu à l'homme le grand service de céder sa place, son sol, son humus; usage négatif sans doute, puisqu'il aboutit à une destruction. C'est assez tardivement que la forêt a fourni le service positif de donner son bois.

La forêt apporte à l'homme le seul combustible du Brésil, le bois, ou plutôt le charbon de bois. Le foyer n'a pas ici la même ampleur que chez nous, souvent il se réduit à un simple brasero portatif, appelé *fogareiro*, qu'on transporte comme un meuble d'une place à une autre; ce foyer ne constitue pas l'emblème stable de l'habitat; la maison de la campagne n'est pas un foyer, mais simplement un toit.

Néanmoins la servitude du combustible pèse lourdement sur les boisements; on utilise surtout les forêts secondaires ou *capoeiras*: c'est là que s'installent les campements des *lenhadores* ou bûcherons, et des *carvoeiros* ou charbonniers. Comme en Europe, ce sont souvent des Italiens bergamasques qui allument les meules à charbonner, les *tumbas*. La consommation de bois à brûler est considérable puisqu'il faut non seulement alimenter les cuisines domestiques, mais aussi la plupart des fabriques; le Brésil ne possède que très peu de gisements houillers et seulement dans l'extrême sud du pays. En outre, les produits agricoles ont souvent besoin d'un séchage qui réclame aussi beaucoup de bois de chauffage. Sans doute les grains de café peuvent être séchés au soleil, sur le *terrero* des *fazendas*, mais c'est un privilège qui est spécial à l'État de Saint-Paul et qui tient à la luminosité des hivers; partout ailleurs, et notamment autour de Bahia où

les pluies tombent en hiver, il faut sécher le café à la fumée et les *fazendeiros* font des provisions de bûches pour les séchoirs. De même pour le manioc, qui doit être passé au feu avant d'être mis en farine afin d'enlever le venin nocif qu'il contient; il faut quatre à cinq mètres cubes de bois pour sécher cinquante kilos de farine et les moulins à manioc sont de gros consommateurs de bois. Dans le sud du Brésil, ce sont les feuilles de maté qu'il faut exposer au feu de bois.

Les chemins de fer constituent également un large débouché pour les *capoeiras*; sur les petites lignes du plateau, les locomotives sont accompagnées d'un curieux tender en grillage, tout rempli de bûches qu'il faut sans cesse renouveler; c'est un paysage classique des gares que les immenses meules de bois pour chaudières. Au Parana, on utilise les pommes de pin d'araucarias qui constituent auprès des dépôts de machines d'étranges tas dégageant une forte odeur de résine; tout le train est imprégné de cette odeur âcre et saine, répandue par la locomotive.

Dans la zone amazonienne, la circulation se fait uniquement par les rivières; l'approvisionnement en combustible des chaudières de bateau a contribué au peuplement des vallées, les escales étant habitées surtout par de nombreux *lenhadores* au service des compagnies. Les bateaux à roues de l'Amazone dépensent soixante stères à l'heure. Aujourd'hui, les bateaux à pétrole ont beaucoup diminué ce métier et le peuple de bûcherons, qui était une des caractéristiques des rivages amazoniens, s'est trouvé ruiné; son exode a augmenté encore le dépeuplement dont souffrent ces régions forestières.

Cette néfaste utilisation de la forêt pour le combustible, qui contribue à la dégradation rapide des massifs, est heureusement en voie de diminution; d'immenses aménagements hydro-électriques permettent d'envisager une large électrification des voies ferrées et même l'utilisation du chauffage électrique pour les besoins domestiques. Il est plus que temps que la forêt brésilienne ne supporte plus seule la charge des fournitures en force motrice, d'autant que l'industrie, en très rapide croissance, en réclame sans cesse davantage.

La forêt doit avoir un usage plus noble que celui d'être brûlée, elle paraît destinée essentiellement à fournir cette

merveilleuse matière ligneuse, à la fois solide et si légère qu'elle flotte sur les eaux. On s'attendrait à ce que le principal usage de cette forêt, riche en essences précieuses, soit la production des bois d'œuvre. Or c'est une surprise que de voir le petit horizon de travail que représente le travail du bois. La forêt a peu servi à l'habitation ; la maison de bois, en troncs d'arbres empilés horizontalement, comme elle existe en Europe centrale, est à peu près inconnue au Brésil, sauf dans le Parana et le Rio Grande do Sul où les anciens *caïpiras* puis les colons, Allemands et Polonais, l'ont introduite en utilisant les troncs rectilignes des araucarias. Le seul arbre, qui ait été mis largement à contribution pour la construction, est le *palmite*, arbre providentiel du pionnier, qui sert à la fois à son alimentation et à son logement; le *palmite* a été utilisé non seulement à élever les parois, en tiges verticales, mais parfois aussi à faire les toits, les troncs coupés en deux tenant lieu de tuiles-canal. Les premières maisons de colons sont souvent bâties en palmites; dans les nouvelles villes de la zone pionnière, on interdit parfois de construire en palmites, dans les rues les plus achalandées, pour montrer qu'on n'en est plus au stade provisoire.

La maison brésilienne des campagnes a bien plus utilisé les feuillages, branchages, pailles et plus encore la terre que les troncs d'arbres. Les anciens Indiens, et plus tard les Portugais, ne connaissaient guère la technique du travail du bois; le Portugal est un pays de maisons de pierre. Les bois de la forêt brésilienne étaient souvent des essences dures qui réclamaient les outillages perfectionnés ; les bois étaient trop bons, si l'on peut dire. Cela entrava aussi les primitives constructions navales ; les essences précieuses étaient en général des bois lourds qui ne flottent pas. Les anciennes populations littorales ont dû rechercher seulement les bois légers; au sud de Rio de Janeiro, on construisait des barques taillées dans un seul tronc d'arbre et l'on utilisait pour cela surtout les *timbaubas* et les *guaperuvus*, abondants jadis dans l'île de Saint-Sébastien ; au nord de Rio, et surtout vers Bahia, l'indigène utilise non la barque monoxyle, mais la *jangada*, le radeau, fait de troncs très légers et assemblés, dont la technique atteint sa plus grande perfection dans l'Amazone.

Les Portugais, quand ils abordèrent le Brésil, frappés de l'exubérance de la forêt côtière, utilisèrent leur nouvelle possession d'abord pour les constructions navales, comme faisaient les colons anglais au long de la côte des États-Unis; la première fonction coloniale du Brésil fut le service de la flotte. L'Amérique tout entière, aussi bien au nord qu'au sud, servit ainsi d'annexes forestières à l'Europe, déjà trop déboisée pour subvenir aux besoins de navires que réclamait l'ère des grandes explorations. Un arbre même, très haut et solide, excellent bois de mâture, le *pao d'arco*, abondant sur la côte du nord-est, fut réservé par la marine royale du Portugal; une exploitation abusive le fit à peu près disparaître; plus tard, le gouvernement portugais tenta de rendre domaniales les forêts riveraines. Aujourd'hui, il n'y a presque plus de constructions navales au Brésil; la marine n'est plus associée à la forêt, mais à la métallurgie.

Le travail du bois s'est orienté de nos jours vers d'autres arbres, à bois coloré et très dur, dont le débitage était trop difficile jadis avec les haches et scies primitives. Malheureusement l'exploitation de ces essences rares est très complexe, la richesse botanique de la forêt brésilienne est une pauvreté économique; les arbres utilisables sont très éloignés les uns des autres; on estime par exemple qu'il y a en moyenne trois à quatre *peirobas* par *alqueire* (deux hectares et demi); il faut un véritable travail de prospection, analogue à celui du mineur, pour les découvrir. Les coupes se font non par cantons, mais par pieds isolés. Chaque arbre réclame une piste spéciale en forêt et le flottage en rivière n'est possible, pour ces bois lourds, qu'avec l'aide d'un radeau de bois léger formant support. On procède ainsi dans la forêt à une sorte de cueillette des bois précieux; les boisements, écrémés de leurs meilleurs éléments, sont peu à peu livrés aux essences sans valeur qui seules peuvent se reproduire. Une telle méthode a provoqué une disparition rapide des arbres les plus précieux; les bois de rose, les palissandres sont quasi introuvables.

Le commerce des bois s'est reporté sur d'autres essences qui présentent d'excellentes qualités : peiroba, imbuia, jacaranda et araucaria du Parana. Une jeune ébénisterie se développe rapidement au Brésil, notamment à Saint-Paul,

où existe une école de bois très remarquable. Non seulement le pays se fournit lui-même en meubles, mais il commence à exporter; la beauté de la matière et le bon marché de la main-d'œuvre ouvrent à l'industrie brésilienne du meuble de très belles perspectives.

Cependant cette exportation naissante est loin de compenser une assez large importation de bois; aussi paradoxal que cela puisse paraître, le Brésil, l'État peut-être qui contient le plus de forêts au monde, est importateur de bois: bois blancs de la Baltique, pâte de bois canadienne pour les papiers, bois de tonnellerie.

Il faut en accuser d'abord le formidable déboisement qui a commencé bien avant l'arrivée des Européens et qui provient essentiellement des méthodes agricoles; la culture, séparée de l'élevage, repose totalement sur la forêt. Sans doute, les boisements renaissent sur-le-champ quand il est abandonné par l'homme après épuisement, mais cette forêt secondaire est très inférieure et elle diminue de qualité à chaque nouveau brûlis agricole; bientôt elle devient un *cerrado*, un boisement de buisson et même un *sapésal*, une étendue d'herbe coupante et sans valeur. Autour de Saint-Paul, le paysage est fait essentiellement de ces boisements dégradés ou de ces pacages scrofuleux. Comment ne pas regretter que cette grande et belle ville n'ait pas conservé davantage son majestueux encadrement forestier primitif?

Les méfaits de ces déboisements inconsidérés commencent à se faire sentir. La forêt est certainement un élément régulateur du climat; il faut sans doute attribuer au recul du manteau d'arbres les écarts de températures excessifs observés de nos jours; les gelées deviennent plus fréquentes et certaines sont assez fortes pour provoquer des catastrophes dans les plantations de café, telle la fameuse gelée de 1918 qui a détruit plus de la moitié des *cafézaes*; les érosions sont plus actives dans les sols découverts; partout s'ouvrent de nouveaux ravins aux flancs croulants, véritables blessures vives, appelées *bossorocas*. Naturellement le régime des rivières s'en ressent; les inondations et les maigres sont plus fréquents et marqués; on cite certaines rivières jadis utilisées par la navigation et que les barques mêmes ont abandonné, comme le haut

Ribeirã d'Iguape; enfin, le fléau des sauterelles devient plus menaçant.

On comprendra donc que le Brésil se pose le problème du reboisement; en certaines régions de l'État de Saint-Paul, il est indispensable de reboiser. Quelle essence choisir pour constituer ces nouveaux peuplements? On a adopté une essence exotique, l'eucalyptus, originaire d'Australie; cet arbre avait l'avantage de pousser avec une rapidité surprenante; il faut huit à dix ans pour avoir un arbre; en outre, il fournit un bois qui peut remplacer les importations de la Baltique pour les traverses de chemins de fer et même pour la pâte à papier. La compagnie de chemin de fer Paulista a fait d'immenses plantations, plus de 10 millions de pieds; beaucoup de *fazendeires* ont imité son exemple; l'eucalyptus devient un des arbres typiques du paysage brésilien. Tout l'effort sylvicole a porté sur cet arbre et peut-être cela a-t-il nui au progrès d'une vraie sylviculture brésilienne. L'eucalyptus est certainement un arbre très avantageux, mais il ne redonne pas d'humus au sol et, en outre, son bois n'a que peu de valeur. Le Brésil doit s'occuper de conserver la variété et la beauté de ses essences nationales.

Cela réclame d'abord une politique de réserves forestières; il faut constituer des parcs nationaux. Déjà quelques-uns ont été organisés aux environs directs des grandes villes, comme la Tijuca, dans les montagnes qui dominent Rio; Saint-Paul a mis en réserves deux grands parcs avec bassins d'approvisionnement pour ses eaux potables, parc de la Cantareira et de Campina Grande; dans la haute Serra do Mar, un parc, aux arbres chargés d'epiphytes et d'orchidées, a été délimité et couvre 30.000 hectares. Cependant, tout cet effort est encore bien mince et il faudrait que les divers États, qui composent le Brésil, prévoient de larges réserves découpées dans les zones encore vierges et qui permettraient au pays de s'assurer pour l'avenir un certain coefficient de boisement, nécessaire à son économie physique et humaine.

Le Brésil a, du fait de ses immenses richesses forestières, une vocation sylvicole particulière. Il doit rechercher des méthodes rationnelles d'exploitations de ces boisements, qui ne soient plus seulement des dégradations ou des réalisations

de capital, mais nettement une exploitation du revenu, du croît de la forêt, qui laisse aux générations futures de larges possibilités. La forêt est à la disposition de l'homme, non pour être détruite ou dévastée; elle est un des plus beaux cadeaux de la nature aux hommes, sans elle la terre serait bien près d'être invivable. Le Brésil a, dans sa mission propre, d'être un initiateur dans l'œuvre forestière. Nous voulons que cet article finisse par un appel à ses responsabilités.

PIERRE DEFFONTAINES

SOUS LE SIGNE DE DESCARTES

On a décrété que notre Exposition Universelle — l'Exposition des Arts et Techniques — serait placée « sous le signe de Descartes ». Le troisième centenaire du *Discours de la Méthode* ne tombe-t-il pas, justement, en 1937 ? M. Léon Brunschvicg, lui-même, auteur de précieuses études cartésiennes, a signalé le premier, croyons-nous, cette coïncidence et en a tiré profit pour la France. Au dernier Congrès de Philosophie, à Prague en 1935, il a suggéré que le Congrès prochain se réunît à Paris en 1937, et proposa à ses membres, comme centre de réflexions, le souvenir du grand inventeur dont les préceptes et les tendances correspondent le plus exactement — M. André Siegfried le rappelait tout récemment ici-même — à ce qu'on appelle l'esprit français. M. Henry de Jouvenel, reprenant la thèse à la tribune du Sénat, demanda que le Gouvernement la fît sienne (un des derniers jalons qu'il ait plantés, l'autre étant l'idée du « Palais de la Découverte », dont l'exécution a été confiée à M. Jean Perrin et à ses collaborateurs). Parmi les innombrables Commissions de l'Exposition, une Commission Descartes prit place. Et l'on en confia la présidence à M. Paul Valéry — qui rendit naguère un si magnifique hommage, à la fois plaisant et profond, à Descartes « en revenant de Hollande ». Devenue grande, et pourvue de moyens d'action qui lui ont longtemps manqué, la Commission Descartes doit aider M. Julien Cain à rassembler, à la Bibliothèque Nationale, diverses reliques de la grande époque cartésienne.

Le Congrès prévu se tiendra à la Sorbonne au début d'août. Et dès à présent les organisateurs — MM. Bréhier et Bayer — peuvent compter sur une centaine de communications, envoyées de tous les points du globe, pour éclairer les aspects divers du génie cartésien. En attendant, et comme pour servir de préface à ce Congrès, la *Revue de Métaphysique et de Morale* nous offre un numéro spécial de plus de trois cents pages. Elle avait déjà rendu un hommage pareil à Descartes, en 1896, à l'occasion du troisième centenaire de la naissance du philosophe, sur l'initiative de son animateur, Xavier Léon. Et ce fut l'amorce d'une belle entreprise : une édition des *Œuvres de Descartes*, publiée sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique, dont l'exécution, sur l'intervention de Louis Liard, fut confiée à M. Charles Adam et à Paul Tannery.

Le nouveau numéro spécial fait état de cette édition, et de l'immense littérature cartésienne qui s'y réfère. Il apporte de quoi préciser, ou rectifier, plus d'une interprétation traditionnelle : admirable instrument pour faire le point et recenser l'acquis.

Tant de commentaires aideront peut-être le bachelier moyen à rafraîchir, ou à enrichir ses connaissances. Du grand homme sur lequel on l'interroge âprement et qu'on nous présente aujourd'hui, en même temps que comme le parrain de l'Exposition, comme le plus authentique représentant de l'esprit français, que sait-il au juste?

Que l'auteur du *Discours de la Méthode* a commencé par un doute universel, systématique, hyperbolique, et qu'il en est victorieusement sorti, après avoir médité longuement « dans un poêle », en démontrant l'existence de l'âme, et en fournissant de l'existence de Dieu des preuves d'ailleurs difficiles à résumer.

Qu'il a formulé des règles pour la conduite de la pensée, qu'on devrait savoir par cœur : ne se fier qu'à l'évidence, diviser les difficultés, conduire par ordre ses pensées, faire des dénombrements complets.

Que d'ailleurs Descartes gardait une prédilection pour les raisonnements de type mathématique : amateur de déduction, dit-on quelquefois, tandis qu'on réserve à Bacon l'induction.

Qu'il a formulé aussi des règles pour la vie morale, mais

provisoires, et conseillant avant tout de se conformer aux lois et coutumes du pays où l'on est né, et de s'en tenir aux opinions moyennes — Descartes étant présenté, en somme, comme aussi conservateur dans l'ordre pratique que révolutionnaire dans l'ordre théorique.

Comment les nouveaux commentateurs nous aident à remplir ce cadre classique un peu vague, cherchons à l'établir en passant en revue leurs remarques au sujet de la méthodologie de Descartes, de sa métaphysique, de sa morale.

*
* *

Il faut l'avouer : le lecteur non averti trouvera assez banales les recommandations du *Discours* touchant la manière de conduire ses pensées : il en retient ce conseil général qu'il faut procéder par ordre dans l'analyse des problèmes, afin d'obtenir cet enchaînement des vérités évidentes sans lequel il n'est pas de démonstration valable. Et il nous semble aujourd'hui que cela va de soi.

Peut-être, pour bien mesurer l'intérêt de ces préceptes, convient-il de se rappeler avant tout que c'est un mathématicien qui parle, enthousiaste de ses découvertes, féru des principes qui les lui ont values, impatient de généraliser, pour les étendre à tous les objets du savoir, les règles qui lui ont réussi.

On se souvient que, dans les pages du *Discours*, Descartes dresse le bilan des enseignements qu'il a reçus à La Flèche — espèce d'examen de conscience du plus impitoyable des étudiants déçus. Il n'y a qu'une discipline qui trouve grâce à ses yeux, celle des mathématiques, à cause de la certitude et de l'évidence de leurs raisons : il s'étonne seulement qu'on ne la fasse servir qu'aux arts mécaniques, et que sur des fondements si fermes on n'ait rien bâti de plus relevé.

Un palais pour l'esprit, où pourrait prendre place tout ce qu'on peut savoir de la nature, et qui serait d'abord un édifice de théorèmes, c'est toujours le rêve de Descartes. Et c'est aux moyens de réaliser ce rêve qu'il songe lorsqu'il formule ses fameux préceptes. Telle est du moins l'interprétation que nous en propose M. Léon Brunschvicg, habitué à nous guider à travers « les étapes de la pensée mathématique ».

N'oublie-t-on pas trop souvent le titre intégral de l'ouvrage de Descartes : *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les Sciences, plus la Dioptrique, les Météores et la Géométrie qui sont des essais de cette méthode.* Qui n'aborde pas ces essais, qui n'est pas apte à les comprendre est-il capable d'apprécier le sens profond d'un *Discours* qui n'est qu'une préface ? Dans le numéro spécial de la *Revue de Métaphysique et de Morale* où nous puisons, M. Gino Loria, poursuivant dans un article sur *Descartes géomètre* l'espèce de redressement entrepris par Gaston Milhaud dans son *Descartes savant*, énumère avec admiration les découvertes de l'ancien élève du Père Clavius. Qu'il s'agisse des courbes et des coordonnées, du plan et de l'espace, ou des nombres eux-mêmes, Descartes a posé des problèmes nouveaux ou apporté aux problèmes anciens des solutions d'une rare élégance. Et notre savant collègue n'est pas éloigné de regretter que l'auteur de la *Géométrie* ne se soit pas consacré tout entier à l'avancement de cette science. Du moins lui a-t-elle fourni non seulement son point de départ, mais son modèle idéal et son maître-outil. Après l'avoir elle-même perfectionnée en l'élargissant, il eût voulu, à son image et par son intermédiaire, perfectionner toutes les sciences en les ramenant à l'unité. Ayant renouvelé la géométrie par l'application de la méthode algébrique, il entend renouveler la physique par l'introduction de la méthode mathématique ; il tend à ne voir dans les sciences que les formes diverses d'une « mathématique universelle ». C'est cette extension conquérante qu'il prépare dans le *Discours*, lorsqu'il invite l'esprit aux précautions qui lui permettront de passer par un mouvement continu d'une intuition à une autre intuition. Ainsi seulement s'établira, remarque M. Brunschvicg, un ordre uniquement fondé sur les rapports intrinsèques des grandeurs. Ainsi seront rendues possibles les mises en équations caractéristiques de l'analyse cartésienne, aussi féconde que sont stériles les syllogismes à la manière aristotélicienne, chère aux scolastiques. « Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre », disait-on de l'École de Platon. Ainsi nul, s'il n'est géomètre, ne comprendra à fond les préceptes essentiels du *Discours de la Méthode.*

Est-ce à dire qu'il faille présenter Descartes comme le

raisonneur type, fermé à tout esprit d'observation? La formule trop longtemps classique pouvait le laisser croire, qui présentait Descartes comme l'homme de la déduction, Bacon comme l'homme de l'induction. D'abord, le raisonnement du type cartésien, bien loin de poser des majeures dont il déroulerait les conséquences, indique seulement le mouvement continu qui porte l'esprit d'intuition en intuition. Et puis, où prend-on que ce mouvement permette à Descartes de se passer en tout et pour tout de l'expérience? Dès longtemps, Louis Liard avait signalé les équivoques dont est grosse cette antithèse : qu'il s'agît de la circulation du sang ou de la formation des arcs-en-ciel, il montrait son auteur toujours prêt à observer. M. Rivaud y insiste dans ses *Réflexions sur la méthode cartésienne*. Il signale dans le « dogmatisme géométrique » que la tradition universitaire prête à Descartes une exagération quasi caricaturale. L'auteur du *Discours de la Méthode* n'aimait-il pas à collectionner tout ce qu'on lui rapportait des expériences entreprises où que ce fût? Grand expérimentateur lui-même, ce n'est pas sans raison que, pour répondre au visiteur curieux des sources de sa pensée, il lui dévoile l'animal qu'il s'apprête à disséquer : « Voici mon livre. » Descartes cherche de tous côtés, il fait flèche de tout bois, éprouve plus d'un procédé, et quand il formule enfin ses règles, il se borne au fond à décrire, en une sorte de procès-verbal, une activité spirituelle qu'il veut, chez tous comme chez lui, aussi intense et variée que possible.

D'accord. Les historiens de la méthodologie ont plus d'une fois simplifié l'attitude de Descartes. Ce grand esprit toujours en quête savait puiser à des sources diverses. Et il n'a jamais prétendu déduire de quelque principe *à priori* les formes variées de l'expérience sensible. Le verdict de l'observation lui apparaît toujours comme nécessaire pour passer du possible au réel. Il reste qu'il n'éprouve de satisfaction intellectuelle complète que lorsqu'il a trouvé, pour l'étude des phénomènes, un biais qui lui permette de les traduire en formules et de leur appliquer le calcul. En ce sens les partisans du mécanisme universalisé n'ont pas tort de saluer en lui — comme le voulait Huxley — un de ceux qui leur ont le plus audacieusement ouvert les voies.

*
* *

En tirerons-nous cette conclusion que seule cette physique régénérée, régénérée et fécondée par un mécanisme de mathématicien, intéresse au fond Descartes, et qu'elle constitue son principal, pour ne pas dire son unique objectif? Il tient avant tout au progrès de ce qu'on appellera plus tard un savoir positif, d'esprit déterministe, propre à augmenter notre puissance sur les choses en nous décelant les lois de leur production. Conception toute moderne, intermédiaire, remarque justement le biographe de Descartes, M. Adam, entre la conception antique de la science, qui en veut faire avant tout une théorie harmonieuse, et la conception moyenâgeuse de l'art universel, procédant par tâtonnements empiriques ou par évocations magiques.

Descartes entend n'être ni un abstracteur de quintessence, ni un alchimiste aux aguets du mystère. Substituer dans les esprits, aux notions vagues et fumeuses, des concepts clairs et distincts, à la fois démontrables et vérifiables, qui fassent avancer aujourd'hui l'optique et demain la médecine, pour augmenter notre emprise sur le monde extérieur, c'est toute l'ambition de ce solitaire conquérant. Et tout le reste à ses yeux serait littérature. Littérature de concessions, de compromissions, morceaux de bravoure dictés par la plus élémentaire prudence, telle serait au fond la métaphysique de René Descartes, sa doctrine de l'âme et de Dieu. N'avoue-t-il pas dans l'intimité qu'il n'y donnait que peu de jours dans l'année? Il y attache peu d'importance. C'est un bouclier qu'il fabrique à ses heures pour mieux abriter son grand œuvre, le seul qui lui tienne à cœur, l' « invention admirable » entrevue en rêve et dont la perspective déchaîne en lui un enthousiasme exaltant.

Dans leur effort pour faire passer au premier plan la figure méconnue de « Descartes savant », physicien et mécanicien, certains interprètes vont jusque-là. Entre autres M. Maxime Leroy dans son étude, pleine d'aperçus ingénieux et audacieux, sur *Descartes le philosophe au masque.*

On devine les réactions que de pareilles affirmations doivent susciter. La plupart des historiens et commentateurs

admettront malaisément que la philosophie première chez Descartes soit chose adventice et comme accidentelle. Les thèses qui la constituent adhèrent étroitement au fond de son âme. Il est aisé d'y reconnaître la trace non seulement de traditions consacrées, mais d'expériences vécues. Elles s'enchaînent d'ailleurs si logiquement, et forment une trame si serrée qu'il est difficile de croire qu'on se trouve en présence de tissus fabriqués à la hâte et pour la montre. Le doute méthodique, l'existence de l'âme, l'existence de Dieu, tout se tient ici et tout converge vers une philosophie qui, abstraction faite de la physique mécaniste, garde sa valeur propre. Et c'est une philosophie qui nous conduit doucement du scepticisme à l'idéalisme, et de l'idéalisme au spiritualisme.

Le scepticisme, mol oreiller pour un Montaigne, couronne d'épines pour un Pascal, c'est pour un Descartes un outil de travail. Un outil qui permet d'entamer la reconstruction au moment même où l'on achève la démolition. Car c'est au sein du scepticisme, en pleine action de doute et en plein « refus de croire » — comme Alain aime à dire — que Descartes saisit, non par un raisonnement syllogistique, mais par une expérience intime, la vérité première sur laquelle il va tout réédifier : l'existence de la pensée. Vérité indéniable qu'on ne pourrait que confirmer en s'acharnant à l'ébranler. Car le doute est encore, est déjà une pensée. Et ainsi il affirme ce qu'il paraissait nier. Une pensée, que Descartes ne conçoit pas sans une substance pensante, sans une âme. Et c'est pourquoi il maintiendra haut et ferme, contre Gassendi et tous les avocats du matérialisme, que l'âme est plus aisée à connaître que le corps, et le moi plus sûr de son existence que de celle des morceaux de cire qu'il voit fondre. Affirmation capitale dont il n'est pas exagéré de dire que tout l'idéalisme moderne est issu.

C'est à cette thèse que songe Hegel, lorsqu'il écrit à Victor Cousin : « Votre nation a fait assez pour la philosophie en lui donnant Descartes. Descartes est le vrai fondateur de la philosophie moderne, en tant qu'elle prend la pensée pour principe... C'est un héros, il a repris les choses par le commencement. » Et l'auteur des *Éléments principaux de la représentation*, Octave Hamelin, fait écho : « Descartes est la source de tout

l'idéalisme moderne : Kant lui-même est enveloppé dans la pensée cartésienne et ne fait qu'en creuser une portion restreinte. »

Mais attention : un criticisme à la manière kantienne voit dans l'esprit un cadre plutôt qu'un pilier, une forme plutôt qu'une substance. Et plus d'un idéaliste refusera d'accorder à l'âme la pérennité distincte que lui décerne sans hésiter Descartes. Dans un curieux rapport sur l'École Normale, de juin 1878, son directeur, Bersot — inquiété sans doute par les audaces tranquilles du jeune Lachelier? — signalait au ministre de l'Instruction publique les ravages que lui paraissait faire dans la jeunesse la mode criticiste : « Il est entendu que la critique a droit sur tout : on résout un être en phénomènes, les phénomènes en lois, les lois en logique. Descartes disait : « Je pense, donc je suis » ; on dit aujourd'hui couramment : « Je pense, donc je ne suis pas » ; c'est, ajoute-t-il ironiquement, un grand progrès pour la philosophie. »

Accordons que ce n'est pas seulement, ni surtout à l'idéalisme critique, c'est au spiritualisme substantialiste que Descartes ouvre le plus directement les voies. D'autant que, après avoir affirmé l'existence de l'âme, il va affirmer l'existence de Dieu, puis garantir par la véracité de Dieu l'existence du monde extérieur.

Dieu, il faut s'en souvenir, est tout près de l'âme dans le système de Descartes. L'idée de Dieu pourrait-on dire, y est donnée en même temps que l'idée de l'âme. En même temps, sinon avant. « J'ai en quelque façon plutôt l'idée de l'infini que de moi-même. » C'est du sein même du doute que jaillit, comme l'étincelle du rocher, la lumière qui troue l'ombre et illumine l'au-delà. Parce que le doute est accompagné d'un sentiment d'imperfection — les « phénoménologues [1] » d'aujourd'hui diraient d'une sorte d'angoisse — ce sentiment lui-même suppose en moi l'idée d'une perfection qui s'incarne elle aussi dans un être. Mais je ne puis avoir en moi l'idée d'un être parfait sans affirmer du même coup son existence. L'existence ici découle de l'essence comme les propriétés du triangle découlent de sa définition. C'est par ce

1. Il est à noter que M. Husserl intitule *Méditations cartésiennes* l'*Introduction à la Phénoménologie* contenant les conférences qu'il est venu faire en France.

mélange de raisonnements géométriques et d'expériences intimes que Descartes rajeunit l'argumentation de saint Anselme. Et dès qu'il a retrouvé Dieu, affirmant que celui-ci ne peut ni se tromper, ni vouloir nous tromper, il affirme du même coup qu'à une idée claire et distincte, comme celle de l'étendue, une réalité doit correspondre. La véracité divine devient la garantie de l'existence du monde extérieur. Ainsi ce n'est pas à un idéalisme intégral que Descartes aboutit pour son compte, c'est à un dualisme essentiel, qui a longtemps été chez nous la pierre angulaire du spiritualisme traditionnel.

Dualisme essentiel, disons-nous, caractéristique éminente de l'esprit cartésien, étroitement liée à la méthode qui fait correspondre la séparation des réalités à la distinction des idées. La pensée et l'étendue, dans le système de Descartes, se posent elles aussi en s'opposant. « J'ai souvent apporté la véritable marque, écrit l'auteur des *Méditations* et des *Réponses aux objections*, par laquelle nous pouvons connaître que l'esprit est différent du corps, qui est que toute l'essence ou toute la nature de l'esprit consiste seulement à penser, là où toute la nature du corps consiste seulement en ce point que le corps est une chose étendue, et aussi qu'il n'y a rien du tout de commun entre la pensée et l'extension. » Et encore : « Non seulement nous concevons qu'il (l'esprit) est sans le corps, mais aussi nous pouvons nier qu'aucune des choses qui appartiennent au corps appartienne à l'esprit. »

Ainsi ce grand rebâtisseur est préoccupé d'abord de couper les ponts et comme de creuser l'abîme entre *spiritus* et *caro*. D'où de graves problèmes, tourments de ses héritiers. Comment le corps et l'esprit, si rigoureusement séparés, peuvent-ils agir l'un sur l'autre? Pour répondre à cette question, Malebranche imaginera l'occasionalisme, et à tout être autre que Dieu refusera tout pouvoir causal. Spinoza nous représentera deux déroulements parallèles, les démarches de la conscience et celles du corps se côtoyant sans jamais interférer. C'est Leibniz qui posera les meilleurs jalons pour organiser la résistance au dogmatisme dualiste. Car il met « de la géométrie partout et de la morale partout ». Il prête de l'esprit même aux pierres : *mentem momentaneam*. Ses monades dispersent dans la nature, par myriades, des foyers de cons-

cience, virtualités qui ne demandent qu'à passer à l'acte. Et c'est de lui que pourront se réclamer les doctrines qui répondront à l'aspiration romantique en logeant dans les choses, et à plus forte raison dans les organismes, un esprit qui se cherche. Mais rien de moins cartésien que ces transitions conciliatrices. Descartes a pu éprouver personnellement l'ivresse de l'enthousiasme. Il a connu des rêves de grandeur intellectuelle dont le souvenir l'a longtemps exalté. Mais par sa doctrine comme par sa méthode, systématiquement défiant à l'égard des puissances obscures de l'inconscient aussi bien que des suggestions troublantes du sentiment, Descartes nous apparaît comme le moins romantique des penseurs.

S'il est une tradition qui puisse logiquement s'appuyer sur lui, c'est bien celle du spiritualisme classique, qui entend maintenir face à face un monde intérieur et un monde extérieur, et Dieu au-dessus de l'un et de l'autre, sans contamination possible entre lui et ses créatures. Dans un texte relevé ironiquement par M. Maxime Leroy (préface de son *Descartes social*), M. Félix Nourrisson s'écriait avec lyrisme, après avoir résumé les thèses maîtresses de Descartes : « Dès lors que devient le matérialisme? Que devient l'athéisme? Que devient le scepticisme? D'un seul coup le matérialisme est ruiné, l'athéisme réduit à l'absurde et le scepticisme au ridicule. » L'enthousiasme de Nourrisson s'explique. L'harmonie que l'éclectisme cousinien cherche à rétablir au début du XIXe siècle, — envers et contre l'empirisme des « idéologues » —, entre les traditions chrétiennes et les principes de la philosophie, le cartésianisme ne semble-t-il pas l'offrir toute préparée dans sa partie métaphysique? Contre le pyrrhonisme des libertins, contre le matérialisme des gassendistes, contre cette « doctrine de la nature » dont le progrès, dénoncé par le Père Garasse, alarmait l'autorité politique et religieuse, Descartes fait barrage : il fournit des raisons nouvelles de croire à l'immortalité de l'âme et à la toute-puissance d'un Dieu créateur.

*
* *

Mais au fait, sont-elles si nouvelles elles-mêmes ces raisons de croire? Et le jeune novateur, en dépit de son héroïque effort

pour rompre en visière avec tout son passé, ne garde-t-il pas beaucoup, qu'il le veuille ou non, des enseignements qu'il a reçus? L'audacieux douteur est d'un temps et d'un pays : si haut qu'il veuille s'envoler d'un brusque coup d'aile, lorsqu'il reprend pied sur la terre, il y retrouve des routes toutes frayées, où il ne peut éviter de s'engager. Avant lui, saint Augustin s'est tiré du doute par un *Cogito*. Avant lui, saint Anselme a fourni une preuve ontologique de l'existence de Dieu. Et il a fallu toute une tradition, la tradition judéo-chrétienne, pour souder intimement ces deux notions d'infini et de parfait, l'une quantitative, l'autre qualitative, dont la fusion est pourtant indispensable à l'argumentation métaphysique de Descartes. Un Grec aurait-il admis cette fusion? Un Oriental l'admettrait-il? Il y fallait sans doute la préparation que donne une éducation scolastique. L'empreinte en reste sur l'esprit de Descartes, quels que soient ses efforts pour s'en laver. Et M. Gilson, en relevant ce qui subsiste dans le langage de Descartes du vocabulaire cher au moyen âge, n'a pas de peine à montrer que sur plus d'un point, l'idée suit le mot : qu'il s'agisse de la liberté ou qu'il s'agisse de l'infini, Descartes lui aussi, Descartes lui-même pense à l'intérieur de cadres établis par des prédécesseurs.

Ne conviendrait-il pas d'aller plus loin? Cette harmonie entre la métaphysique de Descartes et la religion où il fut élevé, est-elle spontanée et comme involontaire ou, au contraire, fut-elle recherchée et systématisée à dessein? L'apparent sceptique n'a-t-il pas consciemment servi la cause chère à ses maîtres? L'hypothèse n'était pas pour déplaire à M. Alfred Espinas, toujours prêt à découvrir des points de vue nouveaux, et longtemps ardent à dénoncer dans l'histoire des conspirations de sectes ou d'églises. Le jeune gentilhomme bien pensant qu'était Descartes aurait emporté du collège jésuite de La Flèche, dans son bagage de globe-trotter, un mot d'ordre en même temps qu'un viatique. Les Jésuites, ayant mesuré la vigueur de son esprit, se seraient avisés de la faire servir *ad majorem dei gloriam* en la retournant contre le naturalisme libertin. Et l'impulsion des Oratoriens s'ajoutant à celle des Jésuites, lorsque le cardinal de Bérulle devint son directeur de conscience, Descartes aurait signé le pacte : devenu défen-

seur attitré de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme, il aurait finalement été, dans le camp des philosophes, une sorte d'agent secret des dévots.

Hypothèse qui fait frémir d'horreur — le mot n'est pas trop fort — M. Maxime Leroy, lui aussi grand découvreur de points de vue nouveaux, et pour qui l'auteur du *Discours de la Méthode* reste le penseur laïque par excellence, le libérateur des temps modernes, celui dont l'exemple a suscité, non pas seulement les campagnes de Voltaire et des Encyclopédistes contre le dogmatisme et le fanatisme, mais les protestations de Sieyès et du Tiers-État contre le privilège féodal. Ce Descartes là ne craignait pas de rechercher la compagnie d'hommes suspects, comme des Huguenots, des Juifs, des Rose-Croix.

Dans cette Hollande qui fut, comme l'a montré M. Gustave Cohen, le rendez-vous en même temps que le refuge de tant de libres esprits, Descartes vient chercher sans doute la solitude, la solitude au cœur de la foule. « Je me promène tous les jours à travers un peuple immense, écrit-il à Balzac, presque aussi tranquillement que vous pouvez le faire dans vos allées. » Mais il est bien loin de dédaigner la compagnie des doctes, avec qui il espère qu'on pourra, en Hollande du moins, échanger des idées, confronter des observations, comparer des solutions de problèmes en toute liberté. Seulement son espérance est bientôt déçue. Il se sent suspect, surveillé et presque traqué. La condamnation de Galilée est pour lui comme un coup sur la tête : elle le décide à renoncer à la publication de son *Traité du Monde*. Il a l'impression qu'il est opportun de donner des gages, pour rassurer ses amis et déconcerter ses ennemis. C'est alors qu'il se met en mesure d'édifier, lui aussi, une métaphysique bien sage, de nature à contenter les gardiens de la tradition. Mais au fond, il conserve à leur égard une défiance, pour ne pas dire une antipathie profonde. Baillet, son pieux biographe, en ferait une manière de dévot. Mais qu'on relise seulement le portrait, glissé dans le *Traité des Passions*, qu'il esquisse des « dévots » ou plutôt des « bigots » : « Ceux qui, sous ombre qu'ils vont souvent à l'église, qu'ils récitent leurs prières, qu'ils portent les cheveux courts, qu'ils jeûnent, qu'ils donnent l'aumône, pensent être entièrement parfaits, et s'imaginent qu'ils sont si grands amis de

Dieu qu'ils ne sauraient rien faire pour lui déplaire, et que tout ce que leur dicte leur passion est un bon zèle, bien qu'elle leur dicte quelquefois les plus grands crimes qui puissent être commis par des hommes, comme de trahir des villes, de tuer des princes, d'exterminer des peuples entiers pour cela qu'ils ne suivent pas leurs opinions. » Ne retrouve-t-on pas ici l'accent d'une rancune aussi intense que celle dont paraît animé Molière dans le *Tartufe?* Seulement le parti des dévots est fort. Il est le plus fort. Il a partout des agents. Il a pour lui le pouvoir. Et c'est pourquoi il convient de biaiser, de marcher à pas feutrés et de mesurer ses pas, voire de porter un masque. *Larvatus prodeo.* M. Maxime Leroy fait un sort à ce mot, en tire tout un programme de vie. Et Descartes, entre ses mains, devient, pour le meilleur des motifs, une manière de Machiavel.

Inde irae. La thèse ne va pas sans éveiller de vives protestations. M. Gouhier, l'auteur d'un livre sur la *Philosophie religieuse de Descartes*, revient, dans le numéro récent de la *Revue de Métaphysique*, sur ce sujet brûlant, déjà présenté sous tous ses aspects par M. Blondel dans le numéro spécial de la même revue de mai 1896. M. Pierre Mesnard, de son côté, dans un *Essai sur la morale de Descartes*, s'interroge sur le prétendu machiavélisme de son auteur. Les uns et les autres s'indignent qu'on ait l'air d'oser mettre en doute la sincérité de la foi de Descartes. Ils rappellent qu'aux indiscrets qui l'interrogeaient sur ses croyances, il répondait le plus tranquillement du monde qu'il était de la religion de son roi et de sa nourrice, que s'il éprouva un vif enthousiasme à la suite d'un songe qui lui promettait d'admirables découvertes, il promit, pour célébrer cette révélation, un pèlerinage à Notre-Dame-de-Lorette. Une foi traditionnelle, tranquille, accompagne, comme un chœur discret qu'on entendrait d'un couvent voisin, son travail intérieur. Ce qui est vrai, c'est qu'il ne veut à aucun prix que ce travail soit commandé par quelque puissance extérieure, fût-ce dame Théologie.

Il convient toujours de relire à ce propos le savoureux passage dont tous les termes sont si ingénieusement et peut-être si malicieusement pesés, du *Discours de la Méthode* : « Je révérais notre théologie, et prétendais, autant qu'aucun

autre, à gagner le ciel ; mais ayant appris, comme chose très assurée, que le chemin n'en est pas moins ouvert aux ignorants qu'aux plus doctes, et que les vérités révélées qui y conduisent sont au-dessus de notre intelligence, je n'eusse osé les soumettre à la faiblesse de nos raisonnements, et je pensais que, pour entreprendre de les examiner et y réussir, il était besoin d'avoir quelque extraordinaire assistance du ciel, et d'être plus qu'un homme. » Ainsi le jeune Descartes se donne libre champ ; renonçant aux ambitions de la scolastique, désireuse de monter par les escaliers du raisonnement jusqu'aux nues des vérités révélées, il demande, il s'accorde la permission de penser en homme, en homme libre, conscient de ce qu'il peut comme de ce qu'il ne peut pas attendre de la raison humaine.

Qu'après cela les conclusions auxquelles il aboutit, à partir du doute, rejoignent l'essentiel des croyances spiritualistes, qui constituent le noyau philosophique du christianisme, il se réjouira certes de la coïncidence. Mais nul n'a le droit de dire qu'il l'ait habilement recherchée, ni qu'il ait gauchi sa pensée pour y parvenir. Je mène par ordre mes réflexions. Au total, la religion y trouve son compte? Tant mieux. Mais y eût-elle trouvé motif d'inquiétude que j'aurais pu céler tels résultats de mes recherches : je n'aurais jamais pu, pour conduire celles-ci, accepter d'autre contrainte que la contrainte intérieure, celle de l'évidence.

*
* *

Au fond, que la métaphysique offre ou non des fondements à la religion, ce n'est pas ce qui soucie Descartes. Qu'elle offre des fondements à sa physique et dispose les esprits à accepter celle-ci, voilà à ses yeux l'essentiel : il en fait la confidence au Père Mersenne. La véracité divine lui donne le droit d'affirmer l'existence d'un monde étendu. L'immutabilité divine lui donne le droit d'affirmer l'invariabilité de la quantité de mouvement donnée dans ce monde. Ainsi ses arguments sur les attributs de Dieu se placent à la base

de tous ses raisonnements concernant les transformations de la matière. C'est le principal service qu'il en attend. C'est à ces points d'appui qu'il tient par-dessus tout pour bâtir l'édifice qui fera sa gloire. La fin que se propose Descartes, remarque M. Gilson, n'est pas d'essence théologique. Son attitude vis-à-vis de l'Église est un mélange de respect et de crainte : « Beaucoup moins soucieux de la défendre que de se défendre contre elle, il cherche surtout à se la concilier. » Et s'il cherche à se la concilier, c'est pour pouvoir travailler tranquille, par des moyens purement humains, à l'avancement de la science, de cette science qui est, en même temps qu'un modèle de certitude, une garantie de puissance.

Car derrière l'objectif scientifique, l'objectif pratique reparaît toujours chez Descartes. S'il s'étonne qu'on n'ait fait servir les mathématiques, telles qu'on les lui enseignait de son jeune temps, qu'au perfectionnement des arts mécaniques, ce n'est pas qu'il dédaigne les applications. Bien au contraire. Mais pour des applications élargies il lui faut une théorie approfondie. Multiplions et enchaînons les idées claires et distinctes. Fécondons la géométrie par l'algèbre, la physique par la géométrie, la médecine par la physique : c'est le plus sûr moyen de produire, pour reprendre les expressions de Baillet, « le retour et la conservation de la santé », et d'autre part d'assurer « la diminution et le soulagement des travaux des hommes ». Ainsi la philosophie que prise avant tout Descartes est celle « par laquelle, connaissant la force et les actions du fer, de l'air, des arbres, des cieux, et de tous les autres corps qui nous environnent, aussi distinctement que nous connaissons les divers métiers de nos artisans, nous les pourrions employer en même temps à tous usages auxquels ils sont propres, et ainsi nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature ». Magnifique programme, tout gonflé d'un esprit prométhéen. Et c'est peut-être parce qu'on sent chez lui ce souffle de conquérant que Descartes, au fond, inquiète les âmes chrétiennes pour qui la terre n'est et ne devrait être que passage d'épreuve et vallée de larmes.

Toute la philosophie de Descartes, remarque le Père Laberthonnière dans ses *Études sur Descartes*, est à proprement parler une apolégétique de la science, de la science conçue

comme moyen pour l'esprit d'exercer son autonomie[1] et de conquérir le monde. « Une fois qu'il avait trouvé Dieu, il s'y appuyait en appuyant tout le reste pour entreprendre de réaliser son idéal dans le monde et en dehors de Dieu... Il se solidarisait d'abord avec Dieu pour exister, de manière à pouvoir ensuite, sans crainte, se désolidariser d'avec lui pour vivre. » Ce qui revient à dire, pour reprendre l'expression de M. Gilson (dont la pensée est plus proche ici de celle de M. Maxime Leroy que de celle d'Alfred Espinas), que « ce bienfaiteur du genre humain » songe avant tout, portant en lui des rêves d'hygiéniste, d'urbaniste, d'ingénieur, à l'amélioration matérielle que pourrait apporter la science à la condition humaine.

Est-ce à dire qu'une morale d'ingénieur ou de médecin, n'insistant et ne comptant que sur l'extérieur de la vie, donnerait toute satisfaction à Descartes ? Ici encore sa pensée apparaît plus complexe et plus originale. « Il n'y a pas de morale cartésienne », déclarait dédaigneusement Brunetière au temps où il nous endoctrinait à l'École Normale Supérieure. M. Pierre Mesnard n'est pas de cet avis, qui vient de présenter pour une de ses thèses un *Essai sur la morale de Descartes*. Et M. Gouhier, dans le « Descartes et la vie morale » qu'il donne au numéro spécial de la *Revue de Métaphysique*, signale la richesse des conceptions morales de Descartes. Aux textes classiques du *Discours de la Méthode*, ajoutons le *Traité des Passions*, puis ces *Lettres sur la morale* que M. Chevalier a éditées à part — lettres à Chanut, à la princesse Élisabeth, à la reine Christine — nous constaterons que Descartes prend plus d'une attitude, parle plus d'un langage, selon le plan de pensée et d'action où il se place. Qu'on voie avant tout, si l'on veut, dans la morale par provision du *Discours*, les précautions et les concessions d'un homme qui tient à travailler tranquille et à penser librement. Deux « valeurs » positives surgissent pourtant, dès ce moment, en pleine lumière : se vaincre plutôt que la fortune ; cultiver sa raison. Tendance intellectualiste, dirait M. Espinas en insistant sur ce dernier précepte. Tendance volontariste, pourrait-on dire en soulignant le premier. Celui-ci nous rappelle que Descartes, rattrapant et dépassant le stoï-

1. « Descartes incapable de se fondre en Jésus » note de son côté M. Henri Petit dans un essai de *Descartes et Pascal*.

cisme, place en l'homme comme en Dieu — toutes choses égales d'ailleurs — une capacité supérieure d'inhibition et de décision. L'originalité du cartésianisme, nous dit M. Laporte, c'est d'être une philosophie de la liberté. Et Secrétan était en droit de s'en réclamer. Cette volonté ne serait pourtant pas capable d'un *fiat ex nihilo*. Elle ne saurait se passer de l'action du corps ni de celle de l'entendement. De l'action du corps : cela se voit assez clairement dans le *Traité des Passions*, où Descartes, — ici l'ancêtre de la psychologie physiologique, — suit à la trace, dans tous les canaux de l'organisme, les esprits animaux provoquant en nous les passions, et nous montre obligés de modifier le cours de ceux-là pour baisser ou hausser le ton de celles-ci. Mais l'action de l'entendement ne lui est pas moins nécessaire. Car, conduire par ordre ses pensées et ne se fier qu'à l'évidence, c'est la première condition, non seulement de la science positive, mais de la sagesse morale. C'est l'universel talisman qui ne nous rend pas seulement maître des choses, mais de nous-mêmes. Et c'est pourquoi Charles Péguy, dans la *Note conjointe*, n'a pas tort d'indiquer que la méthode de Descartes est du même coup une morale. Lorsqu'il reviendra — à son corps défendant — aux préceptes pratiques pour le compte des princesses, malades chacune à leur façon, qu'il a entrepris de soigner en même temps que d'éclairer, il parlera souvent en médecin sans doute ; mais son suprême conseil est toujours, en dernière analyse, qu'il faut travailler à bien penser : c'est là ce qui procure à l'âme « le plus grand et le plus solide contentement de la vie ».

Cela signifie-t-il que, revenu à une espèce d'ascèse intellectuelle, il renonce à ses rêves de technicien positif? Ils ont tenu trop de place dans ses préoccupations de tous les jours : il n'eût pu y renoncer sans une sorte de suicide. En vérité, Descartes prend des deux mains, use des deux tactiques. Sa foi dans les vertus, à la fois libératrices et pacifiantes, de la raison régénérant l'individu ne l'amène pas à dédaigner les services que la physique peut rendre à la morale ; elle ne le détourne pas non plus de souhaiter les transformations du globe, utiles à tous les hommes, que les découvertes pourraient accomplir, si seulement des esprits plus nombreux

et mieux outillés s'attelaient à cette tâche qui devrait devenir une tâche collective. Dans les lettres qui servent de préface au *Traité des Passions de l'Ame*, comme dans la sixième partie du *Discours de la Méthode*, même son de cloche, même plainte discrète. Le « bienfaiteur du genre humain » dont parle M. Gilson ne se sent pas pleinement compris ; il n'est pas suffisamment soutenu. Le temps lui manque et les ressources, pour tant d'expériences qui seraient sans doute si fécondes. A l'aide donc : précurseur ici de M. Jean Perrin, Descartes n'est pas loin de proclamer que l'aide aux chercheurs est un devoir pour les hommes d'État. Il souhaite ardemment que ceux-ci lui donnent des compagnons d'armes pour mener ce qu'il appelle ses batailles. Et le lendemain de la mort de Richelieu, il écrit au père Mersenne : « Il faudrait que monsieur le Cardinal vous eût laissé deux ou trois de ses millions, pour pouvoir faire toutes les expériences qui seraient nécessaires pour découvrir la nature particulière de chaque corps ; et je ne doute point qu'on ne pût venir à de grandes connaissances qui seraient bien plus utiles au public que toutes les victoires qu'on peut gagner en faisant la guerre... »

Comment ces préoccupations devaient l'amener à se rapprocher, du moins en pensée, des hommes de métier, des artisans, fabricants de ces « artifices » et « automates » qu'il considérait avec tant de curiosité, c'est ce que M. Maxime Leroy a eu le mérite de mettre en pleine lumière dans son *Descartes social*. Il n'y relève pas seulement la « forte inclination pour les arts »[1] que Descartes confiait à Baillet, il y montre la place centrale qu'occupe dans la pensée de Descartes ce qu'on peut appeler son grand plan d'éducation technique, et qui vaut d'être intégralement reproduit ici. Écoutons Baillet :

« Ses conseils allaient à faire bâtir dans le collège royal (collège de France), et dans d'autres lieux qu'on aurait consacrés au public, diverses grandes salles pour les artisans ;

1. Son imagination va jusqu'à concevoir des machines volantes. Mais il ne croit pas qu'on puisse les réaliser. V. lettre à Mersenne du 30 août 1640 : « On peut bien faire une machine qui se soutienne en l'air comme un oiseau, *metaphysice loquendo;* car les oiseaux mêmes, au moins selon moi, sont de telles machines; mais non pas *physice* ou *moraliter loquendo* pour ce qu'il y faudrait des ressorts si subtils et ensemble si forts qu'ils ne sauraient être fabriqués par des hommes. » Et dans Tannery, *Correspondance*, III, p. 163.

à destiner chaque salle pour chaque corps de métier ; à joindre à chaque salle un cabinet rempli de tous les instruments mécaniques nécessaires ou utiles aux arts qu'on y devait enseigner ; à faire des fonds suffisants, non seulement pour fournir aux dépenses que demanderaient les expériences, mais encore pour entretenir des maîtres ou des professeurs, dont le nombre aurait été égal à celui des arts qu'on y aurait enseigné. Ces professeurs devaient être habiles en mathématiques et en physique, afin de pouvoir répondre à toutes les questions des artisans, leur rendre raison de toutes choses et leur donner du jour pour faire de nouvelles découvertes dans les arts. Ils ne devaient faire leurs leçons publiques que les fêtes et les dimanches après vêpres, pour donner lieu à tous les gens de métier de s'y trouver, sans faire tort aux heures de travail. »

Ainsi lorsqu'on cherche des parrains au Conservatoire des Arts et Métiers, ce n'est pas assez d'évoquer Diderot. Derrière Diderot, voici Descartes.

On retrouve sa figure énigmatique, comme on voit, au bout de plus d'une avenue. Et puisqu'on veut honorer sa mémoire, convenons que ce n'est pas seulement entre le Trocadéro et la Tour Eiffel que la célébration pourrait avoir lieu. Catholique respectueux, qu'on lui dédie une messe à Saint-Germain-des-Prés. Adepte fervent de la culture mathématique, que les Polytechniciens le saluent en défilant dans la rue qui porte son nom. La Sorbonne, où a longtemps régné une philosophie spiritualiste qui s'appuyait sur la sienne, lui doit de son côté un solennel hommage. La Ligue des Droits de l'Homme louera à sa manière le « chef des conjurés », dont l'esprit critique, généralisé par le XVIIIe siècle, a ébranlé la charpente de l'ancien régime. Pendant que les Écoles d'Arts et Métiers s'apprêteront à orner sa tombe d'une grille en fer forgé.

C. BOUGLÉ

« COOLIE »[1]

Kromoredjo était à l'hôpital depuis cinq semaines. Noer avait pris sa place, aux côtés de Roeki, et s'était approprié la petite boîte de cigarettes et les onze cents de l'absent.

Roeki lui avait fait observer qu'il prenait le bien de Kromoredjo, mais Noer n'en était pas à une indélicatesse près. C'était une mauvaise tête qui avait longtemps traîné sur les quais de Sourabaya. Il s'était enfui de Deli pour échapper aux poursuites de la police.

Il était d'origine madouraise, ce qui expliquait son caractère violent et la hâte avec laquelle il jouait du couteau. Il passait au moins trois mois de l'année en prison, et la longue inaction ne déplaisait guère à sa nature paresseuse.

Tout le monde le craignait. Aussi l'avait-on placé sous les ordres du mandor Amat, un autre Sourabayais, qui le rouait de coups à la moindre algarade.

Une haine sourde couvait dans le cœur de Noer à l'égard de son tyran.

Roeki songeait, assis sur le pas de sa porte. Son ami était à l'hôpital, et la solitude lui pesait. Il pensait à Sidin et à Karimoen. Où étaient-ils maintenant? Étaient-ils rentrés chez eux, et menaient-ils les buffles paître sur les plateaux. Il continuait à fermer les yeux, mélancoliquement noyé dans son rêve.

Reverrait-il un jour son kampong? On lui avait dit qu'il y retournerait à l'expiration de son contrat. Encore deux ans

1. Voir *Revue de Paris* des 15 juin et 1er juillet 1937.

et un mois... Combien de pleines lunes cela faisait-il? Il devait, hélas, subir son triste sort, car il était le plus faible, le plus bête. Il continuait à obéir, sans comprendre pourquoi il travaillait. Il faisait nuit. Le croissant lunaire projetait une clarté reposante sur toute la nature endormie. Le calme, qui semblait émaner de cette lueur céleste, se répandait sur le pondok désert, sur les palmiers immobiles et sur les sombres demeures de coolies. Non loin de Roeki, Wirio préparait le repas du soir pour Sentono et son fils Paîdi. Elle remuait une vieille cuiller de fer dans la grande poêle, où l'on entendait doucement mijoter l'eau. Ce bruit familier eut tôt fait d'éveiller de nouveaux souvenirs en lui. Combien de fois nenneh lui avait-elle préparé ce mets, combien de fois l'avait-il mangé dans sa petite chambre, à la lumière de la lampe à pétrole, entourée d'un essaim de moustiques bourdonnant? Puis, il lui sembla entendre dans l'ombre la voix de nenneh :

— Ajo, viens donc te coucher...

Cette pauvre nenneh, c'était par une nuit claire comme celle-ci qu'il l'avait quittée. Où était-elle à présent? Peut-être morte comme Kromoredjo.

Le petit Paîdi s'était échappé de la chambre voisine. Il était nu et portait autour de son cou une chaîne à laquelle était suspendu un sachet fait de vieux chiffons qui enveloppaient son cordon ombilical. Ce fétiche devait le préserver de l'influence néfaste des mauvais esprits. Son crâne rasé était surmonté d'une longue mèche noire qui pendait sur ses yeux. De sa voix claire, il appela :

— Mâ... Mâ... j'ai faim...

— Ce n'est pas encore prêt, grommela Wirio. Ajo..., continue à jouer.

L'enfant regarda un instant sa mère, puis fit mine de s'en aller, en ramassant une longue feuille de banane.

— Viens ici Paîdi, cria Sentono, je vais te fabriquer un cheval.

— Oui, Pâ...

L'enfant l'appelait Pâ, mais ignorait totalement quel était son vrai père qui le cherchait peut-être en vain à Java... Sa mère avait été donnée comme femme à Sentono, et maintenant, à eux trois ils formaient une famille.

Paîdi vint s'installer près de Sentono, qui commençait à

tailler avec son couteau la tige qu'il recourbait ensuite.

— Donne-moi un cheval.

Païdi se vautra dans la poussière, puis revint triomphant avec le nerf d'une feuille de palmier. Sentono en découpa un morceau, qu'il mit dans la partie recourbée de la tige, et l'attacha avec des fibres.

— C'est la tête, dit-il...

L'enfant contemplait en silence, et répétait sérieusement :

— C'est la tête...

Et, tout en travaillant, Sentono psalmodiait une mélodie aussi douce que la nuit. Il y avait encore un lambeau de feuille qui pendait à la tige. Il la coupa en fines lanières, et en fit une queue.

— Et maintenant, voilà le cheval.

Sentono présenta la tige au bambin qui s'en empara délicatement et la tint devant son ventre gonflé de riz, dont la peau était tendue comme celle d'un tambour. Ses yeux rayonnaient sous l'unique mèche noire. Sentono prit l'enfant sur ses genoux et frotta son nez contre la joue de Païdi en un geste plein de tendresse, puis il resta immobile, appuyé contre le chambranle de la porte et, tenant toujours l'enfant sur ses genoux, il continuait à chanter.

Le gamelan résonna sous le hangar des jeux. Sentono et Païdi contemplaient la lune, qui apparaissait derrière les palmiers. Ils écoutaient la musique mélancolique.

Sentono, qui tenait toujours l'enfant contre lui, se sentit envahi d'une paix profonde, tandis que Païdi tombait dans une bienfaisante béatitude.

Noer aussi fumait sur le pas de la porte. C'est alors qu'une silhouette féminine se glissa à travers la place déserte et passa devant Noer et Roeki : « Saïma »... Quelque chose remuait à l'autre bout de la place, du côté des bambous et du puits. Noer leva la tête, épia, tel une panthère à l'affût. Soudain il sursauta. Saïma le frôla en poussant un cri de frayeur.

— Lah... ilah... Allah !...

— Où vas-tu ? lui demanda Noer d'une voix menaçante.

Elle rejeta la tête en arrière et rit d'une manière provocante.

— Je vais chez les Chinois, que me veux-tu ? Tu n'es pas mon homme.

Elle s'enfuit. Une ombre se détacha de la haie de bambous.

— Chinois, murmura Roeki.

Noer était toujours à l'affût. Sentono aussi s'intéressait à la scène. Ils étaient unis par la haine commune qu'ils nourrissaient contre l'homme d'une autre race qui leur dérobait leurs femmes. Sentono renvoya l'enfant chez sa mère et prit son parang; Noer s'était glissé à l'intérieur de la chambre et avait pris le tjankol de Roeki.

Saïma avait dépassé le puits, à l'extrémité du pondok. L'ombre la suivait. Noer hésita un instant, puis, sans mot dire, il se hâta vers les deux silhouettes, suivi de près par Sentono... Saïma cria brutalement :

— Que voulez-vous?

Ils ne répondirent pas, mais on entendit presque aussitôt des coups sourds et les hurlements du Chinois.

Pareils à des fourmis, les coolies sortirent immédiatement de leurs chambres, attirés par le bruit. Leurs voix résonnaient triomphalement et la nuit s'emplit bientôt de cris furieux. Les hommes frappaient à l'envi avec leurs couteaux, leur tjankol, et des bouts de bois. Ils hurlaient comme des déments et cette tempête de cris couvrait les gémissements du Chinois.

— Nous t'apprendrons à nous voler nos femmes.

Une joie maladive s'était emparée de tous ces hommes à la vue de Noer assommant le Chinois à coups de tjankol.

Le céleste, recroquevillé par terre, tâchait de se préserver la tête. Noer et Sentono étaient penchés sur lui. Le premier frappait rageusement, sans diriger ses coups, ivre de sang, de meurtre et de vengeance. Toute sa rancune refoulée s'exprimait par cette rage de destruction. Quant à Sentono, le sentiment de force qui l'envahit mua cet homme paisible en une brute farouche, mais ses mains hésitaient encore et il regardait la foule.

— Ajo... n'ai pas peur, tue-le...

Et tous, y compris Noer, l'excitaient au meurtre. C'est alors que Sentono brandit son arme redoutable et en frappa aveuglément la masse gémissante. Un cri sauvage déchira la nuit, un jet de sang jaillit du corps mutilé, et la curée commença... Hurlant et riant, tous frappaient à coups redoublés de tjankol et de couteau. Du sang, du sang, il y en avait partout. Il jail-

lissait du corps convulsé, il coulait d'horribles plaies. La terre en était tout imprégnée.

Le Chinois n'était plus qu'un cadavre et ils frappaient toujours, insatiables dans leur cruauté. Tous voulaient tuer l'homme d'une autre race, plus fort, plus riche qu'eux, et ils ne se contentaient pas de le tuer, ils voulaient le mutiler de leurs mains brunes. Ils les plongeaient dans la chair saignante, implorant Allah à qui ils offraient ce sacrifice. Le sang collait à leurs visages, sur leurs torses nus, entre leurs orteils.

Soudain, ils se calmèrent. Leur haine longuement nourrie était assouvie. Ils redevinrent posés et tranquilles, toute leur cruauté refoulée au plus profond d'eux-mêmes. Leurs visages reprirent leur expression habituelle. Ils allaient s'en retourner vers leurs chambres quand la voix d'Amat les interpella. Ils restèrent silencieux autour des restes du Chinois.

— Qui a fait cela? interrogea Amat d'une voix menaçante.

Ce n'était là qu'une feinte, car en lui-même il épousait la haine de ses frères de race et avait assisté, dans l'ombre, à cette scène de carnage. Mais son rôle était de punir. Il était le mandor et devait rester hors d'atteinte. Il fallait que sa responsabilité ne fût pas engagée.

— Qui a tué le Chinois?

Tous se taisaient. Quelques-uns essuyaient leur couteau taché de sang, en jetant des regards obliques vers Sentono.

— Ajo, qui a fait cela?

Puis Noer répondit cyniquement :

— Nous l'avons tous fait... Le mandor sait bien qu'un seul homme ne viendrait pas à bout d'un Chinois.

Les coolies se dispersèrent lentement, et Amat les suivit. Il savait que la police ne démêlerait jamais la vérité et qu'elle s'en tiendrait à l'explication de Noer : le lynchage du Chinois. Il serait impossible d'emprisonner tous les coolies d'une parcelle... Le travail s'en ressentirait et, après tout, un Chinois de plus ou de moins, cela n'importait guère aux dirigeants.

Il avançait tout en pensant aux événements auxquels il venait d'assister, quand il fut accosté par Saïma.

— Que veux-tu?

— Roeki a assassiné le Chinois, mandor. J'étais avec le Chinois quand Roeki, Noer et Sentono se sont approchés. Ils ont

frappé tous les trois, mais c'est Roeki qui l'a tué, je l'ai vu moi-même et j'en témoignerai devant le contrôleur, sous la foi du serment.

La haine illuminait son regard. L'insulte que lui avait faite Roeki était encore toute fraîche.

Amat la dévisagea.

— Va-t'en, dit-il brutalement, tu mens, personne n'écoutera le bavardage d'une fille. S'il faut témoigner, je te dirai bien contre qui tu devras le faire et, si tu ne m'obéis pas... prends garde à toi... Compris?

— Saja... mandor.

Puis elle s'enfuit.

Elle comprenait qu'elle devrait témoigner, qu'Amat voulait assouvir une vengeance personnelle et le mandor était le maître. Elle jurerait sur le Coran, et si Allah se fâchait, elle n'y pourrait rien.

Amat la suivait et une pensée prenait lentement corps dans son cerveau de primitif. Il pourrait contraindre Saïma à témoigner, il pourrait contraindre Roeki et Sentono. Il s'arrêta. Devant lui, Noer nettoyait le tjankol meurtrier de Roeki. Rien dans son attitude ne trahissait qu'il eût vu le mandor. Amat s'approcha de lui et lui demanda :

— Pourquoi laves-tu ton tjankol?

— Ce n'est pas le mien, répondit le coolie.

— A qui est-il?

— A Roeki...

— Pourquoi le nettoies-tu?

— J'aide Roeki.

Amat se baissa et désignant l'instrument de travail :

— C'est du sang.

Noer ricanait.

— Et alors?

Amat resta un instant devant l'homme, puis reprit son chemin, sans rien ajouter.

Noer le suivit du regard. Il le vit traverser le pondok baigné de lune. Le son du tong-tong vint briser le silence. Neuf heures... Noer alla rejoindre Roeki dans sa chambre.

— Voilà ton tjankol. Sentono a abattu le Chinois comme un cochon.

Deux autres coolies entrèrent et racontèrent qu'on transportait le cadavre dans la maison du tuan, puis le silence se fit. Ils écoutèrent la sarabande des rats et le bourdonnement des moustiques. Ils s'endormirent comme des bêtes.

*
* *

Kromoredjo était enfin revenu de l'hôpital. Il marchait à l'aide d'une béquille rudimentaire, faite d'un solide bâton. On lui avait coupé la jambe, à la hauteur du genou.

— Ts... eh..., s'écrièrent les coolies tout étonnés. Kromoredjo est revenu.

Puis ils riaient, en se montrant sa jambe mutilée.

— Eh !... ils lui ont coupé la jambe, maintenant il est infirme.

Kromoredjo honteux se taisait. C'était une grande honte d'être infirme. Il rejoignit sa chambre, en boitillant, et y trouva Roeki.

— Ts... He... Kromoredjo, je croyais déjà que tu étais mort.

— Je ne suis pas mort, mais ils m'ont coupé la jambe.

Il alla s'asseoir sur sa couche et découvrit son moignon. Roeki poussa un cri d'étonnement :

— Ts... Ts? Non, une chose pareille !

Kromoredjo baissa la tête.

— Si j'étais resté au pondok, je serais mort, mais je préférais mourir, c'est ce que j'ai dit au tuan docteur. Il s'est mis en colère, il m'a fait endormir, mais m'a rendu vivant plus tard. Que pouvais-je faire? Quand on est un coolie et qu'on vous commande de laisser couper votre jambe, on est bien obligé d'obéir.

Kromoredjo cherchait à présent, sous l'oreiller, la petite boîte de cigarettes qu'il y avait laissée.

— C'est Noer qui l'a prise, lui dit Roeki.

— Noer de la parcelle I?

— Oui, il dort ici à présent. Il a pris tout ce qu'il a trouvé et il l'a vendu. Pourquoi n'avais-tu pas tout emporté à l'hôpital?

— J'étais malade.

— Nous avons tué un Chinois, hier, racontait Roeki.

Mais Kromoredjo ne répondait pas. Il était coolie depuis

longtemps déjà et il avait assisté au meurtre de sept Chinois. Cela n'avait aucune importance à ses yeux.

— Je peux retourner à Java, poursuivit-il, mais j'ai honte.

— Chez toi à Java?

Et tous deux se turent, en proie à une sourde nostalgie. Puis, après un moment, Kromoredjo mit sa main sur son moignon et dit :

— Je préfère rester ici. Peut-être pourrais-je devenir surveillant de bureau.

— Alors tu ne retournes pas?

— J'ai honte, ils se moqueraient de moi au village, je suis pauvre et mutilé.

— Alors, tu resteras coolie... jusqu'à la mort?

— J'y suis déjà habitué.

Roeki ne répondit pas, car il approuvait Kromoredjo.

Kromoredjo fut proposé comme gardien de la parcelle I.

Il prit le coussin sale et graisseux, son unique bien, et s'en fut avec Roeki vers sa nouvelle destinée.

Ils devaient marcher une bonne heure et Kromoredjo avançait péniblement. Il faisait nuit quand ils arrivèrent chez le tuan. Une lampe à pétrole éclairait la cuisine, et quand nos deux amis s'approchèrent, Roeki reconnut Karminah qui vaquait aux soins du ménage.

— Ah, Karminah, comment vas-tu?

La jeune fille sonda l'obscurité.

— Qui parle? dit-elle d'une voix toute métamorphosée.

Elle sortit, les deux poings sur les hanches et, reconnaissant Roeki, elle l'invectiva.

— Comment oses-tu t'approcher de la maison du tuan, le torse nu? N'as-tu pas honte?

Le pauvre Roeki baissa la tête. Les quelques sous qu'il gagnait suffisaient à peine à le nourrir, et si, par hasard, il lui restait un peu d'argent, il le perdait au jeu. Karminah avait grossi, elle était devenue cossue et pleine d'autorité, elle portait des corsages ornés de dentelles, de petites mules, et son chignon s'ornait d'une épingle d'or. Elle avait abandonné les lourds travaux et vivait avec le tuan hollandais. Elle avait mieux réussi que Roeki et pouvait se moquer d'un pauvre coolie.

Un commis vint bientôt et ordonna à Kromoredjo d'aller

au pondok. Les deux amis se séparèrent à la sortie du jardin sans même se regarder.

Roeki reprit mélancoliquement le chemin de son pondok. Il était triste. Kromoredjo avait évoqué Java, il avait revu Karminah, et de fil en aiguille il en vint à penser à nenneh, à son buffle et à son village. Il se revoyait dans son herbage, le volcan au loin ; le riz mûrissait et l'épervier lançait son cri dans le ciel bleu.

Les nuages passaient rapidement au-dessus de lui, le soir tombait, chacun rentrait au kampong... le bain dans la rivière... la prière du soir... puis la voix de nenneh qui l'appelait pour aller se coucher... Soepinah... quand le riz serait coupé... Qui en avait fait la moisson? Était-ce nenneh? et qui avait pris Soepinah?

Roeki s'était inconsciemment éloigné du chemin et se dirigeait, comme en songe, vers la forêt. Un mince croissant lunaire répandait sa lueur blafarde sur le paysage. Des milliers d'étoiles brillaient au firmament. Autour de lui, à perte de vue s'étendait la terre sombre et déserte, et, soudain, la forêt redoutable et mystérieuse s'éleva devant lui. Il avançait toujours. Perdu dans son rêve nostalgique, il prit une sente étroite, qu'il suivit longtemps. Il arriva bientôt à une clairière où se dressait une petite hutte abandonnée. Il y pénétra et se laissa tomber sur le sol, recouvert de végétation. Les moustiques le piquaient cruellement, les fourmis lui dévoraient les pieds et les cigales l'assourdissaient de leurs chants. Les singes dormaient sur des branches au-dessus de sa tête. Des animaux rampaient dans l'obscurité et mêlaient leurs cris aux bruissements de la nature.

Roeki écoutait ce concert sylvestre. Il songeait aux jours heureux sans mandor, sans tong-tong et sans contrainte. Il regrettait la douceur de cette vie. Un ardent désir de liberté l'avait poussé vers la forêt. Il se sentait apaisé malgré les tortures de la faim, car il s'imaginait qu'il ne travaillerait plus, qu'il avait fui pour toujours le pondok et la servitude, et, bercé par ces douces pensées, il ne tarda pas à s'endormir.

*
* *

C'était le début d'une longue journée de travail. Les coolies attendaient qu'on leur désignât une tâche. Roeki manquait à l'appel.

— Peut-être s'est-il rendu dans un autre pondok? suggéra l'assistant qui faisait l'appel.

— Non, je crois qu'il s'est enfui dans le bois.

— C'est possible, Amat, tes hommes peuvent partir.

Les coolies attendirent que le mandor leur transmît l'ordre du tuan, mais Amat s'approcha de l'assistant en murmurant :

— Que tuan veuille bien m'écouter... Peut-être quelqu'un a-t-il excité Roeki à la révolte?

— Si monsieur le permet, je voudrais retenir trois coolies : Noer, Sentono et Saïma. Les autres pourraient partir.

Le tuan acquiesca, et Amat se tourna vers les hommes.

— Sentono et Noer resteront ici, les autres peuvent partir.

Puis s'adressant à la mandore Minah, il lui dit de retenir Saïma.

La jeune fille se joignit à Noer et à Sentono.

— Tu crois vraiment que quelqu'un a poussé Roeki à fuir?

— Oui, peut-être quelqu'un qui avait intérêt à ce qu'il ne témoignât pas contre lui.

Noer eut un brusque mouvement de tête, vite réprimé.

— Que veux-tu dire? demanda le tuan.

— Un Chinois a été assassiné dans notre pondok.

Amat et Noer échangèrent un rapide regard, chargé de haine.

— Et Roeki connaît-il le coupable?

— Peut-être bien.

— Et les autres le connaissent-ils aussi?

— Peut-être.

— Pourquoi Roeki se serait-il alors enfui?

— Peut-être a-t-il peur, il est encore novice.

L'assistant se rappela l'enquête faite par la police. Elle n'avait donné aucun résultat. Les enquêteurs s'étaient butés au mutisme des coolies qui feignaient ignorer le coupable.

— Ils ont tous menti à la police. Qui craignaient-ils?

— Peut-être le coupable.

Noer s'éloigna de quelques pas.

— Surtout, pas de longues histoires, mandor. Qui est le coupable?

— Les témoins que vous voyez là prétendent que Noer est le coupable.

— Non, s'écria Noer avec passion, ce n'est pas vrai.

— Silence, commanda l'assistant.

Puis s'adressant à Amat :

— Donc c'est Noer? Qui peut le prouver?

— Roeki aurait pu témoigner. Sentono et Saïma aussi, ils assistaient au meurtre du Chinois.

— Sentono?

— Oui, tuan.

— Noer a-t-il tué le Chinois?

Sentono hésitait et jetait un regard oblique vers Noer.

— Réponds, hurla Amat.

— Peut-être Noer l'a-t-il tué, répondit-il doucement.

L'assistant s'impatientait.

— Peut-être, peut-être, ce n'est pas une réponse.

— Oui, tuan.

Et Noer hurla de nouveau :

— Non ce n'est pas moi.

— C'est lui qui a tué, Saïma peut le dire et Roeki aussi.

— Ne l'as-tu pas tué toi-même, Sentono?

— Non pas moi, dit-il comme dans un souffle.

L'assistant dévisagea les trois coolies.

— Toi, Sentono. As-tu vu si Noer a tué?

Sentono se rendait compte à présent qu'Amat tenait à ce que Noer fût l'assassin. Il craignait Noer, mais davantage le mandor et puis, il s'agissait de se défendre, d'échapper au tuan, au tuan besar, aux juges. Il avait naguère été condamné parce qu'il s'était évadé. Une peur atroce l'envahit. Il était maintenant certain d'une chose. Il fallait accuser Noer, c'était sa seule planche de salut.

— Je l'ai vu, dit-il d'une voix claire.

Et maintenant aucun supplice n'eût pu le faire revenir sur sa déclaration.

— Pourquoi ne l'as-tu pas dit à la police, quand elle t'a interrogé?

— J'avais peur, répondit Sentono.

Un sourire satisfait illumina la figure d'Amat. Il savait qu'il avait gagné la partie et ne regarda même plus Noer. Puis ce fut au tour de Saïma.

— As-tu vu qui a tué le Chinois?

— Oui, tuan.

— Dis-le-moi donc, mais avant de parler réfléchis bien, car l'assassin sera pendu.

Elle regarda Amat. Le dur regard du mandor pesa sur elle.

— Noer, murmura-t-elle, d'une voix à peine perceptible.

— Pourquoi ne l'as-tu pas dit plus tôt?

— J'avais peur, répondit-elle tranquillement.

— Et qui craignais-tu?

Saïma était perplexe. Si sa réponse mécontentait Amat, le mandor la châtierait durement.

— Elle craignait naturellement Noer, répondit Amat pour elle.

— Noer l'a déjà battue.

— Tais-toi, s'écria Noer. C'est la mandore Minah qui l'a battue parce qu'elle...

— La ferme, tu es toujours prêt à accuser les autres.

— Ce n'est pas moi, reprit Noer.

— Tais-toi, tu te défendras tout à l'heure devant le juge.

Puis se tournant vers Saïma :

— Donc tu avais peur de Noer? et pourquoi?

— Parce qu'il m'a battue, répondit-elle docilement.

— Et mandore Minah?

— Elle m'a battue déjà, mais elle est ma maîtresse, Noer m'a battue.

Elle avait menti, et rien au monde désormais n'aurait pu lui faire avouer son mensonge.

— Noer m'a menacée de me tuer comme le Chinois. Il était furieux parce que je refusais de le suivre, mais il ne paye jamais...

Elle confondait Noer et Roeki.

Et l'assistant pensait : « Simple histoire de femme, Saïma couche avec le Chinois, Noer et Amat sont jaloux de la femme du Chinois, et l'un de l'autre. Noer se venge du Chinois en le

tuant; Amat se venge de Noer, et Saïma venge le Chinois... »

Mais il demanda encore :

— Sentono ne l'a-t-il pas achevé?

— Non, c'est Noer qui l'a tué avec un parang.

— Mais je n'avais pas de parang, je n'avais qu'un tjankol, Sentono avait un parang.

— Il ment, s'écria Amat, il l'a tué avec le parang de Sentono.

Noer ne répondit plus. Il se sentait perdu. Le mandor avait gagné la partie.

*
* *

Il faisait grand jour, et le soleil brûlait cruellement. Sentono et Saïma tâchaient de se soustraire aux sombres regards du mandor dont ils craignaient l'astuce. Noer niait toujours en accusant Sentono et le mandor de mensonge.

L'assistant se fâcha :

— Tu ne sais que mentir et gueuler. Nous aurons bien le dernier mot mon petit bonhomme.

Puis s'adressant à Amat :

— Emmène les deux coolies au travail, je me charge de Noer.

Amat jeta un dernier regard vers Noer, puis il se détourna silencieusement en emmenant Sentono et Saïma, qui le suivirent, le tjankol sur l'épaule.

*
* *

Roeki errait dans la forêt depuis dix-sept jours. Il se nourrissait de fruits et de racines sauvages et se glissait furtivement le soir dans les pondok ou les kampong malais pour y voler de quoi subsister. Cette vie l'avait transformé en un parfait maraudeur. Sa figure était enflée par les piqûres de moustiques. Il était sale et dépenaillé et avait une vilaine blessure à la jambe. Le jour, caché sous les haies, il contemplait de loin les silhouettes des coolies au travail. Le son du tong-tong lui parvenait assourdi et n'évoquait chez lui que de lointains souvenirs. Il était libre comme il l'avait été à Java. Il dormait tout son saoul, et à son réveil, il restait des heures entières à

rêvasser. Il pêchait dans le canal qui traversait la forêt, et grillait de petits poissons sur un feu de branches. Jamais il n'avait connu pareil bonheur, depuis qu'il avait quitté son kampong natal. Heureux, il songeait en suivant du regard les ébats d'un singe sur les hautes branches des cocotiers. Il riait alors de bon cœur, de son rire heureux d'antan. Sa voix qui résonnait dans la forêt, et le cri des singes couvrirent un matin le bruit de pas qui se rapprochait de plus en plus. Une main écarta les branches :

— Mâ,... loe... Enfin te voilà...

Roeki effrayé se blottit dans son coin de végétation. Derrière lui se dressait le « tjeng-tjeng », l'agent civil du tuan besar.

— Pourquoi t'effrayes-tu, demanda-t-il ?

— Je ne t'avais pas entendu.

— Suis-moi, je te cherche depuis dix-sept jours.

Roeki le contempla. Sa liberté lui avait rendu tout son aplomb.

— Je ne veux pas te suivre.

— Ah, ne fais donc pas d'histoires, que cherches-tu dans la forêt? Tôt ou tard, tu devras rentrer au pondok. Il n'est pas si aisé de s'enfuir... Suis-moi donc, il m'a été commandé de te ramener.

Roeki lança un regard haineux au tjeng-tjeng, mais il se leva et finit par le suivre.

Ils parcoururent la piste et la plaine. La chaleur matinale n'avait pas encore absorbé les gouttes de rosée. Ils marchaient l'un derrière l'autre.

— Dois-je rentrer au pondok?

— Je te conduis au bureau du tuan besar et peut-être seras-tu envoyé en prison.

— Le tuan besar va-t-il me frapper?

Le tjeng-tjeng haussa les épaules.

— Comment veux-tu que je le sache?

Le tjeng-tjeng racontait que la police avait emmené Noer.

— Et pourquoi?

— Parce qu'il a tué le Chinois.

Roeki se tut tout en pensant que c'était Sentono le coupable. Mais que lui importait tout cela? N'était-ce pas en toute chose la volonté d'Allah qui commandait?

Le tjeng-tjeng s'arrêta un moment pour se confectionner une cigarette, puis il prit une feuille et du tabac qu'il offrit à Roeki.

Ils continuaient leur chemin, et comme ils étaient loin du tuan, le tjeng-tjeng trouvait qu'il était inutile de traiter Roeki avec sévérité. Il avait un bon petit métier, ne devait pas travailler la terre et vagabondait des heures entières le long des routes et aux alentours des kampong. Il devait ramener les fuyards au pondok.

— Tu devras témoigner que Noer a tué le Chinois.

— Et pourquoi ? demanda Roeki tout étonné.

— Parce que tu as vu que Noer l'a tué. Mandor Amat a déjà déclaré que tu l'as vu. Sentono et Saïma ont aussi témoigné contre Noer. Ils ont juré.

Et Roeki songeait que si telle était la volonté d'Amat, il témoignerait aussi contre Noer. Il les avait toujours craints tous les deux. Maintenant, il ne restait plus qu'Amat, qui était donc le plus fort. Ils approchaient. Roeki ralentit son pas et Ali jugea qu'il était temps de changer d'attitude.

— Ajo,... espèce de buffle, s'écria-t-il bien haut pour qu'on l'entendît de loin, tu es déjà ici depuis près d'un an et tu ne sais pas qu'il est défendu de s'enfuir dans la forêt... Attends un peu. Bientôt le tuan besar te rouera de coups, te crèvera les yeux, te tuera... avance donc... Je te cherche depuis dix-sept jours... Veux-tu jeter cette cigarette : qui t'a dit que tu pouvais fumer?

Roeki obéit. Il acceptait calmement les injures du tjeng-tjeng et les prenait pour ce qu'elles valaient. Ali était tjeng-tjeng et devait par conséquent lui parler ainsi.

Ils arrivèrent enfin devant le bureau. Ali eut un court entretien avec des commis, et bientôt la haute silhouette de l'administrateur apparut. Roeki mourait de peur. Il n'entendait pas les questions que lui posait le blanc. Dans sa terreur, il ne comprit qu'une phrase :

— Pourquoi t'es-tu enfui?

Pourquoi? Il avait revu Karminah, sa nenneh, son buffle, son kampong...

Il répondit tout bas dans son langage imagé :

— Silap hati... Mon cœur s'était égaré...

Puis il attendit.

— Silap hati... toujours la même bêtise. Qu'on l'emmène en prison, tjeng-tjeng.

Et la blanche silhouette disparut. Roeki avait de la chance. L'administrateur, suffisamment embêté par le meurtre du Chinois, n'était pas d'humeur à sévir davantage ce jour-là.

— Lève-toi pourceau, ordonna le tjeng-tjeng.

Et Ali recommença à l'injurier, puis quand ils furent assez éloignés du bureau, le tjeng-tjeng changea de ton, et demanda à Roeki s'il avait de l'argent.

— Pourquoi voudrais-tu que j'en aie?

La confiance renaissait entre eux.

— Ce serait mieux d'en avoir en prison.

— Je n'ai pas d'argent. Comment est-ce là-bas?

Ali haussa les épaules.

— Ce n'est pas autre chose qu'au pondok. On te commande ici, on te commande en prison. Tu auras assez à manger. Une fois par semaine, tu recevras un œuf salé, mais le soir tu devras t'endormir dans l'obscurité, et tu ne pourras pas fumer.

— Est-on battu en prison?

— Quelquefois. Si l'on te demande de témoigner contre Noer, il faut obéir, et si tu ne le fais pas, tu seras battu par Amat.

Róeki pensait :

« La prison, Noer en avait toujours dit du bien. »

Il songeait à toutes les vilenies que Noer lui avait fait subir et maintenant Allah lui donnait l'occasion de se venger. Il souriait en marchant.

Il témoignerait contre Noer... Il prêterait même serment. Et Roeki ne songeait pas un instant aux suites de ce faux témoignage.

Roeki témoigna contre Noer, qui fut condamné à quinze ans de travaux forcés, dans les mines de charbon de Sawah-Loento. Il expierait le meurtre du Chinois et une faute ancienne commise à Java. C'est ainsi que se manifestait la volonté d'Allah.

Roeki fut condamné à huit jours de prison, au bout desquels il reprit son travail aux côtés des autres coolies.

TROISIÈME PARTIE

Les années s'écoulaient sur un rythme monotone, Roeki n'était pas retourné à Java. A l'expiration de son premier contrat le mandor principal l'avait invité un soir à venir prendre le café chez lui pour lui parler de choses sérieuses. Roeki en avait été très flatté. Il ignorait que l'homme avait tout intérêt à lui faire signer un nouveau contrat.

Iman lui avait prêté une camisole et un serre-tête. Ainsi vêtu il pourrait se rendre chez le mandor dont la maison était située sur la place du pondok. C'était une petite construction de bois comprenant deux chambres et une cuisine. Roeki y entra timidement. Tous ses compagnons vêtus décemment étaient accroupis autour de l'hôte. Le jeune homme salua humblement. Il avait peur et était embarrassé, car il considérait le mandor comme l'impitoyable remplaçant du tuan. Roeki était d'autant plus étonné de le voir aimable et paternel avec les coolies. Il s'assit dans le cercle en écoutant l'homme qui parlait du travail et de l'exploitation. Deux petites lampes éclairaient de feux rouges sa figure. Il était vêtu d'un sarong et d'un serre-tête soigneusement drapé et Roeki songeait qu'il ressemblait étrangement à un chef de kampong.

— Et toi, Roeki, tu seras libre bientôt? Ton contrat expire dans trois jours!

— Saja, Pâ.

— Et que comptes-tu faire? Veux-tu retourner à Java?

Le jeune homme leva des yeux étonnés. Avait-il bien entendu? Le mandor lui avait demandé ce qu'il voulait faire, à lui, qui depuis trois ans, n'avait plus de volonté... Vouloir... il l'avait désappris, sa personnalité avait été anéantie, et subitement on lui demandait ce qu'il voulait faire! Dans trois jours, il serait libre. Il revit soudain sa vieille nenneh, trop faible pour soigner le buffle, et dit d'une voix dolente qu'il retournerait à Java pour y cultiver son champ. Il était fatigué du long

labeur, du tong-tong et de l'esclavage. Il avait la nostalgie de son kampong... il entendait en songe, le bruissement de sa rivière et le murmure de la prière du soir. De toute son âme il désirait revoir son village... Le mandor l'approuvait. Certes, le travail était dur et cruelle la nostalgie. Comme il le comprenait. L'impitoyable garde-chiourme se muait à l'occasion en prêtre, confessant ses ouailles. Sa voix résonnait dans la petite chambre et entraînait ses auditeurs vers un but intéressé.

— Mais pense bien, mon fils — poursuivait-il en s'adressant à Roeki, — que diront les gens de ton kampong quand ils te verront pauvre et déguenillé? Leur diras-tu que tu n'étais qu'un misérable coolie, qui peinait du matin au soir dans la forêt ou le marais? Ils te demanderont ce que tu rapportes du pays de l'or et des plaisirs. Tu n'auras même pas une jeune femme à leur montrer, car tu devais te contenter de celles des autres ou de filles. Tu n'auras pas de quoi te vêtir décemment les jours de Slamatan, car tu ne possèdes même pas une chemise. Ne se moqueront-ils pas de toi, mon fils, et ne t'accableront-ils pas d'injures? Je les entends dire :

« — Voyez, Roeki, ts, ts! Il revient nu comme un ver, du pays de l'or.

» Et ta nenneh se couvrira la face de honte devant ta bêtise. Ne seras-tu pas la risée de tout le kampong? »

Roeki avait écouté en silence le discours paternel du mandor, qui attendait la décision du jeune homme.

— Saja, Pâ!

Et les autres aussi baissaient le front, car ils étaient tous dans le même cas.

— Signe un nouveau contrat, conseillait le mandor. Un contrat de dix-huit mois... ce n'est pas long. Tu n'es plus un novice, on ne te frappera plus, car tu connais l'ouvrage... Et peut-être te donnera-t-on une femme, peut-être deviendras-tu mandor... Tu pourras alors épargner et retourner chez toi avec beaucoup d'argent. Tu pourras t'acheter un buffle et un champ. Si tu signes un nouveau contrat, tu retourneras riche à Java.

— Saja, Pâ.

— Et si tu signes, tu toucheras une avance de vingt florins sur tes gages.

Les coolies se redressaient. Vingt florins! Une fortune pour ces parias!

— Je signe, Pâ, je retournerai chez moi dans dix-huit mois.

Et c'est ainsi que Roeki, tout comme ses compagnons, s'astreignit à un nouvel esclavage.

Le mandor qui avait obtenu leur consentement, bénéficiait d'une gratification, mais les coolies ignoraient naturellement ce détail.

Roeki reçut vingt florins. Il joua deux nuits durant et perdit tout son avoir. Il ne s'était acheté ni camisole, ni serre-tête et sa couche était dépourvue d'oreiller. Tout restait donc comme par le passé. Et les dix-huit mois s'écoulèrent, au bout desquels Roeki signa un nouveau contrat, car il savait qu'il ne pouvait retourner pauvre à Java.

Il reçut vingt florins, mais ne joua plus. Cette fois, il se rendit au kampong malais, pour y acheter une camisole et un serre-tête, bien résolu à retourner chez lui à l'expiration des dix-huit mois. Chemin faisant, il vit dans une boutique chinoise une pendule à carillon qui jouait tous les quarts d'heure. Il en oublia sa camisole et son turban, et acheta l'objet pour vingt florins. Il retourna au pondok, heureux et content. Il ne pouvait se servir de la pendule, mais aimait à entendre son carillon et son tic-tac, et il s'amusait à la remonter à l'aide d'une grosse clef. Il éprouvait une joie enfantine et ne pensait pas que cette pendule lui avait coûté dix-huit mois d'esclavage. Elle marcha pendant deux mois, mais un beau jour Roeki la laissa tomber et elle se cassa. Il l'accrocha de nouveau au mur poussiéreux, où elle resta pendue sans vie. Personne ne s'en soucia plus. Son mécanisme se rouilla, et Roeki finit par la revendre à un Chinois, pour un florin qu'il perdit au jeu, car c'était jour de liesse...

C'est ainsi que s'écoulait la vie...

Les hévéas poussaient. Leur ombre recouvrait le sol. Une usine s'élevait à présent. On y manufacturait le caoutchouc brut. Sa présence rompait la monotonie des jours, en y apportant deux nouveaux éléments : la puanteur du caoutchouc, et le bruit des machines, qui devinrent le cœur de la nouvelle entreprise. Les coolies reprenaient le même travail tous les

jours. Ils vieillissaient sous le joug comme des bêtes apprivoisées, qui avaient oublié la liberté. Seuls, les tuans changeaient. Ils montaient en grade, ou retournaient en Hollande, quand ils prenaient du ventre. En général ils n'étaient plus aussi brutaux qu'au début, et frappaient beaucoup moins; le travail paraissait aussi moins dur aux coolies.

Et Java s'estompait de plus en plus dans la pensée de Roeki; nenneh était certainement morte et on avait sans doute abattu le buffle.

Depuis des années déjà Roeki était « inciseur ». Il incisait journellement les arbres qu'il avait plantés et vus pousser. Il recueillait le latex qui s'écoulait de la blessure, et le portait ensuite à l'entrepôt. Sa tâche était devenue une vraie routine et il l'accomplissait à la perfection. Il ne savait toujours pas pourquoi il travaillait et ignorait complètement ce qui advenait du latex qu'il récoltait. Il admettait les choses telles qu'elles se présentaient, sans y penser, et ne s'étonnait même plus à la vue de l'usine.

Il n'avait toujours ni femme, ni ami.

Kromoredjo travaillait dans la parcelle I et il ne le voyait presque plus. Karminah était partie vers un destin inconnu et Roeki menait une existence solitaire, mais il vieillissait et s'était accoutumé à la solitude. Il avait grossi et s'était laissé pousser la moustache. C'est pourquoi on commençait déjà à l'appeler « Pâ ».

Il ne possédait pour tout bien qu'un oreiller, car il s'endettait constamment et perdait toujours au jeu le peu d'argen qui lui restait de son salaire; et Roeki songeait philosophiquement que telle était la volonté d'Allah.

*
* *

La soirée était obscurcie par une pluie monotone, qui tombait régulièrement.

Roeki, assis dans la pénombre, aiguisait son couteau de travail. Sentono fumait silencieusement dans le fond de la chambre.

— N'aiguises-tu pas ton couteau, Sentono?

— Je ne l'aiguise plus. Mon contrat est terminé, et je

retourne chez moi. Je travaille depuis plus de vingt ans. Je suis vieux et je veux retourner à Java.

— Et qui retrouveras-tu là-bas, Sentono? Peut-être vaudrait-il mieux rester ici où tu as ta chambre et ton riz, car la vie à Java te sera pénible.

Sentono continua de fumer, puis après un long silence, finit par dire :

— Je dois penser à mon kampong, à mes parents, à mes frères et sœurs..., j'y ai laissé une maison, et j'y pense sans cesse. Je ne puis plus travailler, car ma main devient inhabile à la tâche, mon cœur s'égare, je dois retourner chez moi.

Roeki passa prudemment le doigt sur la lame de son couteau, puis il alluma une cigarette et s'adossa au mur.

— Reviendras-tu ici?

— Peut-être, si telle est la volonté d'Allah!

Roeki se taisait. Il pensait à Java. Il voyait Sentono dans son kampong, au pied du volcan. Il revoyait sa rivière et songeait au bain quotidien.

— Et ta femme, demanda-t-il subitement, son contrat n'est pas fini, n'est-ce pas?

— Elle restera ici...

— Me la donnes-tu pendant ton voyage? Je te la rendrai à ton retour, et si tu ne reviens pas, je la garderai.

— Je veux bien te la céder, si tuan le permet.

Peu lui importait qui prendrait sa femme. Son cœur n'était plus ici, ses pensées n'étaient plus que souvenirs de jours heureux. Dès demain, il s'habillerait de neuf, car Wirio avait épargné pour lui deux cents florins et trois pièces d'or. Il les prendrait avec son oreiller, mais abandonnerait les quelques ustensiles de cuisine, sa petite lampe, sa poule, ses poussins et sa femme. Il mettait ainsi un terme à sa vie d'esclave.

Roeki se rendit le lendemain chez l'assistant et le pria humblement de lui céder la femme de Sentono.

— En as-tu déjà parlé au mandor principal?

— Il est d'accord, si monsieur le permet.

— S'il en est ainsi, prends-là. Tu y as droit, grâce à ton ancienneté. Tu peux occuper la chambre de Sentono.

— Saja, tuan, merci tuan, tabeh tuan.

— Tabeh.

Roeki retourna au pondok, pénétra dans sa chambre, y prit son oreiller, qu'il mit sur la couche de Sentono.

Wirio qui préparait le repas, releva la tête.

— Demeures-tu ici, à présent?

— Oui, tuan m'a dit de rester ici.

Et la question était ainsi résolue.

Wirio lui prépara son repas du soir, comme elle l'avait toujours fait pour Sentono, et il mangea accroupi sur sa couche. L'ombre de la femme se détachait sur le mur. Elle rangeait casseroles et assiettes, la poule et ses poussins vinrent se blottir dans un vieux panier, que Wirio recouvrit d'un chiffon pour la nuit, puis elle se peigna, ôta sa camisole et remonta son sarong jusqu'aux aisselles. Roeki était content. Il regardait la chambre, la femme, les ustensiles de cuisine, la poule, toutes ces choses qui lui appartenaient à présent.

Wirio n'était pas jolie. Elle était vieille et sa poitrine ridée pendait. Son cou était maigre et noueux, ses cheveux rares, et il lui manquait une dent sur le devant. Elle était peu attrayante mais Roeki avait oublié le désir. Il vieillissait, aspirait surtout à être bien nourri : ce n'était pas en vain qu'on l'appelait déjà « Pâ-Roeki ».

C'était un jour de hari besar[1]. Roeki et Wirio étaient allés faire des achats à la ville. Le camion les avait déposés à l'entrée du bourg et maintenant, marchant l'un derrière l'autre, ils se dirigeaient vers le marché. Roeki était habillé de neuf. Il avait signé un nouveau contrat, et avait utilisé l'avance reçue à l'achat de vêtements. Avec le surplus, il s'était offert deux petites pièces d'or.

Wirio passait toute menue dans sa camisole étriquée et son sarong, mais en réalité, c'était elle qui commandait. Elle avait dit : « Nous devons épargner » et elle avait acheté les deux premières pièces d'or que Roeki eût jamais possédées; il la laissait faire, jugeant qu'elle était sage et économe, mais dans les rues du bourg c'est lui qui marchait en tête et lui parlait sans se retourner.

— Nous devrions aussi acheter des nangka. Je n'en ai plus mangé depuis que j'ai quitté Java.

1. Jour de liesse qui suit la paye.

— Nous en achèterons, mais suffisamment pour pouvoir en revendre ce soir dans le pondok.

Et Roeki suivait sa pensée.

— A l'extrémité de mon kampong, s'élevait un arbre de nangka... Personne ne l'avait planté, il avait poussé là, hors d'un tas d'immondices...

Wirio ne répondait pas. Elle calculait, mentalement, le gain qu'elle réaliserait si elle achetait un fruit entier. Peu lui importaient les souvenirs de Roeki. Elle ne connaissait pas son kampong, elle était venue du centre de l'île et ne lui parlait jamais des jours passés. Son mari là-bas était certainement mort, et, s'il vivait encore, il avait pris une autre femme.

— C'est la maison du nangka, répéta Roeki. Regarde, on en vend partout.

Et il lui montrait une échoppe, à l'entrée d'un petit jardin où fleurissaient pêle-mêle une multitude de plantes du plus gracieux effet. Un étroit chemin conduisait à une maisonnette en bois. Des rideaux blancs en masquaient l'entrée et, si l'on y pénétrait, on y découvrait quelques chromos grossièrement encadrés, qui décoraient les murs. Un feutre usé pendait à un crochet.

— N'achetons rien ici, dit Wirio. Tout y est plus cher. Nous prendrons un fruit entier au marché, nous l'ouvrirons et le partagerons à la maison.

Il n'était pas de son avis.

— Tu peux en acheter un entier au marché, mais je veux en manger un morceau tout de suite. Ceux-ci sont si beaux, et l'envie d'en goûter me ronge le cœur.

Il s'arrêta devant l'échoppe où une femme préparait des morceaux de nangka, qu'elle enveloppait dans les feuilles de palmiers. Elle avait des bagues aux doigts et ses pièces d'or ornaient sa camisole.

— Veux-tu m'acheter du nangka? demanda-t-elle à Roeki, tout en poursuivant son travail.

— Que coûte un quartier? demanda-t-il.

— Cinq cents.

Wirio lui fit signe que c'était trop cher, mais il n'y prit pas garde, choisit et paya un des paquets.

— D'où venez-vous? questionna la femme, tandis qu'elle leur remettait le fruit.

— Nous venons de loin, de Boekit Radjah, et nous allons au marché, mais j'ai envie de manger tout de suite du nangka. Il y a si longtemps que je n'en ai eu...

— Boekit Radjah?... J'y ai aussi été, mais il y a bien longtemps de cela quand j'étais encore « njai[1] ».

Roeki la dévisagea. Elle était vieille et avachie mais conservait encore de beaux traits. Il tâchait de se rappeler ce visage familier. « Njai à Boekit Radjah. »

— Oui, chez tuan Donk... j'ai d'abord été coolie, mais pas longtemps... Monsieur m'a fait sortir du pondok.

Il regardait la femme.

— Ts... Karminah!

Elle se mit à rire.

— Oui, je suis Karminah.

— Karminah! s'écria-t-il tout étonné. Je suis Roeki.

La vieille vendeuse battait des mains.

— Roeki... ts... ts... ts, nous sommes arrivés par le même bateau... et je ne t'aurais pas reconnu. Tu as une moustache, à présent — et Karminah riait. Je suis devenue grosse, mais j'ai eu deux enfants, deux filles...

— Des enfants?

— Oui, mais elles sont en Hollande. Tuan Donk les y a emmenées.

— Tuan Donk?

— Oui, d'abord il ne voulait pas avoir d'enfants...

« — Si tu deviens enceinte, me disait-il, je te renverrai au pondok, et tu devras recommencer à travailler. Je ne veux pas d'enfants à peau brune... »

Karminah souriait.

— Mais que pouvais-je faire, si Allah m'envoyait un enfant? Tuan était en colère... Quand il a vu la petite, avec sa jolie peau brun claire et sa figure qui lui ressemblait, il s'est radouci. Il a été très bon pour moi. Deux ans plus tard, j'ai eu ma deuxième petite fille à Tanah Boekit où monsieur avait été déplacé... L'aînée avait déjà huit ans quand il les a emmenées en Hollande. C'était mieux ainsi, car il y a beaucoup d'écoles là-bas. Elles deviendront des dames et épouseront peut-être un blanc...

1. Congaïe.

Elle se tut un instant. Elle était tout à ses souvenirs.

— Si elles étaient restées ici, elles ne seraient que des enfants de kampong... Ne veux-tu pas t'asseoir pour fumer une cigarette?

Elle lui désigna le petit banc de bois, à côté de l'échoppe. Roeki s'assit et sa femme resta debout. Wirio était gênée, car elle se sentait étrangère.

— Donc tu as donné tes enfants au tuan?

— Il m'a fait signer une lettre et m'a promis une maison. Puis, se retournant. — Voilà la maison que j'ai reçue. J'ai toujours le chapeau de monsieur. Après cela, j'ai encore été « njai » d'un autre tuan, mais il était toujours ivre. Tuan Donk était bon... J'ai encore son portrait avec les deux enfants... Mais maintenant elles sont bien plus âgées, et je ne les reconnaîtrais plus...

— Tu demeures seule, Karminah?

— Oh! non, dit-elle en riant. Je suis mariée. Mon mari est tailleur. C'est là ta femme?

— Oui, c'est ma femme, Wirio. Tu la connais, elle était sur le même bateau que nous...

— Wirio, oui, mais elle avait un enfant?

— Il est déjà grand et travaille maintenant.

Karminah, songeuse, secouait la tête. Y avait-il déjà si longtemps qu'ils avaient quitté Java?

— Vas-tu retourner à Java, Roeki?

— Peut-être bien quand j'aurai un peu d'argent... et toi?

— Moi, je resterai ici, mes enfants sont en Hollande, mon mari est ici, j'ai une maison. Qu'irais-je faire ailleurs? Mes parents sont morts sans doute, et je ne suis plus jeune... Allah l'a voulu ainsi.

Roeki approuvait.

— Je pense encore quelquefois à ce hangar de Java. Te rappelles-tu?

— Quand tu pleurais et que je te consolais. Quand nous avons marché jusqu'à la plantation. Mon pied saignait... Et puis, plus tard quand on t'a donnée à Parman.

— Oui, dit-elle en souriant.

— Et le mandor principal te battait.

Roeki jeta sa cigarette puis releva son sarong qu'il rattacha.

— Il y a longtemps de tout cela, et nous sommes devenus vieux. La prochaine fois que j'irai au marché je m'arrêterai chez toi, Karminah.

Elle avait déjà repris sa besogne. Ses traits ne trahissaient nulle émotion, mais quand Roeki lui dit adieu, elle lui tendit un gros morceau de nangka.

— Prends-le en souvenir du kwee-dodol, que tu m'as donné autrefois, pour me consoler; te souviens-tu?

— Adieu, Karminah.

Et Roeki s'en fut, précédant de nouveau sa femme. Elle avait à peine salué cette Karminah, qui portait encore une camisole de njai.

— Karminah est devenue très grosse, dit Roeki. Te rappelles-tu comme elle était mince quand nous avons quitté Java?

— Toutes les njai deviennent grosses, répondit Wirio. Elles paressent et mangent du cochon.

Ce disant, elle cracha dédaigneusement, mais comme Roeki la précédait, il ne s'en aperçut pas. Il mangea son fruit et le trouva presque aussi savoureux que ceux de son kampong.

Sentono ne revint pas, et Wirio resta avec Roeki. Elle ne signa plus de contrat, et devint une femme libre. Elle enseigna bien des choses à son mari, surtout comment il devait se comporter avec le mandor. Elle lui apprit à s'organiser une petite vie agréable. Il devint cantonnier du pondok. Il balayait la place du matin au soir, en soulevant des nuages de poussière. Il brûlait des tas d'immondices, mais n'avait toujours aucune idée de l'utilité de ce travail. Il confectionnait des jouets pour les enfants, enfin il construisit une petite échoppe où Wirio vendait des frian lises, les jours de paye et de hari besar. Wirio lui avait fait perdre le goût du jeu. Elle était active, économe et préparait les repas de Roeki, ceux des nouveaux coolies et des célibataires. Ceux-ci leur apportaient leur argent comme Roeki l'avait fait quand il n'avait pas encore Wirio. Elle soignait les poules et leurs poussins et vendait les jeunes coqs aux Chinois. Elle fit pour Roeki ce qu'elle avait fait pour Sentono, et c'est ainsi qu'il devint riche. Il était vieux, mais ignorait son âge; peut-être frisait-il la cinquantaine.

Et le tuan l'appelait aussi « Pà Roeki » et le traitait avec l'amabilité qu'on témoigne aux personnes d'âge.

Les soirs de clair de lune, les jeunes coolies l'entouraient et l'écoutaient raconter l'histoire des temps héroïques de Deli, avant l'arrivée des autos, des inspecteurs du travail, lorsque l'on pouvait encore impunément battre un coolie.

Il leur décrivait le travail de défrichement de la forêt vierge, leur racontait des histoires de Chinois qui attiraient chez eux les femmes du pondok, car ils n'en avaient pas dans leurs villages. Il leur racontait aussi qu'il s'était évadé, car il avait la nostalgie de Java, puis il avait témoigné contre Noer. Ces choses étaient si lointaines, qu'il finissait par croire que Noer avait tué le Chinois, et que c'était pour cela qu'il avait été envoyé au bagne.

Mais il ne parlait jamais de Saïma.

Il savait qu'elle était morte, victime d'une matrone. L'enfant aussi était mort. C'était un garçon aux yeux bridés et à la peau jaune. L'enfant et sa mère avaient été enterrés ensemble, dans le petit cimetière des coolies, derrière l'hôpital, mais Roeki taisait tout cela.

Il parlait de mandor Amat qui était retourné à Java, du tuan besar, qui ne faisait que boire et manger, et de l'assistant qui vous injuriait pour la moindre peccadille. Maintenant tout cela était changé. Et les jeunes coolies racontaient à leur tour des histoires de Java. Là aussi il y avait eu de grands changements.

Alors le regard de Roeki se perdait dans l'infini; il revoyait sa jeunesse : la plaine, le volcan, le kampong, nenneh et cette image restait toujours aussi vivante. Il ne songeait pas que nenneh devait être morte depuis longtemps, et que le buffle ne pouvait plus être en vie. Il oubliait que trente ans s'étaient écoulés, et que le kampong avait peut-être changé de place, et qu'il n'y avait plus trace du petit cimetière. Il oubliait que les enfants avaient vieilli comme lui et qu'ils avaient donné naissance à une nouvelle génération... Il revoyait les choses telles qu'il les avait quittées, plus clairement que jamais, car il les voyait avec son âme. Ses rêves étaient hantés par le volcan bleu. Il revoyait en songe les fourmilières, le petit cimetière abandonné et les buffles qui beuglaient au crépus-

cule. Il revoyait le ruisseau, les petites huttes dormant dans un pâle clair de lune. Les bambous se détachaient sur le ciel pâle, les grandes feuilles de palmier tremblaient dans la nuit, et nenneh dormait à ses côtés. Une fois encore il fut pris du désir nostalgique : revoir Java.

Son dernier contrat était terminé.

— Je veux retourner chez moi tuan, je suis vieux. Il y a bientôt trente ans que je travaille, et je ne veux plus signer de nouveau contrat. J'ai de l'argent tuan, et je pense à mon kampong. J'emmène ma femme Wirio.

— C'est parfait, Roeki. Reviens après le hari besar, et je te donnerai une lettre pour le directeur.

— Saja tuan.

Et Roeki se retira.

— Après-demain, et nous partons, dit-il en revenant chez sa femme.

Wirio continuait à vaquer aux soins du ménage.

— Après-demain, répétait-elle machinalement.

Quand elle eut achevé son travail, elle nettoya la chambre et mit tout en ordre, puis elle prit la poule qu'elle lia aux pattes.

— Je vais tout vendre, dit-elle. Nous ne pouvons emporter les casseroles et les poules.

Au bout d'une heure, elle revint avec douze florins. Elle prit une boîte de fer blanc qu'elle cachait derrière une poutre, et l'ouvrit.

Roeki était assis à côté d'elle. Ils triaient l'argent et le comptaient.

— Deux cent trente-cinq florins, s'écria Roeki.

Et ses doigts remuaient nerveusement les petites pièces blanches et les pièces d'or de Wirio.

— Nous sommes riches, Wirio, nous pourrons acheter un buffle et une maison.

— Et un champ, ajouta-t-elle.

Roeki, se tut, noyé dans son rêve nostalgique.

Le gamelan résonnait au loin, car c'était soir de paye. Une grande agitation régnait dans le pondok. Roeki et Wirio assis sur leur couche, étaient hypnotisés par l'argent qu'ils avaient étalé devant eux. La femme allongea la main.

— Que veux-tu? lui demanda Roeki.

— Le cacher, dit-elle.

Et elle rangea de nouveau l'argent dans la boîte, qu'elle dissimula derrière la poutre.

— Ajo, va dormir, dit-il.

Elle dénoua son chignon de faux cheveux et le pendit à un clou. Roeki ne la regardait pas, il pensait à l'avenir.

— Viens donc te coucher, dit la femme.

Et elle se glissa derrière lui en bâillant. Roeki s'allongea aussi, ses yeux étaient grands ouverts. La petite lampe continuait à brûler. Un tjitjak chassait les moustiques, un rat rongeait le bois du mur. Roeki écoutait tous les bruits, et ceux qui venaient du dehors, des rires et des cris, le son du gamelan... un homme qui récitait sa prière d'une voix monotone et rythmée.

Wirio s'était endormie la bouche grande ouverte. Dehors, les femmes libres se tenaient derrière leurs échoppes garnies de friandises. Roeki songeait et ne pouvait dormir. Il aurait aimé être parmi la foule; depuis des années, il n'avait fait que travailler pour Wirio. Il sciait du bois, portait de l'eau, râpait la noix de coco. Il confectionnait des ustensiles de ménage, avec des coques de noix et de vieilles boîtes. Il aurait voulu être libre, une fois seulement... Il partirait après-demain... C'était le dernier jour de paye. Il se souleva doucement et mit ses nouveaux habits. Il prit tout son temps, comme s'il se préparait à une cérémonie. Puis il retira de sa veste quelques pièces d'argent pour s'acheter des friandises et sortit. Il se perdit bientôt dans la foule qui encombrait le pondok, il s'arrêta devant les échoppes, s'acheta des fruits, des cigarettes. Les boutiques lui rappelaient la collation que lui avait offerte l'agent batave, quand il l'avait attiré à sa suite. Que diront Sidin et Karimoen, lorsqu'ils verront mon argent? J'irai au marché, et j'en reviendrai avec un buffle... nenneh..., et il fut repris par le rêve qui avait illuminé toute sa misérable existence de coolie.

Il s'arrêta enfin devant le petit hangar des jeux, il entendait le bruit des toupies sur les soucoupes :

— Wah... Klabang...

Des rires, puis de nouveau le bruit de la toupie, l'attente silencieuse.

Roeki regardait. Combien de fois n'avait-il pas joué, lui aussi? Depuis qu'il était avec Wirio, il ne jouait plus. Il contemplait le petit cercle en souriant.

— Le crapaud...

Roeki se baissa et jeta un cent sur le crapaud. La petite toupie se mit à tourner, tourner, puis ralentit pour s'arrêter sur le serpent.

Roeki se baissa de nouveau, mit un « cent » au point d'intersection de quatre cases, puis fixa la toupie tout en pensant qu'il avait encore neuf cents. Il pourrait jouer encore une fois avant de partir, tant pis s'il perdait, il rentrerait chez lui.

Il perdit.

Quelques instants il regarda les joueurs.

— Tu ne joues plus, Pâ Roeki?

— Je m'en vais après-demain.

Mais personne ne l'écoutait plus. Tous les regards étaient fixés sur la toupie, et ce fut de nouveau le crapaud qui l'emporta.

Roeki rentra chez lui. Il s'arrêta devant son baleh-baleh.

Wirio dormait toujours. La lampe fumait et il la mit en veilleuse, puis il se pencha vers l'endroit où sa femme avait caché l'argent, prit un florin, de la menue monnaie et retourna jouer. Il perdit tout et retourna chez lui. Il prit à nouveau la boîte d'une main hésitante. Il aurait voulu dormir. Le bruit des voix et du gamelan l'en empêcha. Il puisa encore dans la boîte qu'il remit ensuite dans sa cachette. Il irait jouer autre part, et ne miserait plus sur le crapaud qui lui portait malheur. Il jouerait le mille-pattes et regagnerait ses pertes. Il se faufila parmi les joueurs attentifs, son visage était semblable à un masque rigide. Il n'entendait ni les cris ni les rires et ne voyait que la toupie et les animaux grossiers, rouges et noirs tissés dans le tapis.

Il perdait toujours. Le mille-pattes ne lui fut pas plus favorable.

Quand il eut tout perdu, il retourna dans sa chambre et y prit la boîte entière, puis il revint parmi les joueurs. Il s'assit, ouvrit la boîte, et les autres regardaient avidement la petite

fortune de Roeki. Il prenait l'argent par poignées, et jouait comme un possédé. Il perdait, il perdait... Mais aucune émotion ne se lisait sur ses traits.

Il perdit tout son pécule, les pièces d'or, d'argent, ses vêtements, jusqu'à sa chemise, et revint chez lui, vêtu seulement de sa petite culotte. Il était calme et marchait la tête basse. C'était un pauvre vieux coolie usé par le travail.

Wirio s'éveilla quand il entra dans la chambre. Elle s'effraya de voir une ombre près de sa couche.

— Wah, pourquoi m'effrayes-tu ainsi? Je croyais que c'était un voleur.

— J'en suis un, répondit Roeki.

Il prit un peu de tabac dans sa vieille boîte et s'en fit une cigarette.

— D'où viens-tu, et pourquoi es-tu déshabillé?

Roeki se taisait. Elle le regardait fixement, puis ayant un pressentiment, elle se précipita vers la cachette.

— Où est l'argent, hurla-t-elle? Tu as joué n'est-ce pas? et tu as tout perdu.

— J'ai perdu, dit Roeki.

Et il s'assit les jambes croisées sous lui.

— Allah, Allah, se lamentait Wirio. Allah; Allah, et elle se prenait la tête dans les deux mains, Allah, Allah.

— Ne crie pas ainsi, le mandor pourrait t'entendre, et il se fâcherait.

Elle chercha encore la boîte, mais quand elle vit la cachette vide, elle devint furieuse, et lui montra le poing.

— Vous autres hommes, vous êtes tous des bêtes. Vous ne servez à rien, vous ne pouvez que manger et jouer. Vous ne pouvez même pas gagner. Jouer et perdre... Tout le fruit de mon travail, toutes mes économies. Avec quel argent irons-nous maintenant à Java?

Roeki ne répondait pas; on n'eût pu dire s'il l'entendait. Il continuait à fumer, dos courbé, les paupières mi-closes. Nulle expression n'agitait ses traits et un grand calme planait autour de lui. Wirio se rendit compte de cette inertie. Elle se calma, éteignit la petite lampe et commença à se peigner. Puis regardant Roeki :

— Ajo... viens donc te coucher, tu n'as pas dormi de la nuit.

Il fit semblant de ne pas l'entendre, mais s'étendit sur sa couche dès qu'elle fut sortie. Il jeta sa cigarette et sa main sous la joue il s'endormit paisiblement.

*
* *

Il faisait à peine jour quand Roeki atteignit la maison de l'assistant. Il tremblait de froid. Le vent était humide et il n'avait pour tout vêtement que sa culotte de travail. Il toussa dès qu'il entendit du bruit dans la maison.

— Est-ce toi Pâ Roeki?

— Saja... Tuan.

— Tu viens pour ton billet de libération?

— Je désirerais signer un nouveau contrat, tuan.

L'assistant regardait le vieux coolie d'un air étonné.

— Pourquoi n'es-tu pas habillé, tu ne connais donc pas le règlement?

Roeki baissa la tête.

— Je n'ai plus de camisole, tuan.

— Plus de camisoles, mais tu en avais plusieurs. Où sont-elles donc toutes passées?

— Je ne les ai plus, tuan.

— Aurais-tu joué, par hasard?

— Saja tuan, j'ai joué.

— Et tu as perdu?

— J'ai perdu, tuan.

— Mais ton argent?

— J'ai perdu, tuan. Je n'ai plus rien, et je désirerais signer un nouveau contrat. Ma femme doit acheter des casseroles, elle n'a pas de quoi préparer nos repas.

Il se fit un silence. Roeki croyait que le tuan se fâcherait, mais celui-ci restait calme. Il secouait la tête et le son de sa voix était tout changé.

— Tu dois donc recommencer à travailler Roeki? Et par ta faute tu ne reverras jamais ton kampong?

Roeki, la tête basse se taisait.

— Et si tu meurs ici, on t'enterrera en pays étranger.

Roeki semblait hésiter, puis relevant la tête il regarda

l'assistant. Ses yeux où depuis longtemps déjà s'était éteinte la dernière flamme du désir, étaient calmes. Il dit avec un imperceptible haussement d'épaules :

— Nassip... le destin de l'homme... la volonté d'Allah...

Et il signa sans regrets ni amertume.

Il s'engageait encore une fois pour dix-huit mois. C'était son dix-neuvième contrat.

M. H. SZÉKELY-LULOFS.

ADAPTÉ DU HOLLANDAIS PAR NELLY. ED. WEINSTEIN.

LES SCIENCES EXACTES A L'EXPOSITION

Malgré l'unité foncière de la science, qui est postulée par tous les savants, — puisqu'elle n'est, au fond, qu'un reflet de l'unité de l'intelligence humaine, — il convient, pour le moment, de distinguer les sciences exactes... et les autres. Ces dernières, qui constituent la triade biologie-psychologie-sociologie, ont déjà abouti à des résultats essentiels, voire définitifs. Mais elles sont encore éloignées d'une synthèse comparable à celle qui vient d'être construite par la physique et les sciences qui gravitent autour d'elle.

Il était donc naturel que les sciences exactes eussent une place d'honneur dans une *Exposition des Arts et des Techniques dans la vie moderne :* elles accaparent la majeure partie du *Palais de la Découverte*, et elles figurent aussi en divers autres lieux, que nous mentionnerons chemin faisant. Car, sans parler des techniques proprement dites, les sciences exactes se subdivisent elles-mêmes en sciences pures (ou sciences de lois) et en sciences appliquées (ou sciences de faits).

Évocations historiques.

Tout comme l'exposé des connaissances actuelles, l'histoire de la science et de la technique possède un intérêt hautement éducatif. Sous une forme un peu dispersée, l'*Exposition* s'est efforcée d'évoquer à la fois les grands faits et les grands hommes.

L'histoire de la civilisation débute à la salle D du *Palais de la Découverte :* des instruments primitifs et des gravures rappellent les techniques préhistoriques, qui se limitèrent longtemps à la chasse, à la pêche, à l'agriculture, à la lutte contre les intempéries. Puis, d'un bond, dans les salles avoisinantes, nous sautons au moyen âge, à qui nous sommes redevables du harnais, du gouvernail, de la boussole, de l'imprimerie. Les siècles suivants sont surtout caractérisés par des progrès en optique et en chaleur : le microscope et le télescope, puis la photographie, les progrès de l'éclairage ; l'évolution des moyens de transport, depuis la marmite de Papin, la locomotive de Stephenson, le premier ballon à hydrogène, le fardier de Cugnot, — vénérable ancêtre de l'automobile. Au siècle dernier surgissent le télégraphe et les machines électriques. L'époque contemporaine est placée sous le signe, peut-être ironique, de « la joie de vivre » : on y insiste sur les apports de la technique dans l'utilisation des loisirs. Mentionnons, entre parenthèses et pour n'y plus revenir, la documentation relative aux rapports entre la science et l'art : influences sur les techniques musicales, picturales et architecturales, influence sur le choix du sujet, etc.

C'est également à des évocations historiques que sont destinées plusieurs peintures murales du Grand-Palais : le levier, l'arc, la voile, le rouleau, la roue, la fronde...

Voilà pour les grands faits et voici pour les grands hommes.

Mais, avant de passer à ce second aspect de l'histoire de la science, nous ne manquerons pas de mentionner l'immense fresque de Raoul Dufy, au *Palais de la Lumière :* le premier plan représente une centaine de savants, pris parmi les plus illustres, de l'antiquité à nos jours, alors que le fond nous fait passer du calme de la nature, il y a trois mille ans, aux métiers médiévaux et à la domestication des énergies naturelles par la thermodynamique et par l'électricité.

Signalons également qu'entre le Grand-Palais et le pont Alexandre III, une des premières maisons d'édition parisiennes a installé, dans son pavillon, un « Panorama de la pensée humaine à travers les âges » : les grands artisans du progrès y ont été très judicieusement et très impartialement choisis, depuis Thalès jusqu'à Planck et à Einstein ; chacun

des cent cinquante panneaux comporte un portrait et une ingénieuse illustration photographique, qui commente la contribution du penseur à l'œuvre commune.

Le *Palais de la Découverte* comprend une « Salle des Reconstitutions historiques », au centre de la section chimique; quatre grandes époques de la chimie y sont commémorées : un laboratoire d'alchimiste, le laboratoire de Lavoisier, celui de J.-B. Dumas et celui de Berthelot.

Ajoutons, dans le même ordre d'idées, qu'une salle de la section de radioactivité a été consacrée à ses immortels fondateurs Pierre et Marie Curie : des photographies, des lettres, des souvenirs retracent la vie pénible, simple, unie des deux savants qui ont si puissamment aidé à notre connaissance de l'infiniment petit, à notre compréhension de la matière.

Les nombres et les formes.

Après ce coup d'œil rétrospectif, nous abordons l'état actuel des sciences exactes, qui étudient les nombres et les formes, la matière, les radiations, avec, comme annexes, l'Univers et la Terre.

A la base de toute pensée, se trouvent la logique et les mathématiques, sciences si voisines qu'elles se confondent presque. Si un mathématicien suisse [1] a pu définir la logique comme étant « la physique de l'objet quelconque », les mathématiques sont également une science physique, qui s'occupe des notions les plus simples de toutes, — soit dit sans humour, — c'est-à-dire des nombres et des formes.

Ce n'est pas un des aspects les moins surprenants de la science contemporaine que d'avoir déboulonné les vérités mathématiques de leur piédestal de « vérités absolues ». La critique de la notion de *mesure* par Albert Einstein d'abord, puis par Werner Heisenberg, est venue apporter une confirmation inattendue aux idées d'Auguste Comte, pour qui « toute proposition qui n'est pas strictement réductible à l'énonciation d'un fait ne peut offrir aucun sens réel et intelligible ». Quel que soit le degré d'abstraction qu'atteignent

1. Ferdinand Gonseth.

les mathématiques, elles sont toujours, ou l'expression, ou la généralisation d'un fait expérimental. Et c'est d'ailleurs pour cela qu'« il n'y a pas une science moderne qui n'ait fréquemment à utiliser les mathématiques » : il suffira d'examiner les présentations — à la fois suggestives et accessibles — du Grand-Palais (salles 31 et 32) pour comprendre l'invasion croissante des sciences par le calcul et par la géométrie.

La salle ronde est plus spécialement consacrée aux *nombres*. Sur la porte, qui y mène, on n'a pas gravé la pensée de Platon : « Nul n'entrera ici s'il n'est géomètre » ; mais on a reproduit la formule, qui se lit : « *e* puissance *i pi* égale moins un », pour rappeler charitablement aux visiteurs qu'à l'imaginaire près, les fonctions circulaire et exponentielle coïncident ! Un tableau noir résume une leçon d'Emile Borel, qui est, en France, le maître incontesté du calcul des probabilités. Et la corniche est ornée de 708 chiffres, commençant par 3,14..., car on ne connaît, à l'heure actuelle, du nombre *pi*, que les 707 premiers chiffres après la virgule... Enfin des tableaux muraux retracent l'histoire des mathématiques, qui sont devenues progressivement la grammaire de la science.

La salle voisine contient une magnifique collection d'instruments mathématiques, dont certains reviennent à plusieurs dizaines de milliers de francs : coordinatographes, intégrateurs, différenciateurs, analyseurs harmoniques, etc. ; mais c'est surtout la salle des *formes :* lignes, surfaces, volumes.

Trois « albums » de cinquante courbes chacun sont « feuilletés » au moyen d'une manivelle : album de courbes algébriques, album de courbes transcendantes, album de courbes diverses. La plupart de ces courbes ont une valeur artistique indéniable et se retrouvent dans la nature, morte ou animée. A chaque « page », on voit en même temps la courbe et son équation, ce qui permet de s'initier à la correspondance entre les formes et les nombres.

Des surfaces et des volumes, aux noms étranges, remplissent les vitrines avoisinantes. Les unes sont formées de fils tendus (ce sont les surfaces « réglées ») ; d'autres ont été réalisées en moulages. Et l'on pourra se rendre compte qu'il y a des cas où une surface peut ne posséder qu'une seule et même face, où une feuille de papier a un recto et pas de verso...

Des démonstrateurs qualifiés sont à la disposition du public pour lui fournir des explications. Tous les jours, deux problèmes amusants, deux « récréations mathématiques », qui n'exigent que de la réflexion et de la perspicacité, sont posés aux visiteurs ; et les deux solutions sont publiées le lendemain.

Nous ajouterons que trois films sont destinés à préciser le rôle et l'importance des mathématiques. Le premier montre comment des équations différentielles interprètent la lutte pour la vie. Le second illustre la notion de similitude et précise qu'un géant de vingt mètres s'écraserait sous son propre poids. Le dernier représente un voyage au pays de la quatrième dimension : un chirurgien de la quatrième dimension pourrait pratiquer une laparotomie sans inciser l'épiderme de son patient !

La section mathématique s'est donné pour tâche de distraire les visiteurs en les instruisant ; elle sera récompensée de ses efforts si elle fait oublier le caractère rébarbatif des mathématiques, trop souvent vivace à la sortie de l'école ou du lycée.

La métrologie.

Les mathématiques, science des nombres et des formes, sont la grammaire de la science, les prolégomènes à la science théorique ; la technique des mesures ou métrologie est l'introduction à la science expérimentale.

Expériences quantitatives et raisonnements mathématiques représentent, à l'heure actuelle, le stade le plus évolué de la pensée humaine. Comme l'écrivait le génial précurseur que fut Léonard de Vinci, « ceux qui s'abandonnent à la pratique sans la science sont comme des nochers qui se mettent en mer sans gouvernail ni boussole », et, au siècle dernier, le grand savant anglais Kelvin précisait sa pensée en une phrase souvent citée, qui constitue le programme de toute science et de toute technique : « Si vous pouvez mesurer ce dont vous parlez et l'exprimer par un nombre, vous savez quelque chose de votre sujet ; sinon, vos connaissances sont

d'une pauvre espèce et bien peu satisfaisantes ; ce peut être là un commencement, mais vous êtes à peine, dans vos pensées, avancés vers la science, quel qu'en puisse être le sujet. »

Il est plusieurs branches du savoir où notre pays s'est placé à l'avant-garde du progrès : avec les probabilités, avec la thermodynamique, avec la radioactivité, la métrologie est de celles-là. Le « système métrique décimal » naquit entre 1791 et 1795, offert par ses créateurs « à tous les temps, à tous les peuples ». D'abord limité aux grandeurs mécaniques, il s'étendit progressivement aux grandeurs électriques et aux grandeurs lumineuses. A l'heure actuelle, cinquante-sept États l'ont rendu obligatoire, et il n'y a aucun pays où il ne soit légalement autorisé. De plus, il est utilisé exclusivement par les savants dans les recherches scientifiques et par les techniciens du monde entier pour les mesures industrielles.

Ces faits mémorables sont évoqués, au *Palais de la Découverte*, dans une salle voisine de la section chimique, par le *Bureau International des Poids et Mesures*, établi en 1876 au Pavillon de Breteuil, à Sèvres : on y voit notamment l'exposé des opérations de triangulation, qui ont permis la détermination du mètre, ainsi que les étapes de la diffusion du système métrique dans le monde. Tout près sont exposés les appareils de haute précision, les comparateurs pour les mesures des longueurs, les balances pour les mesures des masses, les méthodes photométriques, les mesures de grandeurs électriques, le thermomètre à gaz qui fixe le degré centésimal de température. Puis on passe insensiblement aux appareils industriels, où figurent principalement les bascules perfectionnées, les distributeurs d'huile et d'essence, les compteurs d'électricité..., ainsi qu'une documentation sur le Service des Poids et Mesures.

Il convient également de mentionner l'horloge parlante, placée dans la section astronomique : les visiteurs se rendront compte du fonctionnement du Service de l'Heure et pourront, en appuyant sur un bouton, déclencher le mécanisme qui leur fournira l'heure de l'Observatoire à une seconde près. Mais ils ne devront pas oublier que les temps usuels peuvent être évalués avec une exactitude des milliers de fois plus grande, et que les laboratoires utilisent couramment des

durées tellement courtes qu'elles sont, vis-à-vis de la seconde, dans le même rapport qu'est la seconde par rapport au temps qui nous sépare de l'apparition de la vie sur la Terre.

La matière.

Les sciences exactes ne s'occupent, au fond, que de deux problèmes : la matière et le rayonnement, que les recherches futures parviendront probablement à unifier. Comme l'aurait dit le maître de philosophie à M. Jourdain, tout ce qui n'est pas matière est rayonnement, tout ce qui n'est pas rayonnement est matière.

Nos idées précises sur la matière proviennent de notre connaissance de l'atome ; pour classer ce nombre impressionnant de résultats, nous distinguerons trois rubriques : les amas d'atomes, les échanges d'atomes, les portions d'atomes ; et nous aurons respectivement : la mécanique (au sens large du mot), la chimie et l'électricité. Car — ne l'oublions pas — matière et électricité sont pratiquement identiques pour la science actuelle.

C'est essentiellement au *Palais de la Découverte* que le visiteur se documentera sur la mécanique et sur ses prolongements, dont les principaux sont l'acoustique et la chaleur. La salle Galilée s'applique à donner une idée concrète des principes de la dynamique : le chemin de fer mécanique y est roi, ce qui provoque chez les assistants une impression de puérilité... Impression fâcheuse, certes, mais ce sont les visiteurs qui ont tort, car il n'y avait guère moyen de faire autrement. Que pouvait-on laisser glisser le long d'un plan incliné, pour illustrer les lois de la chute ralentie ? Que pouvait-on déplacer le long d'une piste circulaire, pour montrer l'action mutuelle du véhicule et de la voie ?

Les lois du pendule, la composition de la pesanteur et de la force centrifuge sont également l'objet d'expériences, que chacun peut mettre en marche : les explications nécessaires sont fournies tantôt par un disque, tantôt par des tableaux muraux, dont les paragraphes sont successivement illuminés, au fur et à mesure que les phénomènes se déroulent.

A la mécanique se rattache l'acoustique, laquelle ne corres-

pond à aucun phénomène particulier : le son est un retentissement psychophysiologique, qui apparaît toutes les fois que l'oreille est atteinte par des vibrations de fréquence convenable : les vibrations trop lentes, non plus que les vibrations trop rapides (ultra-sons), ne donnent lieu à aucune sensation. La galerie des *Phénomènes oscillants* réunit deux groupes profondément distincts de faits : les vibrations de la matière et le rayonnement électromagnétique, que nous retrouverons plus loin. Les amateurs de musique seront sans doute intéressés par ce remarquable raccourci de la physique classique, qui englobe les gaz (tuyaux sonores, non-propagation dans le vide, sirène, arc chantant, réflexion du son, ondes stationnaires) et les solides (cordes vibrantes, observations stroboscopiques, plaques, phonographe). Mais les nouvelles découvertes ne sont pas négligées, comme, par exemple, les oscillations de relaxation et les sondages ultra-sonores, qui se sont développés sous l'impulsion de Paul Langevin.

Les hyper-pressions, les hautes et basses températures servent, d'une part, à modifier les états de la matière, mais sont, d'autre part, des procédés de synthèse et d'analyse chimiques. Le feu, sous forme de flammes et de fours, avait donc sa place marquée dans le stand de chimie minérale, à côté de l'air et de l'eau. Des expériences brillantes sont reproduites chaque jour; d'autres expériences familiariseront avec les ressources de la catalyse et les propriétés des alliages métalliques. Le visiteur peut également assister aux principales opérations de la chimie organique — oxydation, sulfonation, estérification, — qui ont conduit à la fabrication d'une multitude de produits nouveaux : matières colorantes, matières plastiques, parfums, médicaments.

Une mention spéciale doit être accordée à la chimie physique, c'est-à-dire aux relations entre la chimie et les autres branches de la physique : c'est là un des nombreux exemples de l'enchevêtrement des phénomènes, que nous sommes obligés de ranger en chapitres distincts. L'électrochimie nous a fourni, en plus de l'accumulateur, un nombre impressionnant de fabrications industrielles. La photochimie, encore fort obscure, est pleine de promesses. Quant à la spectrochimie, elle est d'un secours inestimable pour le chimiste, qu'il s'agisse des

spectres lumineux (spectres d'émission, spectres d'absorption, spectres Raman) ou des spectres de rayons X.

Restent l'électricité et la microphysique.

L'électricité au XIXe siècle est concentrée dans une salle, justement placée sous le patronage d'Ampère et de Faraday. On y retrouvera les propriétés — maintenant usuelles — du courant électrique dans les métaux, la naissance des champs magnétiques, l'action des champs sur les courants et les phénomènes d'induction, qui sont à la base de la production de l'énergie électrique dans les centrales thermiques et hydrauliques.

Le passage du courant dans les gaz sous diverses pressions est peut-être le phénomène culminant de l'époque contemporaine, tant par ses applications pratiques que par ses conséquences théoriques. L'étincelle à la pression ordinaire a fait l'objet de deux réalisations : d'abord et surtout, la décharge disruptive (deux mètres cinquante) de haute fréquence (près de deux millions de périodes par seconde), que l'on peut admirer au *Palais de la Lumière* ; c'est, à proprement parler, une réplique artificielle de la foudre ; on y dépense deux cents kilowatts (soit autant que dans cent appartements parisiens bien outillés) et la tension atteinte est de l'ordre de trois mille kilovolts.

A côté de cette formidable décharge, l'étincelle du *Palais de la Découverte* paraît un peu grêle. Mais on se rattrape en examinant avec soin les aspects successifs de la décharge dans un long tube vertical (plus de deux mètres), où l'on fait progressivement le vide : l'étincelle primitive s'élargit peu à peu, en donnant des colorations roses et violettes de toute beauté, pour aboutir à la fluorescence verte des rayons cathodiques.

Les rayons cathodiques sont de l'électricité pure en mouvement, des électrons qui cheminent à raison de plusieurs dizaines de milliers de kilomètres par seconde. C'est un des mérites de Jean Perrin d'avoir établi, dès 1895, la nature corpusculaire des rayons cathodiques. Dans la section électronique du Grand-Palais, les visiteurs pourront déclencher cette expérience et plusieurs autres, aussi importantes : action des champs électrique et magnétique sur les électrons,

ionisation de l'air, passage à travers des lames minces, fonctionnement de l'oscillographe cathodique, émission électronique à haute température et sous l'influence de la lumière, déviation des électrons par les atomes. Ce dernier phénomène, découvert par les Américains Davisson et Germer en 1927, est venu apporter une confirmation éclatante aux conceptions révolutionnaires de Louis de Broglie, le fondateur de la mécanique ondulatoire.

Les expériences montées par la section électronique comptent parmi les plus passionnantes : aux visiteurs qui se demanderaient quelle est la source de la radiophonie, du cinéma sonore, de la télévision, on peut répondre hardiment : « C'est là qu'il faut la chercher. »

Au voisinage de ces merveilles, on ne manquera pas de jeter un coup d'œil sur l'expérience historique de Jean Perrin (1910), qui établit définitivement la discontinuité de la matière par l'étude du « mouvement brownien », c'est-à-dire du frémissement spontané et incessant de toute particule suffisamment ténue. Le mouvement brownien a permis de compter les atomes ; la radioactivité nous fournit le moyen de voir et d'entendre leurs effets *individuels*. Et chacun se doit d'admirer, à la section de radioactivité, les scintillations dues aux atomes (William Crookes, 1903), le compteur de Geiger (1908), les trajectoires des atomes (Wilson, 1912).

La radioactivité est l'une des branches les plus vivantes de la physique expérimentale : elle s'occupe de scruter la matière jusqu'en ses plus intimes profondeurs, jusqu'aux *noyaux* des atomes. Son plus récent chapitre a été abordé par Frédéric et Irène Joliot, qui inaugurèrent (1934) la synthèse des atomes, rejoignant par là les travaux théoriques sur les quanta, qui interprètent et complètent la classification des atomes, proposée en 1869 par le savant russe Dimitri Mendéleïeff.

Les radiations.

Les radiations s'étendent sur une cinquantaine d'octaves, parmi lesquelles une seule impressionne l'œil humain : rayonnement électromagnétique (ou « ondes de T.S.F. »),

infrarouge, lumière, ultraviolet, rayons X, rayons gamma et, peut-être, rayons cosmiques [1].

La radioélectricité n'occupe peut-être pas, au *Palais de la Découverte*, une place proportionnée à son importance sociale ; elle figure à peu près exclusivement dans la galerie des *Phénomènes oscillants*, à côté de l'acoustique. On y compte néanmoins une vingtaine d'expériences expliquées par des démonstrateurs. Vers 1870, James-Clerk Maxwell avait prévu le rayonnement électromagnétique, qui fut découvert par Heinrich Hertz dix-huit ans plus tard. A côté de l' « oscillateur » de Hertz, le public fera connaissance avec la propagation, la réfraction, la polarisation de ce type de rayonnement, avec la mesure des fréquences, avec les lampes d'émission, avec les phénomènes de synchronisation et de résonance, avec la stabilisation de la fréquence par le quartz piézoélectrique. Ce sont là, comme chacun sait, les bases de la radiophonie d'aujourd'hui et de la télévision de demain.

Quant à l'optique proprement dite, elle occupe une superficie considérable et noyée — comme il se doit — dans les ténèbres. Les phénomènes simples de l'optique géométrique (réflexion, réfraction, dispersion, mirage...) sont reproduits dans des stands séparés ; un arc-en-ciel artificiel, de trois mètres de diamètre, est produit par une sphère remplie de liquide [2]. Les autres présentations concernent la vitesse de la lumière, les interférences (miroirs de Fresnel, anneaux de Newton, photographie des couleurs), la phosphorescence et la fluorescence....

Les rayons X nous ramènent à la section électronique, puisque ces radiations naissent du choc des électrons contre un obstacle dans un tube à vide. C'est la « photographie de l'invisible » qui popularisa la découverte de Rœntgen (1895). Mais la radiographie et la radioscopie ne sont qu'un tout petit paragraphe dans l'important chapitre de l'interaction des rayons X et de la matière. Pour nous limiter, nous insisterons sur l'analyse cristalline, qui réussit à « photographier »

1. On n'a pas encore complètement élucidé la nature (corpusculaire ou ondulatoire) de ces rayons, qui proviennent sûrement de l'extérieur de la Voie Lactée. On trouvera, au *Palais de la Découverte*, des renseignements sur leur répartition angulaire et sur leur absorption par plusieurs décimètres de plomb.

2. L'absorption de la lumière se trouve principalement à la section chimique (par suite de ses rapports avec les matières colorantes).

les positions des atomes matériels. Découverte fondamentale de l'Allemand Max von Laue (1912), mise en œuvre par de nombreux physiciens, au premier rang desquels il faut citer W. H. et W. L. Bragg. C'est grâce à cette découverte que nous connaissons aujourd'hui « l'architecture du monde à un grossissement de quatre cents millions ».

L'intérêt de ces résultats est tel que les modèles figurent dans trois sections différentes du *Palais de la Découverte* (aux rayons X, à la spectrochimie, à la métallographie). Chaque espèce d'atome est concrétisée par une boule coloriée de diamètre déterminé. Ainsi un fragment ultramicroscopique de sel de cuisine occupe un mètre cube rempli de plusieurs centaines de boules. On a également représenté le quartz, le diamant, le graphite, la fluorine, la calcite, la blende, le mica,... Dans chaque cas, le modèle dans l'espace est accompagné de la substance naturelle et du radiogramme, c'est-à-dire du cliché dont la mesure permet de fixer les places des atomes avec une approximation d'un dix-milliardième de millimètre...

L'Univers et la Terre.

Les lois de la matière et du rayonnement offrent deux grands domaines d'application : les sphères célestes et le monde sublunaire, comme eût dit Aristote. Aussi l'astronomie et la géologie (dans son sens large) occupent-elles une place importante à l'*Exposition des Arts et des Techniques.*

L'astronomie, c'est d'abord et surtout le *Planétarium*, édifice élevé sur la rive droite de la Seine, aux abords du Pont des Invalides, dont la partie maîtresse est une grande coupole de vingt mètres de rayon. Le centre est occupé par le planétaire proprement dit, c'est-à-dire un projecteur extraordinairement précis (de construction allemande) ; l'horizon est limité par « le panorama nocturne de la Ville-Lumière ». La séance, qui dure trois quarts d'heure, est une véritable exploration de l'Univers, accompagnée d'explications parfaites comme forme et comme fond. On assiste d'abord à la course du Soleil, pendant une belle journée d'été. Puis c'est la brusque et splendide apparition du ciel étoilé, avec ses constellations

et ses planètes. Le mouvement diurne s'observe avec des accélérations savamment choisies ; puis on montre aux visiteurs la voûte céleste comme elle se présente lors des voyages en stratosphère : les étoiles sont visibles en plein jour à côté du Soleil et de la Lune. La démonstration s'achève par des renseignements très suggestifs sur l'écliptique, sur les variations annuelles du mouvement apparent du Soleil.

Cette première initiation se poursuivra utilement dans les autres salles du *Planétarium* et aussi par un passage à la section astronomique du *Palais de la Découverte :* à côté de nombreuses photographies, nous remarquons une collection d'instruments, parmi lesquels il faut faire une place à part au spectrographe, qui a rénové notre connaissance du ciel, puisqu'il a décelé la composition chimique des astres, leurs températures, leurs pressions, leurs densités, leurs grandeurs réelles, leurs éloignements, leurs vitesses, et bien d'autres choses encore. L'astrophysique et la microphysique se prêtent un mutuel appui, et les étoiles sont, en quelque sorte, des succursales à haute température de nos laboratoires terrestres. Il en est résulté que ni la Terre, ni le Soleil, ni même la Voie Lactée n'occupent de position privilégiée dans l'Univers ; la Voie Lactée n'est qu'une nébuleuse quelconque, parmi plusieurs millions d'autres ; et ces mondes isolés s'éloignent mutuellement avec des vitesses parfois fantastiques (cinquante mille kilomètres par seconde), de telle sorte que le rayon de l'Univers s'accroît à chaque instant !

La vie des étoiles est schématisée par un grand panneau en relief, qui reproduit la classification de l'astronome américain Henry Russell (1913). Antarès vient de naître sous forme d'une géante rouge ; Krueger 60 est une très vieille étoile rabougrie. Et, entre ces deux extrêmes, se placent Acturus, Capella, la Polaire, Véga, Rigel, Sirius, Procyon, le Soleil et 61 Cigni.

Non loin de là, le Soleil est représenté, suspendu dans l'espace, avec son cortège de planètes. Les vitesses de rotation sont respectées dans leur rapport, mais la vitesse est quatre cent mille fois plus grande que la vitesse réelle, si bien que la Terre accomplit sa révolution en une centaine de secondes.

L'étude du globe terrestre se trouve disséminée dans plu-

sieurs sections, suivant qu'il s'agit de géophysique, de géochimie ou de géologie proprement dite ; citons notamment la séismologie, le magnétisme terrestre, l'électricité atmosphérique et les grandes étapes de la météorologie, le feu et l'eau dans la nature (à la section chimique), le cycle du carbone (en biologie végétale). C'est à cette question limitrophe que s'arrête le domaine des sciences exactes.

*
* *

L'*Exposition des Arts et des Techniques* a élevé un monument à la gloire de la science expérimentale. En se perdant parmi la foule des visiteurs, on mesure l'intérêt passionné que la science suscite chez les esprits curieux et surtout dans la jeunesse ; on se rend compte qu'elle n'occupe pas, dans notre système d'instruction, la place qui lui est due, et que nous ne sommes pas encore parvenus à stabiliser les humanités scientifiques, qui devraient être l'apanage de tout homme cultivé. De ce point de vue, l'*Exposition internationale* marque une date dans l'histoire, et nous devons espérer que cette documentation, si habilement rassemblée, pourra ultérieurement servir, d'une façon permanente, à l'éducation du peuple.

C'est surtout la science expérimentale qui est évoquée, mais il ne faut pas perdre de vue cette sorte de balancement qui se produit entre l'expérience et la théorie : « L'expérimentation, écrit Louis de Broglie, parvient à établir certaines lois ; le raisonnement interprète ces lois, en les rattachant à une même théorie, puis elle se sert de la théorie ainsi constituée pour prévoir quantitativement d'autres phénomènes ; et alors l'expérience s'interpose à nouveau, pour vérifier l'exactitude des prévisions de la théorie. »

La science est une œuvre désintéressée. Plus elle est désintéressée, plus elle est féconde, *même du point de vue pratique.* On a maintes fois fait remarquer que le XVIIe siècle n'aurait pas découvert les moteurs thermiques en *voulant* améliorer les transports, ni Ampère l'électromagnétisme en *voulant* transmettre l'énergie à distance, ni Rœntgen les rayons X en *voulant* explorer l'organisme humain. Si, après Faraday,

Maxwell et Hertz, la radiophonie a pu naître, ce n'est pas parce que certains industriels ou certains autodidactes pensaient qu'il serait avantageux de substituer l'atmosphère aux lignes téléphoniques pour la transmission de la parole ou de la musique ; c'est parce qu'il y eut des savants — comme Richardson — qui, *sans chercher autre chose*, se sont demandés *ce qui allait se passer*, quand on chauffe un métal ; l'émission d'électrons, minutieusement étudiée, est devenue, *par surcroît*, la source d'oscillations entretenues, qui, seules, se prêtent à la modulation. Il y a là une idée essentielle : en science, ce qu'on trouve est presque toujours plus important que ce que l'on cherche.

Ce caractère désintéressé suffit à faire justice des reproches formulés contre la science et le progrès technique, qui reviennent comme un leitmotiv depuis deux ou trois lustres. La science, dit-on, est apte au mal autant qu'au bien... Curieuse confusion entre l'action et la pensée ! La science n'est pour rien dans l'affaire, et, si cette accusation peut s'adresser à la technique, la raison essentielle réside dans l'immense et fatal retard des sciences de l'homme par rapport aux sciences de la matière et du rayonnement. La biologie est devenue scientifique du jour où elle sut s'appuyer sur la physicochimie ; la psychologie et la sociologie suivront.

Pour répondre aux contempteurs du « machinisme », nous laisserons une dernière fois la parole au pur théoricien qu'est Louis de Broglie, et qui insiste sur « le rôle bienfaisant joué par toutes les inventions, qui, depuis celle de l'imprimerie, ont facilité la diffusion de la pensée, la rapidité des communications, l'intensité des échanges d'idées entre individus et nations... Mais, ajoute-t-il, il existe une forme raffinée du machinisme, dans laquelle la machine est en quelque sorte mise au service de l'esprit : cette forme, c'est la technique expérimentale, qui fournit au savant les moyens d'étudier l'Univers. » L'*Exposition* permet de prendre contact avec cette forme méconnue de l'activité humaine, de se familiariser avec cette inépuisable source de progrès.

MARCEL BOLL

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

RÉCEPTION DE M. EDMOND JALOUX

M. Edmond Jaloux s'est levé pour la lecture de son remerciement et il a regardé, devant lui, cette salle où il comptait beaucoup d'amis. Peu de parents — comme l'écrivain qu'il allait célébrer et que nulle descendance, sauf spirituelle, ne représentait sur les bancs réservés à la famille du récipiendaire et à celle de son prédécesseur par le secrétariat de l'Académie. En revanche, des amitiés, nombreuses et jeunes. M. Jacques Chennevière représentait le pays genevois où l'on sait que M. Edmond Jaloux compte tant d'amis. M. Jean-Louis Vaudoyer était là avec sa fille, madame François Mauriac et madame Jean-Louis Vaudoyer entouraient, marraines à leur manière, la charmante madame Edmond Jaloux. Les filles de M. Henry Bordeaux, adossées au bureau, déposaient une note printanière aux pieds de l'immortalité. Il y avait, mêlées à l'assistance, souvent austère de ces cérémonies, de jeunes femmes et d'une grâce décidément parisienne : madame Raymonde Heudebert, qui a fixé, en leur naissante gloire, — et du crayon le plus fin, — des fronts qui tour à tour penchent sous les lauriers, souriait à une assemblée nouvelle pour elle ; et madame la duchesse de la Rochefoucauld, plus familiarisée avec ces rendez-vous, se maintenait attentive à la lisière de l'enceinte réservée aux élus, qui devrait être pleine de fauteuils mais ne l'est que de bancs inhospitaliers.

Quarante-deux ans auparavant, le 13 juin 1895, celui

auquel M. Edmond Jaloux succédait, se levait à la même place pour louer Maxime du Camp. L'assistance était également brillante. La société parisienne tenait à entendre l'écrivain qui entrait à l'Académie précédé d'une étincelante renommée de critique et de romancier — de critique et de romancier hardi !... Ainsi va la vie littéraire : Paul Bourget a été élu au fauteuil de Maxime du Camp par ce qu'on nomme encore la « gauche » académique ; et Jean Jaurès avait voulu entendre le discours de l'auteur du *Disciple* sur l'auteur des *Convulsions de Paris*. La « gauche » académique avait su gré à Paul Bourget de ne s'être présenté qu'après avoir obtenu d'Émile Zola l'assurance de son renoncement : au cas contraire, il se fût effacé devant son aîné. Eugène-Melchior de Vogüé et Dumas fils insistèrent auprès de Bourget pour qu'il se portât à cette vacance. Deux élections assez mornes, celles de Thureau-Dangin et de Challemel-Lacour, venaient de décevoir l'opinion littéraire ; l'Académie avait besoin d'une nomination brillante. Arsène Houssaye se retira devant Bourget ; mais les opposants à l'esthétique, d'apparence alors audacieuse, et au « modernisme » de Bourget suscitèrent une concurrence, Émile Deschanel, au romancier de *Mensonges*. Un premier tour donna même la majorité à Deschanel, mais au second tour Bourget fut élu par dix-neuf voix. Il y eut trente-trois votants.

Entré à l'Académie à quarante-deux ans, Paul Bourget y aura siégé un nombre d'années égales à ce qu'avait alors duré sa vie — et il en a été longtemps le doyen. Il est mort en laissant derrière lui deux cents volumes, une œuvre, une renommée considérables, et n'ayant à peu près jamais cessé d'écrire — sauf les derniers mois de son existence. Ce sont cette œuvre, cette vie exemplaire que M. Edmond Jaloux avait la charge de célébrer.

Écrivons tout de suite que son discours a répondu au sentiment élevé qu'il devait s'en faire lui-même. M. Edmond Jaloux a connu Paul Bourget ; il l'a admiré et s'il n'a peut-être pas été toujours d'accord sur certaines adhésions de sa doctrine ou de son goût, il n'a cessé d'entretenir la plus déférente amitié pour sa personne, et pour son talent la plus vive estime intellectuelle. Cette amitié eut dû lui rendre aisée

la tâche à laquelle l'Académie le conviait. Or, elle ne l'a point aidée et il a fallu même qu'il résistât à la connaissance familière qu'il avait eue de son prédécesseur pour respecter un de ses vœux affirmés. Paul Bourget a demandé expressément qu'on ne fît pas, après sa mort, usage de ses papiers et de sa correspondance, qu'on ne le jugeât qu'à travers les écrits publiés par lui de son vivant : « C'est un des rares points où je me suis quelquefois permis de discuter avec lui et même de le contredire, a dit M. Edmond Jaloux dans son discours. Dans l'espoir de le convaincre, je lui citais l'exemple de Sainte-Beuve, qui a toujours cherché l'homme à travers ses écrits... » Il est vrai que Paul Bourget tenait à ce silence posthume, qu'il se méfiait des exhumations, des publications intimes. Il tenait à ce qu'on gardât un certain souvenir de sa personne. Encore faudra-t-il un jour s'expliquer sur ce vœu. Il ne portait pas sur la correspondance qu'il avait reçue, qui lui était venue de tous les horizons de la vie littéraire, de Tourgueneff au charmant et fin Laforgue, de Taine à Maupassant... S'il avait voulu définitivement ensevelir ces voix dans le silence il lui eût été facile d'en détruire les témoignages : il les a, au contraire, pieusement conservés et sa pensée était de les confier à quelqu'un de ses pairs ou de ses disciples pour en enrichir de leur révélation l'histoire de notre littérature. Paul Bourget n'a pu conduire intacte jusqu'à l'extrémité de ses jours la volonté sur laquelle il avait établi de sa vie. Ces drames de l'esprit et de la vieillesse amoindrissent, hélas, bien des destins. Nous en témoignons ici pour avoir personnellement beaucoup approché Paul Bourget et pour avoir connu l'honneur de son affection. Ce qui lui était pénible, c'était le « ragot » littéraire, c'était le carnet de comptes, la lettre d'amour, voués aux petites curiosités, aux commentaires extra-littéraires. Mais il n'hésitait pas à se confier à ceux dont ils savaient qu'ils ne trahiraient pas ses désirs. Que de fois ne nous a-t-il pas dit : « Si vous parlez de moi un jour, quand je ne serai plus là, vous pourrez témoigner que j'appréciais ceci ou que j'étais indifférent à cela... » Lorsqu'il s'habillait pour une cérémonie à laquelle ses grades ou la courtoisie l'obligeaient à se rendre, il citait volontiers ce mot de Montaigne : « La plupart

de nos vacations sont farcesques... » et il souriait ironiquement de ses démarches. C'est qu'il avait beaucoup de gentillesse, de liberté dans le jugement quotidien, pour tout ce qui se situait à l'écart de sa doctrine ou de sa foi. Ce Paul Bourget familier, M. Edmond Jaloux, qui l'a approché, n'aurait point eu de mal à le ressusciter et à donner, de ce fait, à son discours un tour anecdoctique et vivant. Il s'est refusé cette facilité par probité d'esprit. On ne peut que le louer d'une rigueur si loyale et de n'avoir rien cédé aux sollicitations du souvenir personnel.

Il a pourtant fait allusion a quelques traits vécus qui ont profondément agi sur l'esprit adolescent de Bourget : la mort de sa mère, le second mariage de son père, le spectacle de la Commune. Le premier de ces événements, Bourget en a lui-même fait confidence : une pièce de vers, citée par M. Jaloux, est une douloureuse interrogation lancée vers cette mère disparue :

Réponds, figure aimée et si vite ravie...

Après un court veuvage, le père de Paul Bourget se remaria. Ce n'était pas contrevenir aux vœux de l'écrivain que de marquer combien cette disposition familiale marqua sa jeunesse et M. Jaloux l'a noté : « Il est incontestable que le second mariage de Justin Bourget fit connaître à son fils toutes les tortures de la jalousie... » C'est une particularité qui, après avoir influencé une adolescence, influença une œuvre. *André Cornélis*, sans doute, est issu, par transposition, de ces premières impressions. Certes, Bourget n'eut pas à souffrir matériellement de cette circonstance : sa belle-mère lui fut tendre et son père, tout à fait digne, était bon. Il était même un caractère élevé et M. Jaloux l'a précisé en abordant cette autre hantise de la jeunesse de Bourget : la Commune...

« Son père, a-t-il conté, était alors directeur à Sainte-Barbe. Or, Sainte-Barbe, par sa situation, se trouvait situé au cœur même de l'émeute, la place Saint-Michel étant le quartier-général des grands chefs de l'insurrection. Peu à peu, la bataille se rapprocha du collège, jusqu'au jour où le maire du Ve arrondissement fit annoncer que les caveaux du Panthéon, bourrés de poudre, allaient sauter. Devait-on évacuer l'école?

Ce fut Justin Bourget qui prit la décision de garder autour de lui les jeunes gens dont il avait la responsabilité. Cependant, on attendait d'heure en heure l'explosion qui devait anéantir le quartier. Le père de Paul Bourget se souvint qu'il était mathématicien : il calcula que l'édifice ne serait pas détruit totalement et qu'il ne se produirait qu'un affaissement du sol. Ce savant, faisant ses calculs au milieu du danger, ne manque pas de grandeur, mais ces hommes de 1870 étaient encore élevés à l'antique. Le grand-père de Paul, M. Nicard, en attendant sinon la fin du monde, du moins la destruction d'une partie de Paris, lisait paisiblement *Œdipe à Colonne*. Les circonstances firent que la catastrophe ne se produisit pas. Sainte-Barbe fut sauvé. »

La Commune ne fut pas pour Paul Bourget qu'un éprouvant spectacle. Quelques-uns de ses camarades de Louis-le-Grand, l'un d'entre eux notamment, y adhérèrent et il put en souffrir dans des sentiments d'amitié auxquels il a toujours attaché beaucoup de prix. La Commune, sans directement lui inspirer une œuvre, apparaît à l'horizon d'un de ses livres d'après la guerre : *Nos actes nous suivent*, livre d'une rigueur cruelle, d'une implacable foi. Il est également certain, comme l'a montré M. Edmond Jaloux, que cette révolution le fit, avant la maturité, réfléchir aux questions sociales et aux nécessités de l'ordre. Pourtant quand il devint écrivain, vers 1872 (et il eût été charmant de montrer sa vie laborieuse d'alors au Quartier Latin, étudiant pauvre et jeune répétiteur affamé de gloire, qui buvait du café, comme Balzac, pour se tenir éveillé et travailler la nuit...) lorsque donc il publia ce premier livre, ce fut un livre de vers : *Edel*, où le romancier perçait déjà sous le poète. Vaste poème d'amour, avec de longs couplets à la Musset — le Musset de *Mardoche* et de *Rolla*. Mais si le poète devait encore vivre quelque temps, dans *les Aveux*, dans *la Vie Inquiète*, le philosophe, déjà, imposait à la rêverie sa présence métaphysicienne. M. Edmond Jaloux a bien décelé cette dualité, l'a finement décrite en en tirant des considérations qu'il est juste de citer ici comme une vue importante de son discours : « Philosopher, pour lui, c'était penser au mal, se concentrer sur ce problème incompréhensible et tenter de le comprendre. On pourrait dire que son

œuvre est consacrée à la souffrance, mais la souffrance est un pays si vaste que personne ne peut l'embrasser tout entier. Chacun de ceux qui s'en préoccupent s'y taille une province et si Paul Bourget a donné son attention aux souffrances du cœur, c'est que sa nature et sa propre émotivité le portaient à s'attacher à celles-ci. Il y a aujourd'hui une tendance générale à croire que les grandes souffrances ne viennent que des règlements sociaux ; il serait heureux qu'il en fût ainsi ; cela nous permettrait d'espérer qu'avec quelques progrès mécaniques, sans doute réalisables, on extirperait enfin le mal. C'est là une vue à laquelle il est difficile d'adhérer. Nous portons en nous la source de chagrins qui nous sont congénitaux ; ils viennent surtout d'un désir d'expansion infinie qui nous pousse à vouloir conquérir tout ce qui est. Mais, conquérants insatiables, nous ne rencontrons que d'autres conquérants insatiables ; toutes les victimes deviennent tôt ou tard des bourreaux, tous les bourreaux deviennent tôt au tard des victimes. Voilà, messieurs, voilà la vie du cœur humain ! »

La sensibilité poétique avait amené Paul Bourget à la méditation philosophique ; la méditation le conduisit à l'observation et à l'esprit critique. Le poète se muait bientôt en historien de l'âme contemporaine (et ce furent les fameux *Essais de Psychologie Contemporaine)* et l'historien des esprits devint à son tour créateur de types, c'est-à-dire romancier. M. Edmond Jaloux, qui a suivi la même orientation, était bien doué pour la définir chez son illustre aîné, pour en indiquer la pente naturelle. Ayant ainsi précisé l'évolution de Paul Bourget, M. Edmond Jaloux pouvait examiner la conception du romancier. Il le fit d'ensemble, s'arrêtant toutefois plus spécialement au *Disciple*, car ce roman et sa préface permettent, dès 1889, de mesurer les espérances de Bourget et la formation de son dogme. Bourget allait réagir contre l'excès de l'esprit scientiste et redonner à l'esprit religieux, c'est-à-dire aux valeurs morales, leur importance absolue. Pourtant, il y avait chez Bourget — et M. Edmond Jaloux l'a bien compris — un besoin de rigueur scientifique qui ne pouvait uniquement se satisfaire de solutions religieuses. « Son intelligence n'était pas d'accord, avec son âme... » a pu dire

M. Jaloux. Il se formait là chez Bourget une contradiction intime mais qui, à notre connaissance, ne réussit jamais à « étonner sa foi », pour user de la magnifique expression de Bossuet.

Le récipiendaire ne pouvait guère livrer en un discours d'une heure tous les aspects d'un écrivain si varié et si nombreux. Il ne pouvait peindre à la fois le doctrinaire et l'observateur léger des mœurs, le pastelliste délicat de combien de visages féminins, l'analyste sympathique de Claude Larcher et de la *Physiologie de l'amour moderne*, l'esthéticien sensuel des *Sensations d'Italie* et le voyageur *d'Outre-Mer*, le chroniqueur dogmatique des *Billets de Junius* et le signataire de tant de morceaux, souvent supérieurs, confiés à la revue et au journalisme. Du moins M. Edmond Jaloux, en accordant le plus de place dans son éloge à la gravité de cette œuvre la retenait-il sur le plan où Bourget s'était le plus volontiers situé. Il lui rendait pleinement hommage ; et il achevait cet hommage par le magnifique portrait physique d'un écrivain, qui aura marqué si profondément sa présence dans deux époques de notre vie nationale et littéraire : « Quand j'ai connu Paul Bourget, le crépuscule de la vie descendait déjà sur lui. Il n'avait plus l'âge des grandes découvertes. Il avait atteint celui des constatations implacables. Si grande que fût sa courtoisie, si charmant que fût son accueil, j'avais le sentiment que je venais le déranger au milieu des figures qu'il inventait et qui le consolaient sans doute de tant d'expériences personnelles. L'idéalisation des figures qu'il a créées n'avait peut-être pas d'autre cause. Il accompagnait souvent ses paroles, quand il vous quittait, d'un rire bref, qui était comme une façon secrète de prendre congé, tantôt de vous, tantôt de ceux au milieu desquels il vivait et qu'on ne voyait pas. Cette tête lourde et massive, cet œil où la pensée semblait se concentrer presque douloureusement, ce visage solide, encore terrien par l'énergie, où la vitalité se marquait par tous les traits, l'énergie par le contour du menton, l'angoisse et la méditation par les rides qui sillonnaient le front, ces fortes épaules qui semblaient pousser le front en avant, cette éloquence dans les paroles, qui n'était jamais oratoire, cette perpétuelle richesse d'idées, ces formules si fortes, si remar-

quables, tantôt par leur causticité, tantôt par la concision de leurs raccourcis, tout cela forme pour moi un ensemble d'images et de souvenirs, où je retrouve la figure centrale de ce grand éveilleur d'idées.

Les dernières années, il s'isolait de plus en plus. Il vivait dans les méditations plutôt qu'au milieu des hommes. Ceux-ci lui apparaissaient tous sur le même plan, où il ne retrouvait plus que des fantômes ou des théories. Toutes les époques se confondaient à ses yeux ; il n'en voyait que les ressemblances. Les grands vieillards ont ainsi le privilège de contempler la vie du même œil que les dieux : le temps fond sous leur regard. »

En 1895, Paul Bourget louait en Maxime du Camp, dont il prononçait l'éloge, sa qualité « d'homme de lettres ». « Il est de plus pompeux éloges, disait-il finalement. Je n'en sais aucun pour ma part que j'eusse voulu davantage obtenir et mériter. » Bourget a hautement mérité d'être loué de cette façon là ; et M. Edmond Jaloux n'a pas manqué de le faire. Ce fut aussi la fin de sa péroraison, d'une étendue et d'une sobriété remarquable.

M. Georges Lecomte accueillait également un homme de lettres, tour à tour poète, critique, essayiste, romancier, dans la personne du nouvel académicien. Ce que M. Edmond Jaloux s'était interdit, pour les raisons que nous avons exprimées, M. Georges Lecomte a pu l'accomplir et donner de son confrère une physionomie vivante.

M. Georges Lecomte, il est vrai, n'a recouru aux allusions biographiques que pour affirmer la « magnifique monotonie » d'existence de son nouveau confrère. Un homme de lettres, et c'est tout. Un homme de lettres sans aventures, sans singularités pittoresques, sans caricatures, sans ce glacis voyant que la gloire parisienne dépose sur un personnage jusqu'à le rendre parfois méconnaissable : « Votre œuvre prouve bien que vous avez le goût de la fantaisie ; mais c'est celle des autres que vous nous contez, d'ailleurs avec beaucoup de charme et d'amusement contenu. La vôtre est dans vos livres et non dans votre vie... » Et M. Georges Lecomte d'ajouter à ce signalement les origines de l'auteur qu'il accueillait : Marseillais et demeuré attaché à sa ville natale jusqu'à la

trentaine. Marseillais qu'on ne décèlerait pas sous la calme apparence, sous la rêverie placide d'Edmond Jaloux, si l'on attribuait toujours au Marseillais l'exubérance et l'ensoleillement du langage ; mais nous savons bien qu'il est des Provençaux observateurs silencieux et méditatifs : Vauvenargues en était. Mais non point Marseillais si ingrat que M. Georges Lecomte l'a spirituellement affirmé. M. Edmond Jaloux n'a-t-il pas évoqué dans un livre sur Marseille — et combien sensiblement ! — sa petite patrie, sa jeunesse, ses tantes Jaloux, qui répondaient aux noms délicieusement désuets de Polly, Théonie et Maria et une autre tante de Cailhol, qui habitait rue Fongate, « dans une vieille maison triste et poussiéreuse... » La province, dans un cœur d'enfant qui déjà rêve d'évasions, est toujours un peu la même... Combien aimée, cependant, quand ce cœur y repense.

C'est dans cette province que M. Edmond Jaloux écrivit ses premiers vers, qu'il les publia sous le titre d'*Une âme d'automne* et ce mince recueil annonce déjà ses dilections, précise ses préférences symbolistes, situe son inspiration dans un monde de rêverie où il a plus d'une fois ramené les romans de sa maturité. M. Georges Lecomte a étudié avec pénétration cette œuvre romantique qui, de *l'Éventail de crêpe* à *Fumée dans la campagne*, de *le Reste est silence* à *O toi que j'eusse aimée*, rassemblent des cœurs délicats, « des émois, des félicités, des angoisses et des douleurs de femmes ». C'est que cet écrivain a contemplé tout jeune ces beaux visages, ces effigies « riches d'une vie intérieure » que Ricard a peints. Dans le monde imaginaire créé par l'esprit, le cœur élit de la sorte des créatures dont il n'a pas tout su, portraits, mystérieuses passantes... M. Edmond Jaloux est maître dans cet art où l'irréel s'approche le plus près possible de la vie, où la vie prend les nuances de l'irréel.

M. Georges Lecomte a bien vu que Marseille, carrefour de races, avait peut-être inspiré à M. Edmond Jaloux le goût des littératures étrangères ; et il a pleinement rendu hommage à la curiosité d'esprit, à l'honnêteté intellectuelle du critique, à son absence de préméditation devant les œuvres : « Vous avez fait, monsieur, une intelligente, sensible et honnête critique d'artiste, sans parti pris, ne se croyant pas contraint

d'admirer tout ce qui est à la mode et de sacrifier ce qu'elle néglige... »

Ce compliment, dédié à la probité du critique, formait une transition naturelle qui allait permettre à M. Georges Lecomte de rendre, à son tour, hommage à Paul Bourget. Il le fit avec une parfaite largeur de vues, comme tout son discours d'ailleurs, qui témoigna pour de libres admirations. Il l'achevait en citant Gautier :

Tout passe. L'art robuste
Seul a l'éternité

et cette citation eût enchanté Paul Bourget qui tenait Gautier pour un beau poète et pour l'un des plus nobles écrivains de l'autre siècle. Un homme de lettres aussi, dans l'acception la plus ferme de cette qualification...

Une parfaite séance à l'honneur des lettres. Nous pouvons, maintenant que nous en avons achevé la chronique, porter témoignage qu'elle eût, telle qu'elle s'est accomplie, satisfait Paul Bourget. Il affectionnait celui qui deviendrait son successeur. Il en estimait la carrière toute consacrée au métier d'écrire, loyalement, opiniâtrement — dans ce même mouvement de foi intellectuelle qui avait dirigé sa propre vie.

GÉRARD BAUER

LE THÉATRE

Le Faust, *de Gœthe, adaptation de M. Edmond Fleg (Théâtre Montparnasse-Gaston Baty). — M. Luc Durtain :* Le Mari singulier, *d'après Cervantès (Odéon). — M. H.-R. Lenormand :* Le Simoun, *reprise (Comédie-Française).* — Bajazet *et la « Querelle de* Bajazet ».

Sans me départir du respect que m'inspire toujours un grand effort, je voudrais tâcher d'éclaircir en un bref examen les raisons pour lesquelles je n'ai pas éprouvé, à la représentation du *Faust*, de Gœthe, transposé par M. Edmond Fleg, toute l'émotion que j'en attendais.

Les responsabilités me semblent ici partagées entre l'adaptateur, le metteur en scène et les interprètes.

La personnalité de M. Edmond Fleg — ainsi que son œuvre qui la reflète exactement — sont des plus sympathiques. Nous savons maintenant pourquoi notre maître Charles Péguy, jadis, avait pour Edmond Fleg, une estime particulière. C'est à cause de cette grande pureté, de cette grande foi qui déjà se cachaient derrière l'attitude modeste de l'homme, et que, depuis, ont révélées tous ses écrits. On pouvait donc être assuré que, si M. Fleg entreprenait de transposer pour la scène du Théâtre Montparnasse le *Faust*, de Gœthe, il y mettrait tous ses soins et toute sa piété.

A certains égards, n'a-t-il pas péché par excès de scrupule? Certes, il ne pouvait être question d'« ajouter du texte » à l'ouvrage. Il n'est pas une phrase de l'adaptation qui ne se

trouve chez Gœthe. Mais, dans son respect du texte, l'adaptateur ne s'est-il pas trop attaché au sens littéral ? Bref, la version française de M. Fleg a la froideur, la démarche composée et timide d'une traduction scolaire. Elle est sans résonance. L'auteur d'*Écoute, Israël* ne manque pourtant pas de lyrisme. Que n'a-t-il glissé dans son *Faust* et mis au service de Gœthe un peu de sa propre fièvre ! Il semble qu'il ait voulu, dans un sentiment de vénération, borner son travail à des resserrements, à des déplacements de perspectives. Mais, du point de vue de cette vénération même qui par ailleurs le bridait, ce sont là des attentats énormes.

Sans crier au sacrilège, je prétends qu'il eût été moins grave de consentir à une certaine liberté dans le maniement des cadences et des mots.

Ce déséquilibre apporté dans la structure du chef-d'œuvre par des changements de plans est surtout visible au dernier tableau. Sans doute l'adaptateur a-t-il eu l'intention de nous faire entrevoir dans l'épilogue une image raccourcie, plafonnante des prolongements que Gœthe a donnés au Premier *Faust* dans le Second. Mais le décalage est trop brusque, trop abrupt, la composition trop abrégée, les manques sont trop vertigineux. Même les personnes qui connaissent le Second *Faust* ont peine à faire la liaison. Que dire alors des autres ! J'imagine que certaines phrases, qui sont pour elles des allusions rapides à tout un monde ignoré, doivent tracer dans leurs cerveaux des zigzags d'obscurité, des espèces d'éclairs noirs, pareils aux éblouissements ténébreux qu'on a au début des syncopes.

La mise en scène nous offre une suite de peintures, toutes très réussies, mais toutes semblables à de belles copies de toiles célèbres, tant les éléments qui les composent ont l'air d'avoir été empruntés — et tel est souvent le cas, en effet — à de vieux maîtres illustres. Cette référence constante à des modèles connus, à des pièces de musées, limite étrangement le rêve. N'est-on pas allé parfois jusqu'à reproduire sur le fond du décor le style que Dürer donnait aux contours des nuages dans le dessin d'un ciel ? Résultat : je pense à Dürer et je ne pense plus à Faust ; encore moins suis-je orienté vers l'infini de méditation qui s'ouvre derrière les aventures de

Faust. Ailleurs, pour évoquer la Nuit de Walpürgis, on reproduira les diableries de Van der Bosch. Là est bien le défaut de cette présentation scénique : elle rétrécit le drame, alors qu'il eût fallu, non pas certes l'élargir (Gœthe n'a pas besoin de cela), mais dégager toutes les possibilités d'élargissement qu'il renferme.

M. Gaston Baty paraît avoir été dominé par le souci de situer l'ouvrage dans le cadre d'époque choisi par l'auteur. Il a voulu être exact, archéologiquement. D'où une précision, une authenticité du costume et du meuble qui, elles aussi, diminuent l'impression. C'est à un mystère du moyen âge que nous assistons, ce n'est plus au conflit éternel entre le Bien et le Mal, entre l'Idéal et le Bonheur sensuel, entre le Ciel et la Terre. Quand Faust signe le pacte qui le liera au démon, la vérité des accessoires, tout ce côté « reconstitution d'un cabinet d'alchimiste » communiquent à la scène je ne sais quoi d'étriqué, de bourgeois. Devons-nous en conclure que le cinéma est plus apte que le théâtre à évoquer l'atmosphère du songe, à exprimer le fantastique? Je ne le crois pas. Mais c'est tout le principe de la mise en scène, tout le parti pris du décorateur et du costumier que j'eusse souhaités différents. Il me semble qu'une conception moins réaliste eût pu être adoptée, sans qu'il fût nécessaire pour cela de recourir à d'autres moyens que ceux qui appartiennent spécifiquement au théâtre. J'avoue que, d'autre part, certains détails et certains procédés m'ont paru relever d'une féerie assez enfantine : les ailes de chauve-souris de Méphistophélès, les feux de bengale qui annoncent sa venue rappellent par trop le Châtelet. Or, voici justement un critérium : s'il arrive que *Faust* nous fasse songer un seul instant aux *Pilules du diable*, c'est qu'il y a une erreur de commise.

L'interprétation elle-même, enfin, ne tendait pas à porter le débat sur les cimes. Il m'est impossible d'associer à la figure de M. Jacques Dumesnil, à sa voix, à son jeu la moindre idée de tourment intellectuel. Faust raisonne jusqu'à en être malade, jusqu'à déraisonner. M. Dumesnil est raisonnable. C'est tout différent. M. Lucien Nat, en dépit de ses fines qualités, est bien mince en Méphistophélès. Du nerveux Raskolnikoff, tenté du démon, au tentateur lui-même la distance est trop

grande pour que le même interprète la puisse franchir aisément. Madame Jamois qui joue Marguerite est touchante dans le désespoir, mais un fond de mélancolie préexiste chez elle à tous les malheurs qui arrivent aux personnages qu'elle interprète. Cette disposition répand un voile sur son jeu dès qu'elle entre en scène, dès les premières répliques, et quel que soit le rôle qu'elle joue. M. Georges Vitray est un acteur que j'ai toujours vu excellent, parce qu'il a la chance de ne jouer jamais que des rôles qui lui conviennent. Il est parfait ici dans Valentin.

*
* *

C'est une agréable soirée que j'ai passée à l'Odéon, quand je suis allé voir *le Mari singulier*. Je ne dirai cependant de la pièce que quelques mots, parce que j'attends l'auteur à une autre épreuve.

Toutes les curiosités de M. Luc Durtain m'avaient paru jusqu'ici concentrées sur la vie moderne, ses spectacles, les transformations de ses mœurs, la complexité de ses problèmes. Je le considérais comme un esprit que le présent passionne sans le satisfaire, mais dont l'insatisfaction regarde vers l'avenir pour y chercher des directions, et non vers le passé, fût-ce pour s'y enchanter un instant de langage archaïque, de costumes et de décors anciens, comme on s'amuse à gratter rêveusement de vieux airs sur une guitare. M. Durtain n'a-t-il pas été jusqu'à se composer un style adapté aux rythmes et couleurs de notre âge violent? J'étais donc autorisé à croire que, s'il abordait le théâtre, ce serait pour y tenter une nouvelle illustration de la même inquiétude. Non seulement j'imaginais qu'il demeurerait, à la scène, délibérément « actuel », mais je n'aurais pas été surpris qu'il prêtât la forme dramatique à quelque « anticipation » sociale. Or, si l'affiche ne nous avait prévenu que *le Mari singulier*, cette adaptation habile et soignée d'une histoire de Cervantès, avait pour auteur M. Luc Durtain, du diable si nous nous en serions avisé! C'est là, aurions-nous pensé, l'ouvrage d'un professeur distingué, d'un hispanisant très fin, qui possède un joli don de dialogue. Ainsi, avoir parcouru toute la erre,

avoir écrit *le Globe sous le bras* et, de ses voyages, rapporter ce divertissement d'érudit, qui semble éclos, rue de Richelieu, sous quelque abat-jour de porcelaine vert du « Département des Imprimés » ! Quel témoignage sur la psychologie des écrivains ! Homme de lettres tu es né, homme de lettres tu resteras.

La recherche de l'absolu dans l'amour conduit un mari à exiger de son ami qu'il courtise sa femme, car il ne pourra croire à la passion exclusive que celle-ci dit avoir pour lui que lorsque la fidélité de l'amoureuse aura été mise à l'épreuve. Un imbroglio galant, fort bien agencé sur ce thème, mène le trio à la catastrophe. En France, on a peine à prendre au tragique une aberration de cet ordre. En dépit du grand style que l'auteur prête à l'aventure, la situation paraît vaudevillesque au public : il rit dans les moments les plus pathétiques. Certes, que le ton héroï-comique soit dans l'inspiration même de l'œuvre, je n'en disconviens pas. Maintes scènes le prouvent, qui sont franchement burlesques. Mais le spectateur français considère l'œuvre entière comme une farce. Cette vue, d'ailleurs, n'a pas nui au succès.

M. Henri Rollan, dans le personnage du séducteur, déploya toutes les ressources de sa merveilleuse virtuosité. Madame J. Boitel, en dame coupable, était bien belle. M. Louis Seigner fut un hidalgo de noble prestance, mais il m'a semblé manquer un peu de tourment pour un mari si « singulier ». Dans un rôle de servante délurée, madame Lily Mounet s'est montrée excellente comédienne.

*
* *

La reprise d'une pièce présente toujours un danger lorsque, tout en étant assez éloignée de l'époque de la création, elle en est encore assez rapprochée pour qu'elle risque de tomber à un moment où les oscillations du goût ont détourné l'intérêt de ce qui parut nouveau et fit le succès de l'œuvre à son apparition. *Les Ratés*, *le Simoun* ont remis jadis en honneur la coupe du drame en tableaux. Cette forme ayant épuisé son attrait, la tendance générale du théâtre semble être aujourd'hui revenue au resserrement de l'action en des cadres plus stricts. Il était donc fatal que les récentes reprises

des deux célèbres ouvrages de M.-H.-R. Lenormand pâtissent de ces fluctuations de la mode. Mais leur mérite n'en est en rien diminué. Il serait absurde et enfantin de prêter à la désaffection que d'aucuns ont marquée envers cette conception du drame la valeur d'un jugement définitif. Ce n'est encore que la réaction d'un moment. Quand, de nouveau, l'on sera fatigué de la construction en trois ou quatre actes, *le Simoun* (plus encore, peut-être, que *les Ratés*, parce que *le Simoun* me paraît avoir, quant au fond, des éléments supérieurs de durée) sera considéré derechef comme une œuvre qui apportait au théâtre une formule neuve. Derechef, M. H.-R. Lenormand sera salué comme un initiateur, un libérateur. Qu'il se rassure, il peut attendre, car il possède la vertu qui s'oppose au vieillissement prématuré des œuvres littéraires en général et en particulier des œuvres de théâtre : le style.

Je crois savoir que la reprise du *Simoun* avait été décidée avant que M. Édouard Bourdet eût été nommé administrateur général de la Comédie-Française. Question d'opportunité mise à part (mais le degré d'opportunité d'une reprise ne se distingue souvent qu'à l'épreuve), l'engagement pris par M. Émile Fabre, et que son successeur n'a fait que tenir, trouvait sa pleine justification dans la haute qualité de l'ouvrage. La matière en est extrêmement riche. Il est regrettable que la critique se soit laissée uniquement impressionner par cette coupe en tableaux, dont elle sentait qu'elle était lasse. C'était ne s'attacher qu'à l'extérieur, alors qu'il y a, dans *le Simoun*, de quoi émouvoir et troubler et, par delà le drame qui se joue entre Laurency et sa fille Clotilde, avec et à l'arrière-plan, la métisse Aïescha, l'Agha et son fils, de quoi induire l'esprit en de longues réflexions. Le centre de l'action, c'est le tourment charnel de Laurency, mais il y a encore, dans la pièce, un autre sujet, celui-ci infiniment plus vaste : à savoir l'opposition des races, leur incompréhension mutuelle. Cette tragédie-là est évoquée de la façon la plus originale, grâce à une série de petites touches rapides et comme dispersées, qui finissent par créer l'atmosphère étouffante où deux mondes se confrontent. Une troisième tragédie enfin, c'est celle du groupe des hommes blancs, considéré séparément, dans sa lutte contre le climat. Sous

tous ces différents aspects, l'ouvrage est profondément humain et, comme tout ce qui est vrai, il est sans rides.

La mise en scène de M. Baty demeure une des plus réussies que nous lui devions.

*
* *

La reprise de *Bajazet* à la *Comédie-Française*, a suscité dans la presse des polémiques qui appellent quelques réflexions. Certes, les éloges n'ont pas manqué à M. Jacques Copeau, qui avait dirigé les répétitions de la tragédie et réglé la mise en scène, mais d'aucuns lui ont reproché d'avoir donné de l'œuvre une image où les accents s'estompaient, exactement comme si M. Copeau avait été le maître absolu du spectacle, comme s'il lui avait été loisible de choisir les interprètes, ou d'insuffler du génie à ceux dont il disposait !

Il y a là une injustice contre laquelle nous ne saurions trop nous élever, voire une tendance qui n'est pas sans péril, car elle risque d'égarer le public et de jeter la confusion, de semer le découragement dans l'esprit des comédiens français, qui fournissent depuis quelque temps un effort méritoire.

Le travail à accomplir, dans le domaine de l'interprétation, sur les pièces du répertoire classique, est le principal objet auquel le nouvel administrateur général doit apporter ses soins. Je ne dis point cela pour le lui rappeler, mais, au contraire, pour constater, en m'appuyant précisément sur cette reprise de *Bajazet*, qu'il l'a parfaitement compris. Lorsque nous avons souhaité un changement à la *Comédie-Française*, ce fut dans l'espoir que les chefs-d'œuvre du théâtre classique seraient remis à l'étude, qu'il serait procédé à une refonte générale de leur représentation.

Mais nous ne doutions pas que la tâche ne fût énorme. C'est même parce que son énormité ne faisait que croître, de jour en jour, dans l'abandon à la routine, que nous poussions les hauts cris. Or, voilà que, cet immense labeur a peine commencé, quelques critiques (des plus distingués pourtant, et ce n'en est que plus grave) s'étonnent, se plaignent que la représentation d'une tragédie de Racine, c'est-à-dire

la chose la plus difficile qui soit à établir, n'atteigne pas d'emblée à la perfection !

Au lieu de s'attacher à relever ce qui manquait à la reprise de *Bajazet* pour qu'elle fût parfaite (n'est-on pas allé jusqu'à soupirer qu'il y manquait Sarah Bernhardt ou Rachel ! Parbleu, nous le savions bien !), que ces censeurs sévères ne songeaient-ils plutôt à noter les résultats obtenus, la différence déjà considérable entre la représentation d'aujourd'hui et les représentations antérieures ! Il me souvient de ces matinées où l'on donnait du Racine et où tout était désordre, « débagoulinage » affreux, non pas même simple absence de style, mais profond abaissement du vers dans un faux naturel innommable. Diction elliptique, rythmes entrecoupés, apocopes continues, cela ressemblait à un étrange argot pompeux, d'où jaillissaient, par instants, des clameurs furibondes, des syllabes hurlées et des halètements.

Donc, en premier lieu, M. Jacques Copeau a ramené le spectacle racinien à la décence. N'eût-il fait que cela que nous lui devrions une reconnaissance infinie. Les interprètes, eux-mêmes, n'eussent-ils fait que céder à la persuasion de l'homme qui, doucement, fermement les tirait de leurs anciennes erreurs, qu'il nous faudrait déjà les applaudir, les remercier d'avoir pris sur eux d'accomplir en eux-mêmes un si héroïque redressement.

Mais qu'on me comprenne bien, ce que je viens de dire ne vise point tant les interprètes actuels de *Bajazet*, pris chacun individuellement, qu'une certaine couleur générale de l'interprétation de Racine qui était, naguère encore, celle de la Maison, et qui, par bonheur, grâce à M. Copeau, ne l'est plus.

L'extrême difficulté que présente pour le comédien l'interprétation d'un texte de Racine tient essentiellement à la diversité des registres sur lesquels doit jouer son intonation : le registre proprement dramatique, entendez celui des explications qui concernent une action toujours très serrée ; le registre du raisonnement, de la dialectique, beaucoup de tirades étant des plaidoyers ; enfin le registre musical ou poétique. Ce sont trois ordres différents, mais souvent si emmêlés à l'intérieur d'un seul morceau, que le metteur en

scène ne peut donner à l'interprète, sur cet emmêlement et la façon de le débrouiller, que des indications générales, psychologiques, didactiques. Encore n'est-il jamais sûr que son analyse, si poussée qu'elle soit, ne sera pas trahie par l'artiste au moment de l'exécution. C'est pourquoi le metteur en scène de Racine est, dans une large mesure, prisonnier des instruments dont il dispose, à savoir des acteurs.

La part de la musicalité, de la pure poésie, n'est pas égale dans toutes les tragédies de Racine. D'aucuns ont paru regretter que le chant fût continuellement absent de l'interprétation de *Bajazet*. C'est qu'il est bien souvent absent du texte même. Il ne reparaît qu'en des passages furtifs que seul l'instinct de l'interprète peut saisir, s'il en est capable. On sait que Boileau jugeait la versification de *Bajazet* « négligée ». Libre opinion d'un contemporain, qui paraît brutale aujourd'hui. Cependant, si l'on ne compare Racine qu'à lui-même, le mot est juste. Peut-être la faible musicalité de *Bajazet* est-elle due à ce « négligé » tout relatif du vers. En revanche, la part du raisonnement est considérable dans cette action violente. C'est elle que M. Copeau, avec son art exquis des nuances, s'est attaché à mettre en lumière dans le jeu et l'intonation des acteurs. Sur ce terrain, il lui était plus facile d'entrer dans des explications. Il ne s'agissait que d'obtenir de l'interprète qu'il se pénétrât de la situation, de son rôle dans cette situation, et des variations de son sentiment à l'intérieur de ce rôle. Aussi *Bajazet* fut-il, du moins, joué par tous, et pour la première fois depuis longtemps, avec intelligence. En outre, nulle faute de goût. N'est-ce donc rien que cela?

Après avoir décerné cet éloge à l'ensemble de l'interprétation, j'ajouterai que madame Mary Marquet (Roxane) manque un peu de mystère, comme madame Véra Korène (Atalide) manque de force. M. Escande, en Bajazet, m'a paru un peu trop dansant et comme futile. Seul, M. Yonnel, dans le rôle d'Acomat, fut tel que, dans un spectacle où tout serait parfait, on ne pourrait souhaiter rien de meilleur que son interprétation.

FRANÇOIS PORCHÉ

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Le *Roi des Abeilles*[1] est un roman, nous dit M. de Monfreid. Pourtant il met en scène, en 1916, le petit-fils de Ménélik, Lidj Yassou, partisan de l'Allemagne, évincé du trône par son cousin le ras Tafari, partisan des Alliés. Mais cette histoire où figurent des personnages que nous connaissons bien, le ras Seyoum, le ras Desta, est devenue une espèce d'épopée légendaire. Où finit l'histoire? Où commence le roman? Je ne sais. Le vieil Éthiopien lettré qui raconta toute l'aventure à M. de Monfreid n'avait sans doute pas une notion rigoureusement précise de ces frontières. M. de Monfreid lui-même s'est plu à les effacer. Il a intégré l'histoire dans le folklore, où elle finit en effet. Suivons-le donc, sans nous demander si son récit est imaginaire ou réel.

La fille de Ménélik avait épousé un musulman du Yémen, Mohammed Aly, qui se convertit et devint le ras Michaël. Mais en même temps, ce guerrier, qui jusque-là était brave, perdit tout son courage. Il fallait que quelqu'un le lui eût dérobé. Mais qui, sinon l'homme devant lequel pour la première fois il avait été lâche, le bandit Eskim? Le mal étant connu, le remède ne l'était pas moins. Il suffisait d'écorcher vif Eskim et de se couvrir de sa peau saignante : le courage volé serait aussitôt restitué. On dressa un piège. Or Eskim avait une vieille mère, qui s'inquiéta de ne plus le voir. Elle devait, ce jour-là, aller vendre son miel à Makallé. Elle se hâta. « On eût dit, écrit M. de Monfreid, qu'une volonté la

1. Gallimard.

poussait en avant pour arriver en temps voulu là où le destin avait fixé sa présence. » Cette phrase est une des clés du livre. Tout ce qui va nous être conté n'est en effet qu'une très ingénieuse combinaison du destin, lequel compose mille détours pour contraindre les humains à passer où il a décidé, afin que ce qui est écrit arrive.

La vieille femme arriva à Makallé pour voir sortir de l'église, accompagné du chant des moines, un homme qui portait sur lui la dépouille d'un autre homme. C'était le ras Michaël, couvert de la peau d'Eskim. La mère avait reconnu le masque qui avait été un visage et auquel pendait encore un collier de barbe noire. Elle tomba évanouie. Il faut ajouter que le remède fut efficace. Ras Michaël redevint le guerrier qu'il était.

Trente jours plus tard naissait Lidj Yassou. Les servantes et les esclaves des cuisines furent admis à voir le fils de la fille de Ménélik. Nul ne prit garde à une vieille femme qui était dans la foule des visiteurs. Seule la mère poussa un cri, en voyant cet abîme de haine qui était le regard de la vieille. Et celle-ci murmura en s'éloignant : « Il sera dépouillé comme mon fils. »

« Qui sait, dit M. de Monfreid, si la violence d'une telle volonté concentrée vers ce petit être ne marqua pas son empreinte fatale sur l'âme à peine éveillée et encore sans défense? L'influence de la pensée est un fait indéniable. Dans ce cas particulier, la volonté de la vieille mère, ainsi portée par la douleur au paroxysme de l'intensité, pouvait apporter dans l'esprit à peine éclos de l'enfant une perturbation capable d'orienter sa destinée vers une fin conforme à son idée fixe. » Quoi qu'il en soit, le roman ne sera que le tracé des voies extraordinaires par lesquelles le destin va accomplir la malédiction.

La vieille se retire dans les gorges sauvages de Sismo. A l'ordinaire, ces gorges sont défendues par des abeilles sauvages. Mais elle savait se faire comprendre d'elles. Elle participait à leur pouvoir prophétique. Les abeilles sont animées par l'Esprit du Soleil. Le tourbillon des essaims obéit à ces mêmes puissances auxquelles la vieille avait consacré sa vengeance. Un jour, les cavaliers du ras Michaël s'en vinrent

razzier le village. Une femme blessée s'enfuit vers les ruches, emportant son enfant. Elle mourut, mais la vieille éleva l'enfant, qui lui rappelait son fils. Elle « croyait n'obéir qu'à son cœur en élevant cet orphelin, sans savoir qu'elle servait seulement la destinée. C'est au moment où cette tendresse ouvrait son vieux cœur meurtri à la joie d'aimer, c'est quand la douceur de cet amour en chassait à jamais la haine et que le pardon apaisait cette âme tourmentée, c'est alors que se réalisait en l'enfant trouvé l'instrument de cette malédiction arrachée par la douleur à son désespoir de mère ». L'enfant se nommait Batio. Comme sa mère adoptive lui avait appris le secret des ruches sauvages, les gens du village le nommaient sultan Didalé, le roi des abeilles.

Sans connaître son histoire, M. de Monfreid connaissait bien Batio, qui travaillait chez lui. Étrange travail, qui consiste à apporter en secret, du fond de la forêt où il est défendu de les couper, une grosse branche de jujubier, qui ne pèse pas moins d'une cinquantaine de kilos et qui doit servir à la membrure d'un bateau. En 1916, pour éviter l'été brûlant d'Obock, M. de Monfreid voulut gagner la montagne de Mabla. Il fit un petit convoi avec sa femme, sa fille Gisèle qui avait deux ans, sa servante Oméda, « belle fille sauvage, vierge noire aux cheveux tressés », et Batio. Oméda s'éprend tout de suite de Batio. Mais le roi des abeilles est aussi indifférent devant elle que devant toutes les autres femmes.

Dans la montagne, une désagréable surprise attendait M. de Monfreid. Le chef du village d'Odélé, un vieil homme nommé Hadji Bourhan, refusa de le recevoir, pour des raisons qui parurent obscures. En fait, deux notables, parents de Hadji Bourhan, venaient d'être arrêtés à la côte par les Français, étant compromis dans une affaire de trafic d'esclaves. Dans le péril où il se trouvait, M. de Monfreid et les siens se réfugièrent chez Batio, ou plus exactement chez les abeilles, amies de Batio. Ils eurent là une retraite inviolable. Enfin, les choses s'arrangèrent dans la montagne, par l'intervention d'un puissant personnage, marchand d'esclaves, Cheïk Issa, et M. de Monfreid put s'installer à Odélé. Tandis qu'il y était, il fut même appelé en toute hâte par Cheïk Issa, pour donner des remèdes à une caravane d'esclaves que la fièvre et la variole

décimaient. Comme le messager qui le guidait était Batio, la servante Oméda les suivit sous un prétexte. Une femme étant morte dans la caravane, l'enfant fut confié à Oméda.

En somme, nous avons assisté jusqu'ici à deux épisodes : la fuite de l'auteur et des siens chez les abeilles et la vie de M. de Monfreid avec une caravane d'esclaves. Je ne doute pas qu'il ait pris beaucoup de plaisir à nous raconter ces aventures pittoresques. Mais surtout il a mis en place les personnages qui vont jouer le rôle principal. Lidj Yassou, à la mort de son grand-père Ménélik, est devenu empereur. Né en 1894, il a maintenant vingt-deux ans. Batio, destiné à accomplir la malédiction de la vieille, a le même âge. Il vit obscurément dans la brousse, bien loin de l'empereur. Pour les rapprocher, il va falloir le bouleversement de la guerre universelle. Les Allemands ont fondé de grands espoirs sur l'Éthiopie. En la prenant comme base, ils espèrent non seulement chasser les Français de la côte, mais dégager l'Est-Africain allemand, qui se défend héroïquement, et soulever tout l'Islam. Leur espoir est le jeune empereur Lidj Yassou. Mais comment amener Lidj Yassou à la cause germano-musulmane? Son ministre du Commerce, le vieux trafiquant Aboubaker, mahométan fanatique, a une fille splendidement belle, Fatouma. On la fait voir à Lidj Yassou. Pour l'épouser, il se fit musulman, rendit leurs biens aux mosquées de Harrar, fut acclamé par tout l'Islam. Fatouma lui donna un fils, qui fut nommé Ménélik, comme son bisaïeul.

C'est à ce moment qu'eut lieu le coup d'État. Les Alliés veillaient. Par leurs soins, le grand Conseil des nobles, à Addis-Abeba, nommait régent le ras Tafari, et déposait Lidj Yassou, qui était à Harrar. Mais nul n'osa porter la main sur lui et il put se réfugier en pays dankali, où il était invulnérable. Les soldats de son père, le ras Michaël, les cavaliers Wollo, semblaient invincibles. Mais les mitrailleuses envoyées de Djibouti fauchèrent l'armée du ras Michaël, et lui-même fut fait prisonnier. Dans ce désordre, M. de Monfreid n'a pas de peine à rapprocher Batio de Lidj Yassou. Il suffit d'employer Batio comme messager : c'est d'abord Cheïk Issa qui l'envoie au ras Michaël, pour lui promettre l'appui de l'Allemagne; c'est ensuite le ras Michaël, prisonnier, qui réussit à lui jeter

sa bague et à lui donner un message pour son fils. Tout cela au milieu d'innombrables aventures.

Voilà, si on peut dire, le destin en marche. L'homme qui doit perdre Lidj Yassou est devenu son messager. Mais pourquoi le perdrait-il? Ici, il faut encore que la fatalité donne un coup de pouce. Batio, si dédaigneux des femmes, s'est éperdument épris de Fatouma la première fois qu'il l'a vue. Il accomplit avec joie les missions où, pour échapper aux gens de Tafari, Fatouma, déguisée en bergère, passe pour sa femme et vit avec lui. Pendant ce temps, la pauvre Oméda est torturée de jalousie.

Comme un dangereux miroir, la beauté de Fatouma montre tour à tour la voie à ces deux hommes, dont l'un est destiné à perdre l'autre. Car Lidj Yassou, épris de sa femme, se laisse tomber dans le piège dès qu'il voit miroiter l'espoir de la reprendre et, pendant ce temps, Batio la dérobe. Enfin, de trahison en trahison, voici Lidj Yassou prisonnier. La malédiction de la vieille peut maintenant s'accomplir. Le ras Tafari, devenu l'empereur Hailé Sélassié, pour acquérir le prestige de Lidj Yassou sur les soldats, n'hésita pas à s'envelopper à son tour de sa peau. Seulement, il n'osa pas l'écorcher vif. Il ne voulut pas l'empoisonner, pour ne pas corrompre le sang. Il le fit donc étrangler.

Lidj Yassou pris, le rôle de Batio au livre de la Fatalité était terminé. Il n'était plus qu'un homme entre deux femmes ; Fatouma qu'il aimait et Oméda dont il était aimé. Mais c'en est assez pour déchaîner une dernière tragédie. Oméda persuade à sa rivale, dont l'enfant est malade, que du miel rapporté par Batio des gorges de Sismo le guérirait. Batio n'est-il pas le roi des abeilles? Où est, direz-vous, le machiavélisme de ce conseil? En ceci que l'homme qui a approché les femmes perd son pouvoir sur les abeilles. Si, comme Oméda le craint, Batio, en protégeant la fuite de Fatouma, est devenu son amant, les abeilles le tueront. Le tuent-elles? Quoi qu'il en soit, Batio se tue dans l'expédition, et Oméda meurt de tuberculose, sur le propre bateau de M. de Monfreid.

*
* *

Au début de son nouveau livre, *Le Démon du bien* [1], M. de Montherlant nous avertit une fois de plus que son héros, lequel s'appelle maintenant Costals, n'est pas lui-même. Je le crois volontiers. Il est fait seulement d'après lui-même. Regardons comment le caractère de Costals est composé.

Le fond est assez simple. Costals aime les femmes, à condition qu'elles ne l'ennuient pas. Par malheur, étant impulsif et nerveux, il en est promptement excédé. Il est impitoyable et capricieux. Il serait parfait, s'il était méchant. Mais il ne l'est pas, et c'est ce qui le perd. Il se montre à nous sous un air avantageux, insolent et cassant. Mais de quelles tendres paroles ne doit-il pas caresser ses victimes quand nous ne sommes pas là ! Et non seulement les femmes qu'il désire (il est vrai qu'il les désire un peu toutes), mais celles à qui il a donné un jour l'illusion qu'il les désirait. Il ne répond pas à leurs lettres et il leur dit des impertinences ; mais il ne rompt point avec elles, et il voudrait qu'elles fussent heureuses. Qu'il ne se trompe point pour cela sur lui-même, et qu'il n'aille pas s'imaginer qu'il est bon ! Il pousse seulement l'égoïsme au point de ne vouloir pas qu'on souffre autour de lui et par lui. Un extrême égoïsme ne va pas sans beaucoup de sensibilité. A un homme qui a les nerfs à fleur de peau, et qui leur prête attention, il est intolérable de voir un visage malheureux et le muet reproche de deux yeux près des larmes. Ne pas faire souffrir, pour ne pas souffrir soi-même de la peine qu'on inflige, c'est la philanthropie des voluptueux.

Nous l'avions vu jusqu'ici tiraillé entre un certain appétit, une certaine pitié et un certain dégoût. Mais cette fois la situation est un peu changée. Cette Solange Dandillot, qui est maintenant sa maîtresse, est ravissante ; sans qu'il l'avoue trop, il a besoin d'elle. Naturellement, il l'aime, surtout quand elle n'est pas là. Il l'analyse cruellement. Mais il semble bien qu'il a pour elle un sentiment qu'il n'avait pas pour les autres. Au surplus, il ne la connaît pas. Il ne s'aperçoit pas qu'elle voit venir, comme on dit, et que, depuis le premier

1. Grasset.

jour, elle a songé à se faire épouser. Même à la fin du livre, ni Costals, ni M. de Montherlant, ni le lecteur ne pourront définir exactement Solange. Est-elle froide? Est-elle passionnée? Est-elle poussée par le calcul? Est-elle poussée par la tendresse?

Toute l'histoire de ces deux amants est compliquée et équivoque. Solange et sa mère sont à l'affût du mariage. Pourtant, c'est Costals qui en parle le premier, comme s'il était attiré par le vertige du danger. Il le croit du moins. Mais nous nous demandons si Solange, sans qu'il s'en aperçoive, ne l'a pas amené à parler. Cette première conversation sur la vie commune n'est d'ailleurs qu'une explosion de l'antipathie qu'elle inspire à Costals. Il en a horreur et cependant il sent qu'il s'en approche. A mesure qu'il dit non, il cède au fond de lui. Il est si bien fasciné qu'il n'a plus qu'un moyen d'échapper : il s'enfuit brusquement, en cachant son adresse. Les deux femmes sont parfaites : ni trop de désespoir, ni trop d'importunité. Quant à Costals, étant allé jusqu'à l'extrême de sa liberté, il revient doucement vers son servage. Il rappelle Solange. Elle le rejoint à Gênes. Il la retrouve exactement telle qu'il voudrait qu'elle fût. Hasard, mimétisme heureux, calcul? Nous ne saurons jamais. Quoi qu'il en soit, pendant deux jours, la jeune fille peut croire qu'elle a gagné la partie. Puis Costals se reprend. Il se délivre furieusement de tout ce trouble en le jetant dans un livre. Mais la partie n'est pas finie, et un autre livre nous en apprendra la fin.

***

M. Albert Flament nous a donné sur la Malibran un livre délicieux, tour à tour amusant et émouvant [1]. On entrevoit le père, le terrible gitan Garcia. On reconnaît dans l'ombre la figure effacée d'une mère qui a beaucoup pleuré. Mais en réalité, l'ouvrage ne commence qu'au moment où la Malibran, après la cruelle expérience de son mariage en Amérique, revient en Europe, célèbre à moins de vingt ans, laissant derrière elle à New-York le fâcheux Eugène Malibran.

C'est à la fin de 1827. Elle n'a guère plus de huit ans à vivre.

1. Flammarion.

Mais quelles années éblouissantes ! Ce sont elles que M. Flament a décrites. Le comte Merlin, qui avait été aide de camp de Joseph Bonaparte, avait épousé, l'ayant rencontrée à Madrid, Mercédès di Jarucco, qui avait été l'élève de Garcia. C'est chez la comtesse Merlin que Maria Malibran va faire ses débuts à Paris. M. Flament a brillamment décrit le salon, la soirée, les toilettes, les propos. Il a glissé dans ces propos un renseignement : Maria est née à Paris, 3, rue de Condé, le 24 mars 1808. Il a fait un joli portrait de l'artiste, vêtue d'une robe blanche (que la comtesse Merlin a peut être fait arranger avec une des siennes, car Maria a laissé tous ses gains de New-York à son mari), — coiffée de deux bandeaux unis, la tête petite et le col élancé. « Les yeux et le sourire, sous la pureté du front : voilà ce que l'on retient tout d'abord de la Malibran. Des yeux fort grands, fort bruns, fort brillants et fort doux, dans lesquels se lisent la joie de vivre, l'amour de ce qui est noble, nouveau, hasardé, inconnu, et le désir de vaincre sans renoncer à la douceur de plaire. » — Elle chante la romance de Desdémone, dans cet *Otello* de Rossini, que son père a créé onze ans plus tôt et qu'elle a si souvent chanté avec lui. Garcia était terrible dans le rôle d'Othello. Un jour, sa fille s'aperçut qu'il avait à la main un vrai poignard. « Père, ne me tue pas ! » s'écria-t-elle épouvantée. Même en plein romantisme, cette famille pouvait passer pour extraordinaire. Mais ce sauvage était un merveilleux professeur. Il avait travaillé, assoupli, mené à la perfection la voix de sa fille. Cette voix avait une étendue surprenante, puisque la Malibran battait le trille du *si* d'en haut avec l'*ut* dièze et puisqu'elle descendait au *fa* en dessous de la portée. Ces notes basses étaient cuivrées, nous dit-on, tandis que les notes hautes ressemblaient à la brise d'été quand elle glisse sur les champs de jasmin. Quoi qu'il en soit, le succès, chez la comtesse Merlin, fut très vif.

La chanteuse parut pour la première fois devant le public parisien à un concert à bénéfice pour le chanteur Galli, qui était un ami de son père. Elle y chanta le duo de *Sémiramis* avec madame Pisaroni, cantatrice de grand style, qui pâlit de jalousie. Là-dessus, le directeur de l'Opéra, Lubbert, veut engager la Malibran. Mais il lui offre en vain quarante-

cinq mille francs pour la saison, ce qui est énorme. Elle a décidé de débuter aux Italiens, et elle y débute, en effet, le 8 avril 1828, à cinquante mille francs pour la saison, plus un bénéfice. Alors, commence une carrière éblouissante, assez vite interrompue à Paris, où une liaison avec Charles de Bériot fait scandale, mais poursuivie en Italie. L'aventure italienne, comme dit M. Flament, occupe la plus grande partie de son livre. Comment n'en eût-il pas été lui-même charmé? Elle foisonne en anecdotes amusantes et pittoresques, comme l'audience donnée à Naples par le jeune roi Ferdinand II à qui la rusée cantatrice arrache la promesse qu'il applaudira, contrairement à tous les précédents, dès qu'elle entrera en scène. Le séjour à Venise, — à l'hôtel Danieli, un an après Musset, — n'est pas moins plaisant, avec ses triomphes, son apothéose qui a l'air d'une sédition. Les gondoliers qui se passent pour y boire le verre où elle a bu, le prince-gouverneur qu'elle fait monter dans une gondole grise, rouge et bleue, ce qu'il a lui-même sévèrement interdit, en ordonnant que toutes les gondoles seraient noires. Et c'est aussi la charmante histoire de ce malheureux théâtre Emeronitio, qui faisait faillite au fond du rio dei Miracoli et qu'elle sauve en y donnant une représentation.

Enfin, en 1835, le mariage avec Malibran fut annulé,et en mars 1836, Maria peut épouser Bériot. Mais cette vie brûlante était au point de se consumer. Déjà Bellini, jeune comme elle et pour qui elle avait une tendre amitié, était mort et semblait l'appeler. A Manchester, n'en pouvant plus, à la fin d'un duo de *Mercadante*, où le public a exigé un *bis* épuisant, elle s'effondre pendant les applaudissements.

Il serait tout à fait injuste de passer sous silence le livre que M. Henry Malherbe nous a donné sur le même sujet, et qu'il a appelé *La Passion de la Malibran* [1]. Il est fait d'un autre point de vue. Le livre de M. Flament est une chanson. Celui de M. Malherbe est, comme on dit, une élucidation historique, faite en partie sur des documents que la petite fille de la chanteuse a donnés à l'écrivain.

Tout d'abord, il nous renseigne sur toute la partie de la vie

1. Albin Michel.

de la Malibran dont M. Flament ne parle pas. De son enfance rue de Condé il n'y a pas grand'chose à dire, puisque Garcia quitta la France quand Marie avait trois ans. Il alla à Naples, puis à Rome, puis à Paris. M. Malherbe nous parle sans ménagement de la voix de la Malibran durant ces années : peu d'étendue, peu de volume, peu de justesse. « T'es-tu entendu chanter faux, misérable? » hurlait son père. — « Oui, papa. » — « Bon. Recommençons. » Paer prétendait que Garcia battait sa fille pour lui apprendre le trille. Les raclées s'entendaient de la rue. Mais le chanteur avait deviné la voix qui se dérobait et il s'acharnait à la faire sortir.

Après la mort de Louis XVIII, Garcia passa en Angleterre. C'est là que Marie débuta, le 7 juin 1825, dans le rôle de Rosine. Elle venait d'avoir dix-sept ans. C'est à Londres que Dominique Lynch persuada à Garcia d'aller fonder l'Opéra italien à New-York. Là, sur les rapports de Marie avec ce banquier Malibran qu'elle épousa, M. Malherbe publie des documents qui ne correspondent pas tout à fait à l'impression que nous avait donnée M. Flament. Celui-ci était très sévère pour Malibran. Le mariage aurait été une déception. Elle ne se serait mariée que pour échapper à la tutelle de son père, et elle avait fui, en même temps que l'Amérique, un indigne Paris. Mais les lettres citées par M. Malherbe sont toutes différentes. Même après le départ de New-York, elles sont tendres. Ainsi, toute cette histoire conjugale devient plus obscure et aussi plus humaine.

Parmi les autres documents, comment n'en pas citer un extrêmement émouvant qui paraît pour la première fois, le rapport du médecin homéopathe Bellomini, que Bériot avait appelé auprès de sa femme après la catastrophe du 14 septembre, et qui arriva le 18. Cette agonie de Desdémone avec son tragique et sa puérilité (le 21, elle voulut ranger ses bijoux), est singulièrement pathétique. Et Malherbe, résumant le tout, a trouvé la vraie formule qui conserve intact après un siècle, l'enchantement de la chanteuse. « La Malibran, dit-il, est la fleur et la merveille du romantisme. »

HENRY BIDOU

TABLEAUX DE JUIN

VICENCE — LONDRES — PARIS

La Villa Valmarana. — Les grandes amours enchaînées, des êtres beaux et affinés, quasi-aériens qui expriment des sentiments d'une incomparable noblesse et d'une ardeur que jamais ne dépare une vulgarité. Un monde ravissamment nu, mais paré, qui a pris les nuées pour Empire et s'y dresse, en proie dans son édénique sérénité, à toutes les tentations d'enlacements, de rapprochements, de rêveries en commun, d'entretiens au bord des lèvres, de regards plongés au plus profond des beaux yeux, mais en s'efforçant de ne point se trahir et de ne livrer de soi-même que ce qui est harmonieux au regard et procure ce goût de la perfection que la foule des vivants nous refuse toujours.

En visitant, aux portes de Vicence, la *Villa Valmarana*, sur sa colline qui se mêle, en le dominant, au plus souriant, au plus doux et fertile des paradis terrestres : la verte Vénétie, en juin, je me suis déjà demandé quelle empreinte gardait une existence ayant débuté dans ces chambres aux murs couverts de fresques radieuses, telles qu'on ne saurait en trouver au monde de si parfaites et si préservées. La jeunesse s'étant développée dans la fréquentation de personnages si évocateurs, si décorativement pathétiques, toute la vie n'en pouvait-elle être à jamais troublée?

On ne saurait demeurer dans deux villas si rapprochées, sur le même tertre, dans des appartements aux parois entièrement recouvertes par la figuration des épisodes de la *Jérusalem délivrée* ou d'*Orlando Furioso*, de scènes de l'*Enéide* ou des apparitions des dieux, au cœur de leur Olympe, on ne saurait passer de Vénus et Mercure à Didon, à Enée, — si suaves, si gracieux, si tendres, si bien drapés de rien et si élégamment dévêtus, — sans être évidemment précédé, pour toute l'existence, d'un monde imaginaire, qui va se mêler étroitement à toutes les circonstances de la vie.

Mais que peut devenir pareille influence, lorsque le peintre est G. B. Tiepolo et qu'il se trouve, pour des raisons ou par l'effet de circonstances qu'il serait sans doute malaisé de connaître, avoir exécuté là, non seulement le chef-d'œuvre de sa vie, mais le chef-d'œuvre de tout ce qui peut avoir été entrepris de similaire?

Les décorateurs, le plus souvent, couvrent les murs de peinture, c'est-à-dire de couleurs. Ils peignent, dans leurs ateliers, des sortes de tableaux agrandis, puis les font maroufler, lumières et ténèbres empâtées, sur les parois qui leur sont confiées. Mais, détachez-les de la muraille sur laquelle ils sont fixés, faites venir l'encadreur, envoyez ces tableaux dans quelque musée (ainsi de Titien, de Rubens, de Véronèse, de Van Dyck, de Tintoret), le visiteur ne se demandera point si la toile n'eut pas des destinées premières plus définies que celles où elle vint s'arrêter.

G. B. Tiepolo, lui, décore à fresque, sur place. Il prend le mur tel que l'architecte le lui laisse, sans corniches, sans moulures et, souvent, sans chambranle aux portes. Il l'enduit et, avec une dextérité inouïe, une invraisemblable adresse, un génie dont la fantaisie comme la grâce ne sont jamais prises au dépourvu, ni lassées, il a l'air d'improviser, pour le plaisir d'un seul jour ou d'une nuit, son architecture et la représentation qu'il va nous offrir.

Et, cent soixante-dix années et davantage après que sa journée ou sa nuit furent réussies, tout est demeuré là, dans sa fraîcheur, sa joliesse, ses abandons, sa maîtrise et sa festivité.

J'ai l'impression de retrouver, pour nos lèvres et nos dents, des pêches cueillies pour de très arrière-grand'mères à leur

premier amour et qui nous les auraient laissées — par mégarde, à jamais préservées.

L'élégance de ces déesses aux longues jambes et aux longs bras est innée, avec leur collier de perles qui ne pend pas comme un bavoir sur leur poitrine, à la manière américaine, pour montrer plus de perles, mais qui serre le milieu du cou, et qui l'affine et donne un incomparable éclat au visage, par l'orient de la perle, plus rapprochée de la lèvre et des yeux.

L'Angélique et le Médor, de l'*Orlando Furioso*, peuvent venir s'abriter dans une hutte, elle, avec ses perles, sa coiffure aux racines droites, sa cheville mince, ses seins fermes, ses mains longues, son impassible et langoureux et impérial regard ; ce sont des dieux, des dieux en apparence passagers et qui, pourtant, vivent sans peur du lendemain, leur fugitive existence, devant l'Éternité.

Que ce Tiepolo, de la *Valmarana*, interprète dans une chambre de la seconde villa des scènes de Carnaval, des réunions champêtres, qu'il crée dans une autre des statues, des rocailles, des balustres, qu'il fasse ensuite pousser des lauriers ou des chênes sur un rocher, sa jeunesse d'invention, les ressources de son esprit, les réserves de ses observations passées ne sont jamais défaillantes.

Je le vois avancer, souriant, son pinceau à la main, vers la blanche muraille, sur laquelle il aligne des portiques, répand des nuages et brouille l'azur au-dessus des colonnades, d'un glissement de brumes matinales... Pour laisser ensuite à la belle souveraine, secrète et rayonnante qui est en lui, et que nous avons si souvent saluée, à Venise, dans la Cléopâtre du *Palais Labia*, l'assurance de son sourire, la grâce de ses attitudes, sa démarche de fille d'Apollon, ses parures nacrées et ses satins frais.

Dans cette seconde villa : la *Foresteria*, qui n'a qu'un rez-de-chaussée, la jeune famille s'est logée. En enfilade : chambres salon, bibliothèque, salle à manger. Mais les lits ne doivent point toucher les murs, mais les bibliothèques ne peuvent remplir que la galerie d'entrée, et demeurer basses, mais il n'est point question de placer de bahut dans la salle à manger !

A l'heure où nous pénétrons dans la *Foresteria*, environnée

des parfums de feuillages et de fleurs de l'été, une très jeune fille, un jeune garçon travaillent à leurs devoirs, devant ces murs radieux. J'imagine nos encriers renversés, le désordre de la salle d'étude quand nous avions dix ans.

Quelques instants auparavant, entre une chambre et un salon, nous avons deviné la fuite d'une dame qui semblait une des créations de Tiepolo détachée de la muraille et voulant se ravir à notre admiration.

Sur une table, une épaisse collection de la *Revue de Paris*. Nous sommes dans une maison amie. D'un clignement d'yeux, nous demandons pardon de notre indiscrétion au portrait de la grand'mère des jeunes frère et sœur, qui baissent la tête sur leurs cahiers — le portrait est placé sur un chevalet.

Comment rien fixer au mur, devant ces faunesses, ces satyres, aux oreilles pareilles à d'étroits coquillages allongés, en grisaille sur leurs fonds de verdure fantaisistes? Devant ces Vénitiennes au manchon, la tête coiffée de toques de fourrure, le corsage long, traversé de lacets, les pieds chaussés à ravir — car Tiepolo chausse, les déesses mêmes, de sandales à bandelettes, d'une élégance à désespérer les plus habiles faiseurs de notre temps? L'ombrelle, l'éventail évoquent le printemps et l'été. Les personnages, placés de dos, regardent au loin. Tout est naturel, aisance et grâce.

Dans la pièce « à la chinoise », le *décorateur* unique se révèle avec toute son adresse, faisant se dérouler, par-dessus une première composition architecturale imaginaire, dans le style de la demeure, des scènes chinoises en surimpression. Cette *surimpression* passe pour avoir été l'une des découvertes les plus nouvelles du cinéma, mais Tiepolo, cet *artiste*, au sens le plus étendu de ce mot, l'avait employée à la *Valmarana*.

Que j'eusse aimé travailler à mes devoirs dans ces chambres, devant ces architectures figurées pour le plaisir, ces grands arbres des scènes champêtres dans lesquelles *una vecchia contadina* semble une patricienne, et les moindres comparses, les acteurs de pastorales qui enseignent la douceur de vivre, que ne veulent plus connaître les hommes.

Nous quittons la *Foresteria*, je puis dire sur la pointe des pieds, étourdis, enivrés ; nous retraversons la terrasse et nous gravissons de nouveau les degrés de la *Valmarana*, pour passer,

une fois encore, devant Briséis et Achille, près du camp aux tentes ensoleillées, devant la flotte grecque partant pour l'Aulide et qui nous est suggérée, entre les colonnes peintes, par un licteur portant un faisceau et, sur l'azur du ciel, quelque mât de navire..., devant Ulysse..., devant Agamemnon.

Que Tiepolo nous paraît préférable au compositeur d'*Orphée aux Enfers* ! Nous nous arrêtons devant ces héroïnes, — auxquelles Racine semble avoir prêté un cœur, — si majestueuses et sensibles, devant les jeunes dieux casqués, au regard tendre dans un visage impassible, mais sûres de leur pouvoir et qui emplissent cette villa, de proportions en apparence si réduites, de toutes les clameurs, des frissonnements et du rayonnement de la plus précieuse beauté, comme des évocations les plus nobles et de sentiments éternels.

*
* *

H. M. The Queen Mary. — *Londres, lundi 24 juin. — Hyde Park*, vers six heures, non loin de la grille, près de *Hyde Park Corner*. L'été anglais, d'un vert qui paraît ici plus qu'ailleurs uniforme, plus dense et je dirais presque, pour un Latin, plus étouffant. Ciel gris, qui se prépare à donner pendant une heure l'illusion d'un prochain coucher de soleil radieux. Plus de gens sur les bancs, moins de promeneurs dans les allées, automobiles presque semblables, rien de l'animation de naguère, les équipages, les petites voitures, les cavaliers, les ombrelles, et les jupes qui faisaient de certaines femmes des samothraces de *Lyons's Tea*, mais, pour les autres, ressuscitaient Gainsborough.

Une vaste automobile fermée avance rapidement, mais sans heurts, au milieu des autres, précédée d'une presque invisible auto de police et pareillement suivie.

Quatre places, deux au fond, deux au milieu et, au delà de la vitre, le mécanicien et un valet de pied. Les deux places du fond sont occupées par deux personnes assez peu visibles, dont l'une paraît âgée. Je ne saurais dire si le chauffeur est jeune ou vieux, gros ou étriqué, car l'une des deux places du milieu, derrière ce chauffeur, est occupée par une dame imposante et resplendissante, toute de blanc vêtue : toque

vaste, épais col de fourrure, manteau. Dans la pénombre de la grande voiture, elle a l'air d'un astre qu'on changerait de ciel en le transportant dans cette auto.

Les voitures font une courbe, les passants s'arrêtent et saluent. Sur les bancs, les gens se sont levés. La vision s'éloigne, la dame-astre incline imperceptiblement la tête. Une leçon pour les *stars* américaines et autres. La simplicité même et une sérénité, au delà du temps. Je songe au geste de la main éperdue de la duchesse de Windsor, quittant, l'autre semaine, le quai des Esclavons, à Venise.

La reine-mère, la reine Mary, vient d'assister à une réunion du Concours Hippique, à laquelle prenait part, je l'ignorais, le *Cadre Noir*, de Saumur, toujours très fêté en Angleterre. Le duc de Gloucester, son troisième fils, est auprès d'elle ; mais, à la vérité, d'où je suis, on ne saurait que deviner sa présence effacée dans le rayonnement de ce blanc, plus éblouissant que s'il était tissé de métal ou semé de brillants.

La *Couronne*, le long usage de ce qu'elle impose, voici la vision stricte de l'image qu'il faut offrir à ceux qui aperçoivent la personne royale. La reine, qui a connu les souffrances de l'épouse, de la mère et qui vient de « fêter », si l'on peut dire, son soixante-dixième anniversaire, — et n'attend plus rien des douceurs ou des réussites de ce monde, — est vêtue *comme une reine*, en dehors de toute mode, de toute préoccupation de temps et de lieu. Un Iroquois tomberait à genoux en l'apercevant. C'est la reine d'Angleterre.

Au delà de la grille, au delà des voitures qui se sont rejointes et des passants qui se sont recoiffés, l'auto de la Cour a disparu. Mais, sur cette épaisse et uniforme verdure d'*Hyde Park*, une sorte d'éblouissement demeure comme après le glissement d'une étoile, dans un ciel fourmillant, mais obscur.

*
* *

Du Parthénon a la « Loge » de Renoir. — Il faudrait, dit-on, apprendre l'art de combler leurs journées de loisirs aux Français, auxquels on en offre et qui n'en demandaient peut-être pas tant qu'on leur en accorde, au prix où elles reviennent.

Mais ceux qui, de longtemps, pratiquèrent cet art difficile d'employer les heures et les jours consacrés au repos, ne s'y entendent pas souvent mieux que ceux qui en ignorent l'habitude. Très peu de gens, par exemple, savent visiter les musées. Dès la porte franchie, on les dirait atteints de boulimie. Ils veulent tout avaler, tout voir, — ce qui est la meilleure façon de n'avoir rien vu. Il faut savoir imposer des limites à ses curiosités et mieux vaut n'avoir pas tout aperçu que d'avoir mal regardé.

Lorsque l'on sait d'avance ce que l'on y trouvera, il est plus aisé de se fixer ses limites, avant de franchir le seuil d'un musée.

Il est bon, de même, de pouvoir faire succéder à un choix déterminé à l'avance un autre choix, tout à fait différent, mais pareillement limité. C'est ainsi que nous avons décidé, cet après-midi, mes amis et moi, de passer une heure au *British Museum*, à la Sculpture Grecque, uniquement, puis de remonter en auto et d'aller voir, à la *National Gallery*, la salle française du XIXe siècle, momentanément enrichie de *la Loge*, de Renoir.

Ce programme fut réalisé. On ne saurait dire combien la sculpture grecque du Ve ou IVe siècle avant J.-C. s'accommode plus heureusement d'un Renoir, d'un Corot, d'un Manet que de peintres du XVIIe siècle, d'un Largillière ou d'un Rigaud.

Nous nous sommes arrêtés, d'abord, devant quelques-unes de ces merveilleuses têtes mutilées et roulées par la mer, qui leur a laissé les traces indélébiles de s'être longtemps heurtées aux récifs, après avoir été victimes de l'inexplicable fureur des hommes : *Perseus*, etc... Lèvres à demi emportées, nez brisés, paupières usées, et qui semblent, pourtant, gagner en expression, en mystère, en suggestions troublantes et, pareilles aux montagnes rongées par les saisons, les intempéries, le soleil, porter le poids des siècles, avec cette sérénité et cette douleur devant lesquelles l'homme rêve et se tait.

Tout ce qui serait sujet d'horreur, chez la créature vivante, devient ennoblissement et, si l'on peut dire, humanise ces fragments. Certains, comme Rodin, l'ont si bien compris qu'ils ont volontairement devancé les siècles et créé des chefs-d'œuvres mutilés.

Dans une salle qui suit les premières galeries et précède celle, plus vaste, dans laquelle sont rassemblés les vestiges du Parthénon, nous retrouvons cette statue de Déméter assise, de grandeur à peine au-dessus de la nature, dont les yeux voient, d'avance, tous les maux qui peuvent atteindre les hommes qu'elle engendra.

C'est une des images de dignité, de constance, de sagesse les plus remarquables de ces musées. Elle peut accueillir, sous leurs plus magnifiques ornements, des rois sur les plus nobles péristyles, et les plus humbles d'entre nous. Ses yeux semblent comme effacés par les larmes secrètes. Les draperies ont subi l'écrasement du temps. Devant de tels vestiges, j'admire le prestige que leur ajoute l'aveugle et incohérente collaboration du temps, chargé de faire retourner toutes choses au néant, qui est le perpétuel recommencement. La force destructrice des hommes et de la Nature ne vient-elle pas ajouter à l'œuvre d'art une parure dont nous éprouvons tout le pouvoir sans le définir?

M'émeuvraient-ils autant ces dieux et ces déesses, sortis à l'instant des mains du sculpteur?

N'est-ce point ce que le Néant voulut bien nous conserver *encore* de ces œuvres, qui nous les fait chérir davantage, tout étreintes par la Mort, et qu'il nous est donné d'admirer encore, participant à la fin de la beauté première et de la dégradation définitive?

Dans la salle réservée aux fragments du Parthénon, il devient plus évident que partout ailleurs que l'art ne peut naître, vivre, se renouveler qu'aux mamelles de la Nature. Tout ce qui compose la décoration du géométrique, cérébral, froid et sublime Parthénon est *vivant*. Et, dans cette architecture qu'on ne peut retoucher, à laquelle on ne saurait rien ajouter, ni retrancher, c'est la vie qui vient mettre l'âme au fronton du monument, avec ses femmes accroupies, dont les genoux semblent faire craquer l'étoffe tendue, ses dieux nus, ses accessoires, ses draperies, ses chevaux, dont la tête passe par-dessus la corniche inférieure et qui animent, comme la pensée brille dans les yeux, le triangle de la façade.

Voilà, peut-être, pourquoi nous avons désiré faire suivre immédiatement la visite aux grecs du *British Museum* de celle du XIXe siècle français à la *National Gallery*, dans laquelle se trouvent réunis Ingres et Gauguin, Renoir et Corot, Toulouse et Degas, Monet et Delacroix.

De toutes les salles du Musée de *Trafalgar Square*, c'est la plus remplie. Il y faut bien voir un signe des temps et de l'évolution des hommes. On s'écrase devant Gauguin, alors qu'il y a peu de monde chez Romney.

Le *fund* Courtauld a prêté *la Loge*, de Renoir, dont l'indéfinissable et inépuisable attrait ne s'émousse point. Nous pouvons demeurer pendant des heures devant cette toile, comme devant quelques rares chefs-d'œuvre, pour lesquels nous éprouvons cette tendresse si difficile à exprimer avec des mots précis. Cet amour crée des points de température élevée à travers le monde, dans lesquels, instantanément, nous devenons plus que nous-même.

Quelle joie, chaque fois, de retrouver là les deux Corots de l'Ile-de-France, d'y regarder de tout près combien, sans qu'il y paraisse, dans cette atmosphère argentée, tout est là, indiqué en tremblant, comme nous avons entendu parfois, avec ivresse, un pianiste de talent chercher au clavier et retrouver, fixer une mélodie, avec son interprétation personnelle. La mélodie est devant *Corot*, c'est la Nature qui la lui joue et il l'interprète avec une respectueuse émotion, en se considérant humblement comme un moyen choisi par Dieu pour nous toucher. Il ne cherche pas à faire un Corot, il reproduit avec son humilité passionnée ce qui lui est offert.

Au jambon et au couteau de Manet, et au melon et raisins de Monet, de cette salle, je voudrais joindre le Chardin de la salle précédente, qui représente une bouteille, une miche de pain et un verre à demi rempli de vin rouge.

Les tableaux de genre de Chardin (*le Château de Cartes*, les *Petites filles jouant)*, placés de chaque côté de cette toile, ne tiennent pas. C'est du travail de commande, à demi-artificiel. Les *qualités* y sont, mais point le génie. C'est *tout seul* dans la chambre, devant les morceaux qui vont composer sa nature-morte, qu'il est *lui-même*, dans la solitude de l'enfantement. Lorsqu'il recommence cinq ou six fois sa toile du *Château de*

Cartes, pour quelque amateur, il ne se montre que peintre excellent et virtuose.

... Comme au fronton de l'impitoyable et divine épure du Parthénon, Phidias place des êtres vivants qui, débordant la géométrie, donnent à la masse de pierre sa vie ; de même, comme Tintoret à Venise, c'est un petit pain, une miche à la croûte dorée qui nous rend Chardin éternel.

*
* *

A French Crisis. — La chute du Ministère Blum emplit ce matin la presse londonienne.

L'interdiction de crier les nouvelles a depuis longtemps obligé les vendeurs à placer devant eux une sorte de placard portant quelques mots en gros caractères, destinés à faire s'arrêter le passant.

Sur les larges trottoirs si fréquentés d'*Oxford street*, avant ou après les immeubles immenses de *Selfridge*, encore décorés de toutes les astragales, des bandeaux, des cartouches, des insignes royaux prodigués pour le Couronnement et dont la dépense fut publiée, à un centime près, dans les journaux ; auprès des boutiques multicolores et bondées de *Woolworth*, où tout coûte deux *pennies*, les placards offrent successivement aux acheteurs de journaux ces titres :

A French Crisis. The French Seeks A Premier. Lebrun Calls On Chautemps. Blum Is Coming Back.

Puis, soudain, vers la fin de l'après-midi, les placards semblent avoir d'autre souci que de se préoccuper de la *French Crisis*. Et nous lisons, car c'est la grande semaine du tennis :

Wimbledon Surprises !

*
* *

Paris. — L'Exposition. — Elle sert de cadre pour les dîners. Mais les dîneurs sont, à peu de chose près, toujours les mêmes. Repas genre gala, dames décolletées à l'excès — dans le dos, — l'air de porter des robes dont la partie supérieure serait empruntée aux costumes de bains adoptés sur la Côte d'Azur.

La réunion, sur le même flanc d'une table, de plusieurs de ces dos, aux omoplates souvent trop visibles, trop saillantes, surtout lorsque ces jeunes femmes se tiennent négligemment, avec une affectation de laisser-aller nonchalant, offre un spectacle qui ne donne guère l'impression de cette mise en scène convenue, mais peut-être indispensable, dans laquelle nous pensons devoir imaginer une réunion dite élégante.

Les hommes portent l'habit, quelques-uns le smoking. Dans ces ensembles, je ne sais comment exprimer, cependant, la disparition presque totale de toute élégance. Dans une maison particulière, tels que nous les voyons, les mêmes figurants redeviendraient ce qu'ils sont, pour la plupart. Je pense que le cadre ne leur sied point. Et je cherche.

Sans doute, des murs en ciment armé, ou, plus généralement, des cloisons de contreplaqué fixées à des supports de fer ou de briques ne sauraient donner l'illusion de quelque confort, créer un semblant d'atmosphère. Les restaurants d'exposition étaient moins vastes, jadis. Ceux-ci semblent convenir aux *masses*. Ce n'est pas une destination qui prête au confortable, à ce qu'on désigne encore d'un mot affreusement vulgarisé : le luxe.

J'apercevais, auprès d'une Parisienne assouplie aux nuances, du haut d'une baie entr'ouverte, une de ces réunions « mondaines » — et elle l'était, grand Dieu ! — dans un de ces pavillons tout en angles, en surfaces planes, rigides, sans variété dans l'éclairage ; je croyais voir dans le sous-sol d'une maison, dont les maîtres ne surveillent point les dépenses de l'électricité, tout le personnel du quartier, habillé des dépouilles de la saison. C'était un spectacle attristant, morose, sans agrément pour l'esprit ou pour les yeux.

« M. X... parle à la duchesse de ... », — me disait ma compagne, en soulevant un rideau et prononçant ces mots avec un accent d'ironie indéfinissable.

J'ai gardé le souvenir de certains restaurants de 1900. Les fleurs les ornaient à profusion, les orchestres y étaient excellents, la cuisine encore française. C'était au temps où les appareils de refroidissement n'existaient point et les chefs et les maîtres d'hôtel n'avaient point gagné l'affreuse habi-

tude d'y enfouir, pêle-mêle, toutes sortes de victuailles, cuisinées ou non, des boissons, des fruits, afin de les faire passer, un jour ou l'autre, à leur guise, sur le couvert.

Les dames portaient de grands chapeaux seyants, auxquels on les voit revenir, d'ailleurs, comme aux fleurs ; des robes peu ouvertes.

Un élément qui prêtait à ces galas publics quelque piment, et qui leur fait aujourd'hui complètement défaut, c'est l'élément composé de femmes qu'on traitait à jamais de *demoiselles* ou que l'on désignait plus cavalièrement, et qui étaient les « femmes entretenues ».

Qu'elles missent un soin particulier à se singulariser ou qu'elles voulussent jouer les femmes du monde, elles exerçaient une attraction qui était véritablement de Paris, celle-là, par leur élégance, leur laisser-aller ou leur timidité même.

La classe de ces personnes sans vertu, mais qui n'étaient point sans grâces, a disparu dans le monde nouveau.

Elles devaient beaucoup au souvenir de Marguerite Gautier, et au succès de la *Dame aux Camélias*, sans cesse reprise par Sarah Bernhardt ou la Duse. La déchéance a toujours semblé si proche de leur apothéose qu'une sorte de pitié se mêlait à l'obligation de l'impitoyable éloignement dans lequel elles étaient tenues. Et puis, comment résister à l'attrait de la beauté, aux charmes de ce qui est défendu, à la jeunesse de ces créatures si vite destinées à disparaître ?

N'avaient-elles plus de rôle à jouer, leur était-il impossible de s'alimenter encore aux seules sources qui leur étaient depuis longtemps ouvertes ?

Le fait est là. Plus de dames dites *légères*, *entretenues* ou *galantes*. Un grand nivelage s'est opéré, mais qui a fait perdre son éclat à la vie nocturne de Paris — quelque bonne volonté qu'y apportent certaines femmes, qui ne sont pas nombreuses, et qui, seules, croient pouvoir se dire de la *société*.

C'est à une *Exposition Universelle* et à ses « galas » sur les bords de la Seine que l'on s'aperçoit de pareils changements. Peu nous importe, alors, ce que sont les pavillons et les palais. La photographie en révélera ce que nous ne saurions en exprimer et la photographie suffira, car intérieurement, comme à la surface, ils sont sans atmosphère. Ils manquent d'originalité.

Tous se ressemblent. Le Hongrois n'a rien de plus hongrois que l'Allemand n'a d'allemand ou l'Anglais de britannique.

Ils sont pareils à la compagnie hétéroclite et pourtant compacte qu'on y voit dîner.

Pensons, — au train dont nous allons, — à ce que sera la prochaine Exposition, dans X... années. Celle-ci me produit l'impression d'un immense cadavre sans tête et sans pieds, ni mains.

De certains points, et pourquoi ne pas dire tout bonnement du pont de la Concorde, il nous semble découvrir un meeting de paratonnerres. Que de tours pointues, que de mâts, de flèches, schématiques, qu'on dirait destinés à la *signalisation* pour les avions et les trains aériens de Friedrichshaffen!

Un effort, un effort musculaire, une contraction des biceps, du *grand couturier* ou du *trapèze*, mais point de pensée.

La pioche peut venir; ce qui doit survivre à cette cité éphémère et qui n'aura peut-être jamais été achevée, est-ce un buste, comme l'a dit Théophile Gautier? La moindre centrale électrique, les turbines d'une usine transformant la puissance d'une chute d'eau en force et lumière, le plus récent bureau de poste même ou le pavillon d'un champ d'aviation nous en offriraient tout autant, avec plus de réalité, de nécessité, de grandeur, — et d'émotion.

*
* *

Pampa. — La *Péniche argentine* « *Pampa* » est amarrée le long du « palais » (!) du *Froid*. Du pont Alexandre III, elle fait penser à Guardi, avec ses rideaux à embrasses, rayés de bleu et de blanc. Un air d'élégance et de coquetterie l'environne. Il est exceptionnel à l'Exposition, Nous devons, sans parti pris, le reconnaître, le mot *élégance* n'a guère l'occasion d'y être prononcé, même dans les constructions et les aménagements qui se réclament le plus de cette qualité très ancienne et si éminemment française.

Dans cette immense cité *barbare*, un petit coin, auquel on accède par le boulevard Delessert, alentour des pavillons de la Palestine, de la Roumanie, de la Hongrie, du Japon et

de l'Égypte, à gauche, en regardant l'immense et invraisemblable trouée des palais du Trocadéro, un coin, grâce aux arbres préservés, aux orchestres de choix, aux restaurants, nous évoque ce que pouvait et devait être encore une exposition, à Paris.

Mais nous y reviendrons la prochaine quinzaine.

Restons à la *péniche*, qu'on inaugure, ce soir pluvieux de juin, par un dîner, auquel cent cinquante personnes, si parfaitement choisies, font croire à la présence de trois mille, et représentent une dernière étape de ce qui peut demeurer encore de la Caravane qui portait le noms de Parisiens et qui, longtemps, donna le ton au monde entier.

Christian Bérard, qui fit des prodiges cet hiver, à la Comédie-Française, et qui est un peintre trop souvent en vacances, — il faut le regretter pour la Peinture, — Bérard a entièrement composé la décoration de cette péniche. Elle n'évoque en rien celles que M. Poiret avait conçues pour 1925, qui portaient ces noms : *Amours*, *Délices* et *Orgues* et offraient maintes originalités.

Pampa, aux fraîches et laurenciennes couleurs, avec ses murs bleu pâle, ses bandeaux découpés rayés de blanc, ses trois plans de tables de différentes hauteurs, les plus basses voisines des fenêtres ouvrant sur l'eau, sa travée centrale formée de canapés arrondis qui prennent entre les couverts parallèles un air de cabinet particulier, dans l'animation d'un dîner où les ménages se trouvent séparés à différentes tables, où des rapprochements imprévus et dont les initiés apprécient seuls la teneur en hypérite et en soufre — mais, ce soir, qui n'est *initié* ? — *Pampa*, sous la pluie qui tombe, nous offre un spectacle peu coutumier.

Les lustres de bois, dans la manière hollandaise du XVIIe siècle, mais peints en blanc, et autour desquels l'ampoule de chaque bougie électrique est environnée d'un abat-jour de mica de couleur différente ; les grandes glaces qui font face aux fenêtres, entre des rideaux bleus et blancs, à l'embrasse ornée d'une mince frange noire, les glaces de qualité fragile, à la vénitienne, en rectangles, que des cabochons de verre de couleur à facettes fixent ; tout est fait avec une luxueuse simplicité, un air de ne rien coûter, qui ravissent, parce

qu'une péniche n'est pas un salon et un restaurant, un hôtel particulier.

Cher Bérard, votre gracieuse splendeur économique, et réalisée avec tant de goût, nous prouve que les Français peuvent encore se défendre, se défendre... avec rien, — ce qui est (la ruineuse Exposition nous le prouve, partout !) la plus rare, la plus précieuse, et, enfin, osons écrire encore ce mot, une fois : la plus *élégante* des manières de durer au XXe siècle.

ALBERT FLAMENT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, *114, avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

La dernière semaine de juin 1937 restera une période historique dans les annales de la Bourse de Paris.

On sait à la suite de quelles circonstances et dans quelles conditions le statut du « franc » a dû être modifié. Notre monnaie que la dévaluation d'octobre avait — heureusement — laissée rattachée à l'or tout en lui accordant une importante marge de souplesse a dû en être détachée pour devenir assujettie au libre jeu de l'offre et de la demande, ce qui était l'ultime moyen de la sauver à la condition que les finances soient, désormais, gérées avec une extrême sévérité.

Afin d'éviter d'éventuelles spéculations qui eussent risqué de troubler profondément le marché financier, le nouveau Gouvernement avait pris la sage mesure de fermer momentanément la Bourse. Celle-ci s'est ainsi trouvée, trois jours après, devant le fait accompli. Elle l'a entériné sans heurts fâcheux.

L'événement principal, le jour de la réouverture, a été la fixation du cours de la livre sterling à 129, en chiffre rond, contre 111 environ précédemment. C'était, en quelque sorte la température de notre fièvre monétaire. Elle allait, d'ailleurs, s'atténuer très légèrement dans la suite, ce qui était un indice favorable.

En pareille conjoncture l'attitude du marché boursier devait comporter la hausse des cours des valeurs. Toutefois, il apparaissait vite qu'à l'encontre de ce qui s'était passé au début d'octobre le progrès des cours ne tendrait pas à s'établir rapidement à une proportion mathématique. La coïncidence de la liquidation mensuelle pour laquelle on craignait des difficultés techniques et, surtout, l'incertitude complète de l'opinion quant aux mesures auxquelles s'arrêterait le nouveau ministre des Finances pour préparer la voie du redressement budgétaire, commandaient la prudence et la circonspection. La Bourse, entravée du reste, par les deux jours habituels de fermeture de fin de semaine, est ainsi retombée très rapidement dans un calme complet. Elle s'y maintient encore à l'heure où je dois écrire cette chronique.

Pour l'instant, seule la question monétaire est momentané-

ment réglée. Reste à savoir, maintenant vers quel niveau le franc trouvera un équilibre à peu près stable. Il semble, si l'on en juge par la détente du taux des reports de change, que l'on ne doive pas écarter la possibilité d'une certaine appréciation. Cependant il faut compter aussi avec les difficultés d'adaptation des prix intérieurs à la nouvelle monnaie, ainsi qu'avec les vicissitudes toujours préoccupantes de la politique internationale.

Il s'ensuit donc que les capitaux de placement restent en présence de perspectives confuses. On peut envisager que l'inflation momentanée qui vient d'être autorisée favorisera, les mois prochains, les entreprises industrielles ; mais cet avantage ne sera-t-il pas compensé par le renchérissement des matériaux en provenance de l'étranger, de même que par les probables ressauts des revendications ouvrières sous la pression de la hausse du coût de la vie?

C'est pourquoi j'adhère complètement à l'opinion qu'exprime mon excellent confrère de la Situation Économique et Financière *quand il écrit : « Seules les valeurs internationales, et notamment les valeurs de matières premières, sont appelées à profiter des facteurs de hausse constitués par l'inflation et la dépréciation du franc, sans avoir à redouter les conséquences de la politique française. Aussi les capitalistes français n'ont-ils aucune raison d'abandonner cette catégorie de valeurs, tant que la situation politique, monétaire et financière en France ne sera pas nettement améliorée. » Maintenons donc encore, et jusqu'à nouvel ordre, ce point de vue, en nous préparant à le modifier dès que les événements le permettront.*

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union Industrielle Française.

Toute demande de renseignements détaillés concernant cette chronique doit être adressée directement à son Rédacteur, M. André Ply, 4, rue de Vienne, Paris (8e).